Sous-lieutenant Georges Boucheron.

L'Assaut : l'Argonne et Vauquois avec la 10e division, 1914-1915 . Préface d'Henri [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Boucheron, Georges (Sous-lieutenant). Sous-lieutenant Georges Boucheron. L'Assaut : l'Argonne et Vauquois avec la 10e division, 1914-1915 . Préface d'Henri Robert,.... 1917.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

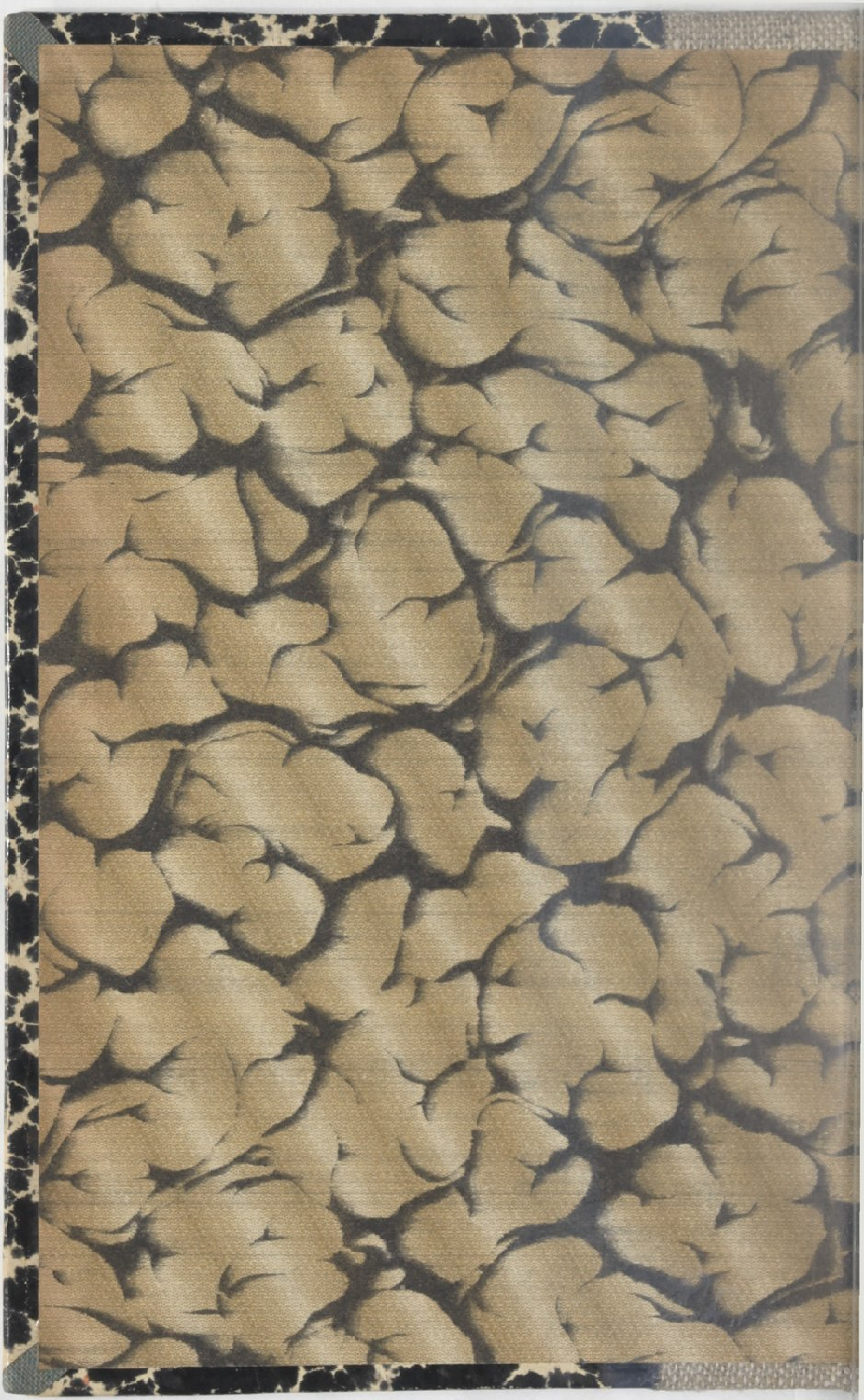
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



STEMPTER-REL

589275

Réclamation 9154

Ss-Lt GEORGES BOUCHERON

L'ASSAUT

L'ARGONNE ET VAUQUOIS

AVEC LA 10e DIVISION

1914-1915

Préface d'HENRI ROBERT

Bâtonnier de l'Ordre des Avocats près la Cour d'Appel de Paris

DEUXIÈME ÉDITION

1061

Librairie académique PERRIN et Cie

L'ASSAUT

8° Lh 5
1990.
mf 5089275

Ss-Lt GEORGES BOUCHERON

1H81
1920

L'ASSAUT

L'ARGONNE ET VAUQUOIS

AVEC LA 10e DIVISION

1914-1915

Vu

Préface d'HENRI ROBERT

Bâtonnier de l'Ordre des Avocats près la Cour d'Appel de Paris

---

PARIS

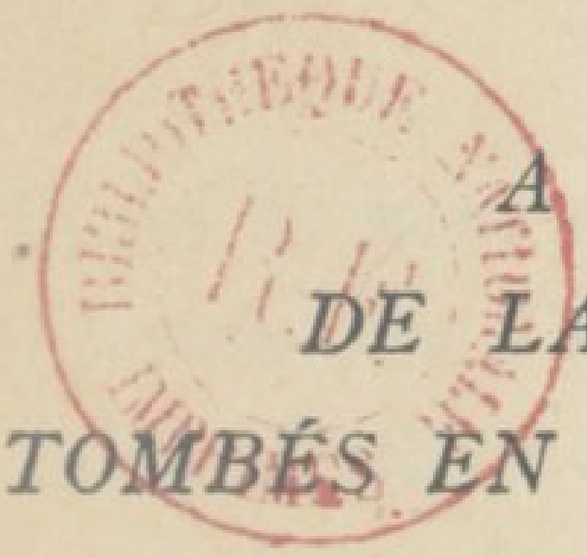
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN ET Cie

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1917

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

C.



À MES CAMARADES

DE LA DIXIÈME DIVISION

TOMBÉS EN ARGONNE ET A VAUQUOIS,

je dédie ces modestes souvenirs.

G. B.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R

AU LECTEUR

Voici le nom d'un brave.

Je suis fier d'être l'ami de Georges Boucheron et je le remercie de m'avoir demandé une préface pour ses souvenirs de guerre.

Est-il bien nécessaire de présenter au public ceux qui ont combattu pour sauver la France ? Ne suffit-il pas de rappeler d'un mot leurs exploits et leurs souffrances pour que la sympathie universelle les accueille et les entoure ?

Boucheron a bien fait d'écrire pour ainsi dire au jour le jour, ses impressions. Il a vécu, comme beaucoup de membres de la grande famille du Palais, comme tous les jeunes Français, les angoisses et les dangers de cette affreuse guerre, voulue par l'Allemagne.

Il a noté chaque soir les faits, les paroles, les gestes...

Quand le recul du temps permettra aux écrivains de l'avenir de faire l'Histoire définitive de la Grande Guerre, c'est dans les livres comme celui de Boucheron, écrits par les combattants eux-mêmes et signés souvent avec leur sang, qu'ils puiseront des documents précieux.

Boucheron évoque le départ enthousiaste du commencement d'août 1914 *— la nation entière, unie et réconciliée se levant pour repousser l'agresseur — puis la longueur monotone des mois de tranchées, tous marqués par la mort d'un ami cher, d'un compagnon de lutte...*

Dans toutes les familles la mort est entrée.

Le Palais a été cruellement frappé.

Dans notre bibliothèque, un tableau, orné de palmes, frappe les regards. Il est notre orgueil et notre tristesse. Nos morts pour la Patrie y sont inscrits.

Le jeune barreau a été décimé. Je ne veux point ici citer de noms. Il faudrait les citer tous. Tous, ils ont bien plaidé la cause de la France ! Egaux dans le Sacrifice, ils doivent l'être aussi dans la Gloire !

Mais dans cette phalange héroïque Boucheron a pu évoquer le souvenir de ses compagnons de combat.

Aux jours sombres de la Retraite, au moment où

le découragement aurait pu étreindre les cœurs les mieux trempés, nombreux sont les jeunes hommes qui ont offert leur vie au Pays.

Artisans, ouvriers, bourgeois ils se sont élancés vers le sacrifice.

Parmi les engagés volontaires du Barreau de Paris, deux noms sont particulièrement glorieux : Richard de Burgue et Frédéric Clément, morts pour la France.

D'autres ont été blessés comme mes amis Campinchi et Boucheron.

L'auteur de ce livre était réformé pour myopie extrême.

Dès la fin d'août 1914, *engagé volontaire, il arrivait au dépôt. A la fin de septembre il était au front comme simple soldat. Caporal après les assauts de Vauquois fin octobre, sergent après les terribles mois d'Argonne, sous-lieutenant après la prise de Vauquois.*

Terrassé par les rhumatismes articulaires, les privations et les souffrances, il est placé dans un état-major de division. A peine guéri il demande à en sortir et part comme volontaire dans l'artillerie d'assaut (les Tanks).

Le 16 *avril* 1917, *il tombe la cuisse traversée par un éclat d'obus, un instant après le commandant Bossut auquel il était adjoint, est tué.*

Pendant que Boucheron est en convalescence, ses amis, qui sont fiers de lui, l'engagent à publier ce livre. A la première page devraient être inscrites les deux citations à l'ordre de l'Armée décernées au vaillant officier, en attendant que la Croix de la Légion d'honneur vienne briller sur sa poitrine.

Un grand chef, qui l'avait vu à l'œuvre et pouvait le juger, lui écrivait : « Je sais tout ce que vous avez « souffert, et avec quel esprit de sacrifice volontaire « vous êtes venu parmi nous. Vous avez montré « les plus belles qualités d'un soldat... »

Les chefs militaires ont su apprécier les qualités du soldat.

Le bâtonnier est heureux de témoigner ici à Georges Boucheron sa profonde estime et sa vive amitié.

HENRI ROBERT.
Bâtonnier de l'Ordre des Avocats
près la Cour d'Appel de Paris.

L'ASSAUT

L'ARGONNE ET VAUQUOIS

AVEC LA 10e DIVISION

I

L'Engagement

La dernière audience du procès Caillaux fait encore résonner les voûtes du palais de justice mais l'attention déjà se détourne de la Cour d'Assises, les rumeurs extérieures, plus sourdes, mais combien plus puissantes, viennent battre ses murs et pénètrent dans l'enceinte de la Justice.

Les robes noires sortent de plus en plus nombreuses de la salle des Assises et se groupent dans les galeries. La grande tragédie dans laquelle l'existence de dix peuples va se jouer étouffe le dernier épisode du drame parisien.

C'est la guerre... Les toges s'accrochent dans les vestiaires, les mains se serrent plus chaudes, les adieux sont brefs. Nombreux sont, au palais,

les officiers de réserve. Tous rapidement partent à leur poste.

Les premiers jours d'août s'écoulent lentement. Dans les couloirs, seuls les anciens que leur âge immobilise, les réformés que le conseil de révision a jugés inaptes, mettent encore un peu d'animation.

Le palais est maintenant trop grand pour notre petit groupe. Au long des murs blancs, les quelques robes noires, silencieusement, se glissent et font paraître le palais encore plus désert.

Les projets les plus fantastiques s'ébauchent. Le gouvernement a ajourné les engagements à un mois, nous nous impatientons. L'un d'entre nous propose de déléguer le bâtonnier Henri-Robert auprès du Gouverneur de Paris pour lui demander des fusils afin de nous exercer... La proposition est rejetée.

Quelques jours après, des uniformes apparaissent. Quelques confrères mobilisés à Paris ou aux environs reviennent, par habitude professionnelle, prendre des nouvelles et bavarder.

Les nouvelles peu gaies nous parviennent les premières. Lévy Fleur est tué, quelques autres sont déjà tombés en Belgique ou au cours de la retraite ; ce sont les vides qui s'ouvrent dans les rangs confraternels.

Les bureaux de recrutement s'ouvrent enfin pour les engagements volontaires.

Ma détermination, prise dès le début, a résisté à l'épreuve d'un mois d'attente obligatoire. Les promenades à la mairie pour obtenir mon acte de naissance, à l'Hôtel de Ville pour retirer mon certificat d'exemption, au bureau de recrutement pour me faire inscrire, ne m'ont nullement lassé ; j'ai enfin en main la convocation pour passer devant le conseil de révision.

Au jour dit, en compagnie de plusieurs centaines d'autres, je me présente. La foule, qui assiège la porte du bureau, est bizarre : la jaquette voisine avec le bourgeron, le gosse de 18 ans avec l'homme de 50 ans. Des enveloppes diverses, une même âme. Les séries de vingt-cinq sont introduites les unes après les autres ; individuellement, les hommes ressortent, les uns joyeux sont les « bons», les autres à la mine déconfite sont les « refusés ».

Mon tour arrive, j'entre dans une petite pièce, nous nous déshabillons rapidement ; pas d'aréopage, pas de brillants uniformes ! Derrière un comptoir, plutôt qu'une table, un jeune major vif, pressé, assisté d'un sergent et de quelques scribes... c'est tout et suffisant.

— Votre motif d'exemption ?

— Myopie très prononcée.

— Retirez votre lorgnon et lisez.

— Inutile, je ne vois pas sans lui ; avec, assez bien ; je mettrai des lunettes. On fait la guerre avec son cœur plus qu'avec ses yeux.

— Essayez de lire.

Les dernières lignes du tableau sont voilées. Quelques lettres se détachent, je les lis : les V deviennent des U. Le major sourit :

— Vous désirez bien partir ?

— Oui, je suis résolu.

— Je triche. « Bon pour le service armé ».

— Merci.

Rapidement je reprends mes vêtements, un peu songeur... Que me réserve l'avenir ?

Près de moi, un gosse de 17 ans baisse la tête pour ne pas montrer les larmes qui, doucement, coulent. Le major ne lui a pas permis d'offrir sa vie, le physique ne valant pas le moral. Je lui tends la main :

— Vous viendrez, la guerre durera assez. Vous serez plus fort dans quelque temps.

Il me regarde, incrédule, puis me prend la main :

— Merci, vous avez de la chance, vous.

Je pense aux fuyards, aux lâcheurs, à ceux qui, la veille encore disaient : « La France est

foutue ! »... Allons donc, vous êtes l'écume, mais il en est d'autres, des invaincus, des non résignés, avec des enfants qui pleurent parce qu'on leur refuse d'aller à la mort, la France vivra. Elle vivra parce que ceux qui sont là, comme ceux qui déjà sont partis sauront combattre pour la faire vivre.

Je monte un étage : un bureau, quelques secrétaires. Mes papiers déposés :

— Vous reviendrez dans trois ou quatre jours, me dit l'un d'eux.

Les jours suivants, je continue mes visites ; au recrutement, pour retirer mon certificat de capacité physique ; à la mairie accompagné de deux témoins pour signer mon engagement ; puis nouvelle visite au recrutement... Le scribe ne peut établir ma feuille de route, mon dossier est égaré. Je grogne, c'est ma treizième visite ; je demande à parler au commandant de recrutement. Un secrétaire lève la tête : c'est Manuel, le photographe. Reconnaissance, poignée de main et, obligeamment, sur mes indications et sans dossier, la rédaction des paperasses s'opère.

Pendant ce temps, le secrétaire qui ne retrouve pas mon dossier, se lamente de ce contretemps en restant devant un casier rempli de dossiers, mais il se garde bien d'en soulever un seul pour vérifier le nom.

Je me dirige vers la porte, mais suis rappelé. Un employé a fait un effort, soulevant le premier dossier de la pile, il a constaté que le mien était second.

Je me sauve, c'est fini, treize visites pour obtenir un ordre de transport pour « un homme sans bagages et sans chevaux » et le moyen de se faire casser la figure, c'est beaucoup.

Le lendemain, à travers les rues encore désertes du Paris de cinq heures, je file vers la gare de Lyon et la caserne de Fontainebleau.

II

Le Dépot

Le 2 septembre 1914, je rejoins le dépôt du régiment de La Tour d'Auvergne, à Fontainebleau. La caserne regorge d'hommes, les compagnies sont à l'effectif de 8 ou 900, les gradés qui restent et ne sont pas les meilleurs, sont affolés ; l'impression est défavorable, tout le monde commande ou plutôt crie.

Je suis cantonné dans une grange, il n'y a plus de place à la caserne, je suis un peu dépaysé et lie connaissance avec d'autres engagés comme moi. Mon escouade en est presque entièrement composée.

Lhomme, ex-sergent de zouaves, en ayant conservé l'aspect, large pantalon, barbiche poivre et sel ; plus tard, capitaine, blessé deux fois, cité quatre, chevalier de la Légion d'Honneur.

Le Normand, vieux conditionnel, architecte à Barbizon, un peu sauvage comme la forêt qui voisine, cinquante ans. Deux mois plus tard, au

lendemain de sa nomination de sous-lieutenant, il tombera sous Vauquois en faisant une reconnaissance.

Scherr, ancien clerc de notaire et mécanicien, réformé au corps, débrouillard et adroit comme un singe, deviendra rapidement notre initiateur aux roueries du métier militaire.

Michaud, le titi parisien, un peu gouape, au passé orageux, mais qui nous rendra des services à tous moments, n'aura pas son pareil pour faire du feu avec du bois vert ou trouver un rôti lorsque nous n'aurons pas grand'chose à nous mettre sous la dent.

Cazeneuve, notre doyen, 54 ans, a abandonné l'Opéra-Comique pour rejoindre son fils au 46e.

Nous sommes tous deux rapidement une paire d'amis, novices au début, nous irons de compagnie à l'assaut... je lui coudrai ses premiers galons de caporal en même temps que les miens ; il sera nommé sergent et adjudant aux mêmes dates ; puis notre route cessera d'être commune : il prendra le chemin du petit cimetière d'Aubreville, tué à Vauquois après les assauts.

Les jeunes, 18 ans à peine, les uns bourgeois, les autres ouvriers, que la mort fauchera sans souci de leurs conditions sociales et qui trouveront l'égalité suprême du champ de bataille.

Bien vite, nous sympathisons, les novices aidés, instruits, initiés par les anciens ; la même grange nous réunit ; quelques jours après, les mêmes uniformes nous font semblables.

Pendant deux jours nous ne faisons rien. Il suffit de répondre à l'appel du matin et de l'après-midi, le reste du temps les rues de Fontainebleau sont encombrées d'oisifs, plus nombreux chaque jour.

A un détour de rue, je heurte un sous-lieutenant.

— Ginisty.

— Tiens, B... que fais-tu là ?

— Engagé au 46e. Et toi ?

— Evacué de Toul avec mon dépôt, j'attends mon départ au feu.

Nous bavardons un moment, l'heure de la rentrée arrive, rapide.

— Au revoir, mon vieux, bonne chance.

— Toi de même.

Je file vers ma grange.

Mon souhait ne se réalisera malheureusement pas, et le pauvre Pierre Ginisty tombera, le jour de Noël 1914, frappé par une balle allemande.

Le lendemain une nouvelle, d'abord vague, puis plus précise, se répand :

« Les Allemands approchent. »

Le dépôt reçoit l'ordre de fournir les éléments nécessaires à la construction de tranchées en avant de Melun. Le capitaine nous fait rassembler sur deux rangs, dans la rue, la nuit tombe ; les hommes équipés et armés sont en tête ; à leur suite, les hommes habillés d'uniformes, mais non armés, ni équipés ; puis, en queue, les nouveaux arrivés, encore habillés en civils... ceux-ci sont armés de leurs valises, paquets ou baluchons.

Nous nous regardons, un peu ahuris, nous ne demandons qu'à aller nous battre, mais pas à coups de valises. La réflexion est probablement faite par un officier, car après nous avoir fait parcourir cent mètres, un ordre nous arrête : seuls les soldats armés et équipés partent... nous les envions. Ils rejoindront d'ailleurs un peu plus tard l'armée Maunoury et se battront à la Marne.

Le lendemain matin, l'ordre de départ nous est donné, le dépôt est évacué en raison de l'avance des Boches. Nous prenons le train à la gare de Fontainebleau. Nous sommes désappointés, nous espérions nous battre et c'est le recul : la bataille de la Marne va commencer, nous ne serons pas de la danse.

Le train file, nous ne savons où nous allons. L'arrivée, huit jours après seulement, nous ap-

prendra à connaître les beautés de la Lozère et de Marvéjols en particulier.

Huit jours en wagons à bestiaux ; dès le second jour, nos reins, en contact avec les bancs de bois, sont endoloris. Le wagon dans lequel quarante-deux hommes mangent, boivent, couchent, etc., est imprégné d'une odeur qui ne rappelle en rien celle de la roseraie de Bagatelle. Le menu n'est guère varié : le matin, boîte de sardines à la tomate ; le soir, boîte de tomates aux sardines. N'ayant pas été prévenus du départ, nous n'avons pu nous munir du nécessaire.

Malgré cela, la bonne humeur préside aux repas sommaires, les chansons retentissent d'un bout du train à l'autre, chacun se plie aux nécessités du moment.

Nous faisons des rencontres au long de la voie, le train à tous moments s'immobilise, les voies étant encombrées. Les gens du voisinage de la ligne viennent nous voir, une brave femme nous apporte un panier de pêches délicieuses. Elle murmure : « Les pauvres enfants, ils vont à la boucherie » ; nous mangeons les pêches, la remercions, mais n'osons pas lui dire que nous tournons le dos à la bataille. Nous achetons des œufs et installons un feu au milieu de la voie, à l'arrière du train, et nos œufs mijotent, dans

l'huile des sardines, quand un sifflement nous rappelle à la réalité. C'est un désastre, abandonner des œufs après trois jours de sardines aux tomates. L'un d'entre nous résume la pensée de tous :

— On s'en fout, on le rattrapera...

Nous mangeons tranquillement nos œufs, et, nos ustensiles à la main, nous rejoignons le train qui s'est arrêté quatre kilomètres plus loin.

Le samedi, nous débarquons à Mende, qui nous accueille déplorablement. Nous sommes cantonnés dans de grandes écoles, au sol superbement dallé, mais sans un brin de paille. Après huit jours sur les bancs, nous préfèrerions un pré. Les grognements s'élèvent nombreux... ni à manger, ni à coucher. Je me souviens à temps du proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera » et, malgré les ordres, je file et trouve un dîner convenable en ville, dans un restaurant interdit aux hommes, qui ont pourtant faim autant que les officiers. La cave emplie de paille, du même établissement, me permet de me reposer...

Le lendemain, nous arrivons enfin à Marvéjols. La portion centrale du régiment reste à Mende.

Les deux garnisons se peuplent non seulement de soldats, mais de Parisiens et Parisiennes qui viennent les rejoindre.

Sous l'uniforme de simple soldat, je rencontre

Lemery, député, circulant en automobile ; Jacques Richepin, officier de réserve au 46e est installé à Mende. Mme C... L..., suivie d'ailleurs par d'assez nombreuses Parisiennes de toutes conditions. Tout ce monde excursionne ou pêche.

Nous nous préparons à partir avec le premier renfort.

La vie du dépôt commence : l'habillement, l'organisation, le classement des neuf cents hommes de la 29e compagnie.

Nos cadres sont peu importants :

Un capitaine, impossible aux armées, il n'a qu'un programme, faire des économies sur l'ordinaire, défaire en une heure le travail de classement qu'en plusieurs jours opère l'adjudant et nous eng..... Les engagés volontaires sont ses bêtes noires. Il ne peut comprendre comment des gens auxquels on ne demandait rien, qui pouvaient rester tranquillement chez eux, ont eu le mauvais esprit de venir l'encombrer et lui donner du travail, alors que lui ne demandait que sa tranquillité. Il est d'ailleurs une exception et ses collègues ne le fréquentent guère. Nous n'avons qu'une crainte : Etre envoyé au feu sous ses ordres.

La Providence et ses supérieurs qui veillaient

sur sa carrière ont heureusement jugé qu'il rendait plus de services au dépôt.

L'adjudant, ancien retraité de l'active, n'épargnant ni son temps, ni sa peine, pour former du troupeau d'hommes à lui confié, des unités armées, encadrées, prêtes à rejoindre le front. Il peut à peine marcher, mais modestement, il remplit tout son devoir.

S'il lit un jour ces lignes, qu'il sache qu'au milieu des combats, nous avons conservé de lui le souvenir le meilleur. Nombreux sont ses élèves qui sont tombés au champ d'honneur, et beaucoup de ceux qui ont conquis sur les champs de bataille leurs galons d'officiers, n'oublient pas qu'ils les lui doivent un peu et ont reçu de lui les premiers conseils et des encouragements précieux.

Chaque matin, sous les ombrages de la promenade de Marvéjols, la compagnie se rassemble. Un jour, on fait sortir des rangs ceux qui n'ont pas de bidon, on les compte ; le lendemain, l'on compte ceux qui ont des bidons ; le troisième jour, on les leur enlève ; le quatrième, on les leur restitue.

Les catégories sont formées : aptes, inaptes, engagés volontaires, soldats de l'active, réservistes, habillés, non habillés, équipés, non équipés,

armés, et enfin exercés, équipés, armés et aptes à partir.

Cette fraction, la moins nombreuse, est constituée au moyen d'éléments beaucoup plus désireux de partir qu'exercés véritablement ; les équipements et les armes, d'abord en nombre insuffisant, arrivent enfin ; les sacs et les bidons sont distribués la veille du départ ; les achats chez les commerçants nous procurent les fourchettes, les assiettes en fer blanc remplacées par des plateaux de balances, seuls ustensiles restant dans les boutiques de Marvéjols deux jours après l'arrivée du régiment.

Le capitaine, après quelques exercices que les sergents de réserve nous font exécuter pendant son absence, intervient pour commander une manœuvre à double action : « La prise et la défense d'un défilé et d'un pont. »

La défense compte une quarantaine d'hommes, les forces d'attaque autant ; celles-ci ont le mauvais esprit d'occuper les crêtes et de canarder de haut les forces de la défense, tapies, sur l'ordre du capitaine, dans les bas fonds. La défense est eng... de copieuse façon pour s'être permis de ne pas suivre la route. Le capitaine nous indique que les crêtes doivent être traitées par le plus profond mépris ; seuls des esprits tortueux peuvent avoir

l'idée de fatiguer des hommes en les faisant grimper jusqu'aux crêtes, alors que la route sans fatigue permet de se rendre à proximité du point à défendre.

Notre instruction militaire est complétée par une marche d'une quinzaine de kilomètres, à laquelle prennent part les hommes équipés et armés, ainsi que ceux encore en civil. Notre colonne est assez bizarre, les fusils manquent de bretelles, les ficelles suppléent, les costumes civils et clairs voisinent avec la capote foncée. Nous avons quelque peu l'allure des gardes nationaux. Seule notre bonne volonté est parfaite.

L'esprit d'improvisation devait plus tard, et en peu de temps, transformer ces éléments disparates en des troupes solides. De masses informes d'hommes inutilisés faute de matériel, d'équipements ou d'armes, la France a fait des armées ; tout n'a pas été impeccable toujours, mais ceux qui ont vu les débuts peuvent jeter un regard de satisfaction en arrière. Notre active était prête, mais combien de réservistes demeuraient, au début de la campagne, inutilisés ?...

III

Le Départ

Le 30 septembre 1914, la compagnie est rassemblée sur l'Esplanade; un renfort est demandé, nous allons partir.

Le capitaine interroge chacun de nous :

— Vous voulez partir ?

— Oui, mon capitaine.

— C'est grave, vous persistez ?

— Oui, mon capitaine.

120 fois oui, pas un non !

Des sections formées près de la nôtre, des hommes se détachent, s'approchent, et l'un d'eux, timidement, s'adresse au capitaine :

— Mon capitaine, je voudrais partir.

— Il faut cent vingt hommes, le compte y est, inutile !

— Mais, mon capitaine, X... a trois enfants, je ne suis pas marié, il part... je pourrais bien le remplacer ?

Malgré les protestations, le remplacement

s'opère. Un ordre bref fait regagner leur rang aux autres solliciteurs. Des gosses de 18 ans pleurent de ne pouvoir partir. L'un d'eux s'introduit un peu plus tard dans un wagon et, malgré les ordres, fera trois jours après le coup de feu sous Vauquois.

Les sacs viennent d'arriver. Pour la première fois, à la veille du départ, mes épaules font connaissance avec « l'armoire à glace du fantassin ». Je le trouverai, dans les relèves, parfois bien lourd ; pour le moment, l'enthousiasme remplace l'entraînement. Nous recevons nos cartouches, nous complétons notre équipement en dévalisant les commerçants.

Le capitaine nous réunit et nous adresse les derniers conseils d'un vieux soldat à des novices. Nous prenons son discours un peu à la blague, parce qu'il y prête le flanc et que nous sommes heureux de le quitter.

Nous battre, oui ; rester en caserne, non.

Je résume sa pensée, respectant autant qu'il est possible, les termes par lui employés.

« Vous partez, et c'est très grave, je vais vous « faire, avant votre départ, quelques recomman- « dations que je crois indispensables. Vous êtes « équipés, à peu près, il vous manque bien quel- « ques petites choses, mais elles ne sont pas

« essentielles. Vous avez un fusil excellent, des « cartouches, il faut les ménager... elles peuvent « vous être très utiles, Si vous tirez trop rapide- « ment, vous n'aurez bientôt dans les mains « qu'un bâton qui ne servira plus à rien. Gardez « vos cartouches.

« On m'a dit (!) qu'au temps de la Révolution, « les soldats étaient habillés moins bien que vous : « les uns étaient en redingote, les autres n'avaient « pas de chemise ; ils ont été néanmoins victo- « rieux... Ils étaient en sabots, vous avez de « bonnes chaussures. N'oubliez pas que le bon « fantassin est celui qui a des pieds... graissez « vos pieds. Pour avoir de bons pieds, je vous ai « fait donner de la graisse, c'est pour vous en « servir.

« Ayez de bons pieds, avec un bon fusil et « de bonnes cartouches. Vous ferez de bons « fantassins. »

Évidemment, ce discours ne vaut pas un bulletin de Bonaparte à l'Armée d'Italie, mais notre capitaine n'a la prétention que d'être gardien de dépôt après trente ans de caserne dans les grades inférieurs, et nous-mêmes ne ressemblons en rien aux soldats de la première République.

Nos lettres d'adieu partent l'après-midi, nous serrons la main des camarades qui restent et nous

filons de bonne heure nous reposer, impatients du lendemain.

Dès l'aube, nous sommes debout. Scherr nous initie aux mystères de la confection d'un paquetage, nous apprend à plier la couverture, à l'introduire sous la toile de tente et l'installer impeccablement sur le sac. Celui-ci est bourré de conserves, de vivres, de choses indispensables et quelquefois aussi d'inutiles.

Un appel et au pas gymnastique, nous descendons sur l'Esplanade où le tout Marvéjols nous attend.

La musique se place en tête de notre colonne, non pas une musique militaire, ordonnée, du temps de paix, mais une vraie musique de guerre. Les musiciens du régiment sont au front, les pompiers non mobilisés ont offert leur concours, et les instruments disponibles ont été confiés soit à des civils, soit à des militaires du dépôt. L'assemblage est quelque peu bizarre, et pourtant, quand les premières notes du *Chant du Départ* retentissent, personne ne sourit ; beaucoup ont à la paupière la larme de l'émotion.

Toute la population civile nous escorte à la gare. Nos fusils et nos ceinturons sont garnis de fleurs distribuées dans les rangs ; les acclamations retentissent, les adieux sont bruyants... c'est un

petit coin de France qui vibre, c'est le départ que tous ont connu depuis deux mois. Les unes après les autres, nos villes ont vécu des moments intenses d'espoir en la victoire et ont salué ceux qui allaient les défendre et tomber pour elles.

La gare. Un dernier adieu du commandant, simple et vibrant et un cri de : Vive la France ! hurlé par toutes les bouches... la locomotive nous entraîne vers quelle destination ?...

Nous l'ignorons.

Vers le combat, vers notre destin...

IV

Clermont-en-Argonne

Le lendemain, aux premières heures, un taube survole dans un ciel d'azur notre convoi. Un tablier de bois jeté sur des culées mi-écroulées, des trous d'obus qui encadrent la voie, des uniformes nombreux qui sillonnent la campagne, des trains de combats, des voitures formant parcs, tout indique la proximité du front.

Les noms des stations nous apprennent la direction : l'Argonne !

Sainte-Menehould disparaît à peine derrière notre train qu'apparaît la grande clairière où se blottissent les Islettes.

Un grondement lointain nous surprend : « le canon », non plus celui d'exercice ou de manœuvre, le canon meurtrier.

Un train sanitaire chargé de blessés passe, impressionnant, laissant apercevoir à travers ses vitres les têtes, ou bandées, ou pâlies par la souffrance.

Nous demeurons silencieux. Craintifs ? Non, sérieux, réfléchis, plus résolus encore par l'approche du danger et la vue des douleurs et des horreurs de la guerre. Toutes nos pensées se tendent vers l'avant. Que sera demain ?

Quelques tours de roues : nous sommes arrivés. Nous sautons sur le quai, bruyants, et formons les faisceaux.

Le train continue sa route, vers Verdun, portant aux nôtres la cargaison quotidienne de pains dorés qu'on aperçoit à travers les lucarnes des wagons, et traînant d'autres wagons hermétiquement clos, lourds, paraissant contenir du matériel ou des munitions.

La forêt d'Argonne étend vers le Nord sa masse sombre et mystérieuse ; un peu plus à l'Est, j'aperçois la forêt de Hesse, de même couleur triste d'automne et entre elles deux, comme un rayon de soleil filtrant entre deux nuages sombres ; la vallée de l'Aire jette son filet de prés verts.

Nous nous retournons en jetant un dernier regard vers ce spectacle de paix champêtre, et c'est alors une scène de guerre impressionnante et farouche qui nous est offerte. Nos poings se crispent, nos bouches ont un rictus de haine ; de toutes, un mot sort, résumant nos pensées :

« Les salauds. »

C'est Clermont d'Argonne, ou plutôt, c'était.

Un éperon dominant la vallée de la hauteur de ses deux cents mètres, couronné d'une forêt de pins à l'aspect sauvage, au pied la route allant vers Metz met la clarté de sa ligne blanche ; de chaque côté de cette route et sur les flancs abrupts du piton, une ville d'horreur : c'était Clermont.

La ville riante, faite de villas jolies, riches, n'est plus qu'une ruine immense ; les amoncellements de pierres et de briques sont dominés par les grandes cheminées noircies, mais invaincues par l'incendie et qui dressent encore leurs grands bras vers le ciel, semblant appeler la malédiction et la vengeance. Monuments de désespoir, muets et pourtant éloquents, les murs calcinés impressionnent lugubrement et disent toute l'horreur de la dévastation.

Aucune destruction par l'obus, aucune nécessité militaire. L'incendie organisé, systématique, scientifique, a tout ravagé. La pastille Oswald, engendrée par la Kultur boche a non pas créé, mais détruit... c'est bien la marque de fabrique des Boches, organisés jusque dans l'horreur.

Par endroits, la façade d'une maison a résisté, les trous béants des fenêtres s'ouvrent comme des blessures sur le vide où fut l'intérieur ; ici un ornement métallique subsiste ; là, des machines

noircies et rouillées indiquent un ancien atelier ; plus loin, le mur éventré laisse apercevoir un papier joli, couleur d'azur, mais plus de plancher, ni de plafond.

A l'extrémité de la ville, quelques maisons subsistent, préservées probablement par le nom de « Nordmann » que porte l'une des boutiques et à la porte de laquelle l'incendie s'est arrêtée ; en face l'hôpital, ayant au moment de la retraite des Boches, soigné blessés français ou allemands, a été également épargné.

Au flanc du piton, l'église accrochée semble, de loin, n'avoir pas été atteinte par le feu. Je pénètre à l'intérieur et je suis arrêté à l'entrée par des platras et des décombres, le toit incendié est tombé par morceaux à l'intérieur, les murs du chœur éventrés se sont affaissés sur l'autel les bancs ont été jetés les uns sur les autres, c'est un spectacle poignant de ruine et de dévastation.

Sur le bleu d'un des piliers, pour compléter son œuvre et en tirer la morale, l'un des incendiaires a tracé en gros caractères à la craie ces mots :

« GUTT FUR ALLES »

Est-ce l'église, la foi, la religion, qu'il a voulu recommander, ou plus simplement le feu purificateur à son avis. Il a pensé peut-être se rendre

agréable au vieux Dieu allemand en incendiant une église française.

Soudain, dans l'église dévastée s'élève, très doux, le chant d'orgue ; deux ou trois accords, laissant passer quelques fausses notes de l'instrument abîmé. Puis, grave, impressionnante, sous les doigts de Lenormand, gronde *la Marseillaise*. Instinctivement, toutes les têtes se sont découvertes, plus un murmure, le chant domine seul, acte de suprême foi patriotique il monte vers le ciel dans le recueillement, puis s'éteint. Les mains se tendent vers Lenormand sans un mot, et nous redescendons, éclairés par le dernier rayon du soleil jouant parmi les ruines, lueur d'espoir en des lendemains réparateurs.

V

Les Nouveaux Poilus

— Sac au dos, pas de route, marche.

La route blanche qui unit Clermont à Neuvilly est encadrée d'un tapis de prés verts dans lequel les trous nombreux d'obus mettent leur pointillé brun de terre arrachée ; les cadavres des chevaux tués au feu ou achevés par les conducteurs, lorsqu'à bout de force les bêtes se sont arrêtées répandent une odeur nauséabonde. Depuis un mois, sur place, au bord de la route, le ventre gonflé, les jambes raidies, ils servent de garde-manger aux myriades de mouches qui ne s'envolent même plus à notre approche.

La nuit étend peu à peu le voile de son mystère et le silence avec elle nous enveloppe.

Tous regardent, observent et réfléchissent, peu bavardent... tout nous est inconnu.

La colonne, avant d'atteindre Neuvilly, oblique vers l'est, abandonnant la grand'route. Nous comprenons très vite la raison de ce changement.

Brusquement, de très loin, un coup sourd roule vers nous, un sifflement se rapproche très vite. A trois cents mètres un nuage intense de fumée s'élève du sol. Au centre de ce nuage, des langues de feu jaillissent, puis disparaissent rapidement. Une explosion déchire l'air, une pluie de pierres et de terre s'abat non loin de nous, un bourdonnement d'abeilles continue un instant son murmure, et lentement, le nuage de fumée s'élève du sol et se disperse, bercé par le vent.

Un obus, puis deux, trois, éclatent sans nous atteindre. Nous nous regardons, un peu surpris, n'ayant qu'une crainte, qu'on puisse supposer que nous avons peur. Personne ne bronche, la colonne poursuit sa route. Comme tous ceux qui, pour la première fois, voient l'éclatement de l'obus sans apercevoir ni blessés ni morts, nous ne comprenons pas exactement le danger.

Depuis plusieurs heures, nous marchons. La forêt de Hesse atteinte, nous nous sommes formés en file indienne, pour suivre les sentiers. Enfin, arrêt, nous sommes arrivés, nous ne tenons plus sur nos jambes, aucune minute de repos ne nous a été accordée et la pluie tombe toujours. La nuit nous enveloppe complètement.

J'aperçois, à quelques mètres, une cabane de branchage, j'y pénètre. Les occupants, sans un

mot, se serrent d'abord pour me permettre de prendre place auprès du petit feu qui scintille, puis la conversation s'engage.

— C'est un renfort ?

— Oui, 400. Où sommes-nous ?

— Sous Vauquois.

— A combien sont les Boches ?

— 600 mètres.

— Où est le régiment ?

— Partout autour de toi, il occupe la ligne.

— On ne voit personne.

— Penses-tu qu'on se ballade par la pluie, tout le monde est dans les cagnas.

C'est tout, personne ne parle plus. Indifférents à tout, les occupants se préoccupent uniquement de la soupe qui va leur être apportée par le cuistot.

Mes camarades attendent toujours sous la pluie. Après une heure et demie de pose, nous apprenons que le sous-lieutenant Monnier, qui nous a amenés, est installé dans une cabane et fête son retour parmi ses camarades. Il nous a oubliés sous la pluie. Vidal, qui a été à sa recherche, revient.

— Sac au dos.

Nouvel arrêt, après 400 mètres : nous nous trouvons dans une clairière, difficile à distinguer dans l'obscurité. Une voix grogne d'une cabane :

— C'est idiot, on ne peut les répartir, à cette heure, entre les compagnies, à 600 mètres de l'ennemi... qu'il y ait une attaque, nous serions frais...

Un grand diable gesticulant sort de la cabane : le commandant Darc.

— Entrez dans le taillis, à droite, à gauche, mais pas en avant, ne vous éloignez pas trop, mangez vos vivres de débarquement et débrouillez-vous, on verra demain.

Le programme est rapidement exécuté, personne n'a faim, nous sommes trempés jusqu'aux os, transis, nous dînons d'impressions. Avec cinq camarades, je coupe des branches de noisetier. Jetées dans la boue, elles serviront d'isolant ; au-dessus, nous attachons deux couvertures qui forment le toit ; à terre, sur les branches, une autre couverture, et les uns contre les autres, comme harengs en caque, la tête et la poitrine protégées, le reste du corps dans la fange, les nouveaux poilus de 1914 essaient de dormir leur premier sommeil de gloire.

Et la pluie tombe toujours.

VI

Première Journée de Front

A trois heures du matin, nous nous retrouvons tous sur nos jambes, transis, mouillés, boueux, battant la semelle, les mains dans les poches pour réchauffer nos doigts engourdis. Nos capotes, devenues de carton, battent sur nos mollets.

Et la pluie tombe toujours.

Vers cinq heures, elle daigne cesser de tomber. Un feu de bois vert, mouillé, que deux heures d'efforts ont réussi à allumer, nous donne un café chaud qui nous réconforte.

A sept heures, le capitaine Demenencq, adjoint au commandant du régiment, nous fait placer en ligne sur deux rangs, dans une sente ; les Boche sondent le bois de leurs obus et les shrapnells, à quelque distance de nous, font entendre leur pluie de noix qu'on gaule. Nous sommes et restons très sages.

Le capitaine Demenencq nous fait, en quelques

phrases brèves, un accueil qui ne rappelle en rien la grande famille que doit être le régiment, mais celui que doit adresser un cannibale à des victimes réservées à sa convoitise spéciale.

Nous laissons passer le discours comme les shrapnels.

Nous sommes une quinzaine affectés, grâce au sergent Vidal, à la 12e compagnie. En file indienne, derrière l'agent de liaison, nous gagnons notre domaine vers l'avant.

Subitement, surgie des buissons, une cabane de charbonnier faite de troncs d'arbres, nous apparaît. Autour, le taillis épais semé de grands arbres, et devant la cabane, un chêne magnifique dresse son tronc brisé par un obus et montre, à quelques mètres du sol, sa blessure tout fraîche, pendant qu'à son pied, paisible, un cheval broute les feuilles de la cime vaincue.

Le capitaine Piot nous reçoit, très calme. De paroles douces et fermes, il nous dit ses désirs de discipline strictement observée, de collaboration mutuelle fructueuse et utile, sa volonté de ne jamais exposer l'un de ses hommes sans nécessité. Il nous réconforte et nous met à l'aise. Michaud résume la pensée de tous : « Il a l'air d'un chic type. »

Il nous le prouvera dans la suite et la compagnie

perdra, le jour de sa blessure en Argonne, un peu de son âme.

Nouvelle promenade à travers le taillis pour rejoindre la première section de la 12e compagnie, à laquelle Cazeneuve et Michaud, Brossard et moi-même sommes affectés.

Quel accueil !

Un petit être s'avance dans le sentier par lequel nous arrivons. Le bonhomme a 1 m. 50, habillé d'un pantalon boche gris, d'une veste sale dont le devant ne garde que la couleur de la suie qui la recouvre, par-dessus cette veste, un corsage de femme, marron, semé de pois blancs, sur la tête un képi que son propriétaire a utilisé comme siège plus souvent que comme couvre-chef... les cordons du couvre képi tremblent devant le nez du propriétaire sans que celui-ci y prête aucune attention. Une louche sert d'épée et complète le personnage le plus important de la demi-section, « LE CUISTOT » Berthelot.

La conversation s'engage :

— C'est vous les nouveaux poilus ?

— C'est nous les nouveaux poilus.

— Ben, c'est pas trop tôt qu'on voie un peu des g... civilisées, on commençait à s'en faire.

« Quèque vous foutez à l'arrière ? C'est-y pas malheureux d'envoyer des gas foutus comme

ceux-là. Et toi, le binocard, tu verras jamais les Boches.

— T'inquiète pas, je te distingue bien, trois pommes.

S'adressant à Cazeneuve :

— Eh bien ! le vieux papa, qu'êtes-vous venu faire ici à votre âge ?

— Te voir, et également les Boches !

— Ben, vous êtes curieux, si vous en voyez vous aurez de la veine, on les voit quasi pas, ils sont toujours terrés.

« Mais c'est pas tout ça, vous auriez dû avertir de votre arrivée, on n'a rien touché pour vous, vous vous mettrez la ceinture.

« Enfin, on verra... vous avez l'air de pas mauvais gas, on coupera les beefsteaks en deux.

Les présentations s'achèvent. Maugas, un gentil garçon blond aux grands yeux bleus, toujours souriant, un peu timide, le képi posé sur le coin de l'oreille, l'allure d'un moblot de 70 sorti d'un tableau de de Neuville, commande comme sergent la demi-section.

Les frères jumeaux H..., tous deux caporaux, petits, mièvres, roux, semblables au point de les confondre, ont mêmes traits, même allure, même accent. La Loire les a vus naître. Nous les distinguons par leurs cravates différentes de ton.

Pelé : plombier parisien, que nous verrons toujours calme au milieu du combat, semblant ne jamais se préoccuper des balles, ni des obus, maniant son fusil comme il doit manier son outil, n'a qu'un souci : manger, a remplacé ses mâchoires par des mandibules qui, continuellement broient, ira, sous les balles chercher sa nourriture, non pas l'indispensable, mais le superflu.

Pausselle, gentil garçon, le titi parisien des faubourgs, toujours gai, plus intelligent que les autres, très observateur, sympathique, a des délicatesses infinies pour ses camarades.

Le cuistot Berthelot présenté plus haut, et quelques autres, complètent la section décimée par les combats de septembre.

L'Ile-de-France, et surtout Paris, les départements riverains de la Loire moyenne fournissent les éléments composant le régiment.

Il nous faut peu de temps pour faire connaissance : l'accueil est sympathique, l'amitié devient vite sérieuse entre gens différents de conditions sociales, d'éducation et d'instruction, mais égaux devant le danger.

D'ailleurs, l'ouverture de nos sacs a amené la joie sur les visages. Le ravitaillement en toutes sortes d'objets est presque impossible au milieu des bois ; les anciens offrent 50 centimes pour

un carnet de papier à cigarettes ; regardent d'un œil d'envie les boîtes de conserves, le saucisson qui arrive d'arrière et dont ils ne connaissent plus le goût ; le papier à lettre n'a pas de prix.

Nous payons notre arrivée en distribuant tout, sauf les vivres qui sont mis en commun et amélioreront l'ordinaire de la section. Le cuistot nous regarde d'un œil attendri et philosophe. Il résume sa pensée en nous disant :

— Vous êtes des poires de nous donner vos vivres.

Il oublie que cinq minutes avant, il nous a offert la moitié de sa gamelle.

Après les hommes, nous examinons les lieux.

Un chemin forestier traversant la forêt de Hesse de l'ouest à l'est borde le secteur que la demi-section est chargée de défendre. Les hommes se sont installés contre le remblai que forme le chemin; le corps est protégé, la tête seule dépasse.

En avant, une clairière de deux cents mètres de profondeur ; plus loin le bois reprend, cachant les boches. Notre position forme un rentrant ; à gauche, nous sommes en liaison avec les Alpins ; à droite, avec le reste de la compagnie.

Pas de lignes continues, pas de tranchées comme

plus tard nous en creuserons, la bataille de la Marne est d'hier, tout le monde compte repartir et ne pas s'immobiliser.

Un peu en retrait, notre cuisine. Au milieu d'un taillis, deux pierres ; entre elles, le foyer, les marmites et le maître coq complètent l'installation en attendant la cuisine roulante que de nombreux mois après nous aurons.

Les chambres à coucher sont sommaires. Au-dessus de chaque emplacement de tireur, contre le remblai, un toit de genêts est soutenu par deux branches, les parois sont constituées des mêmes matériaux, quelques herbes plus ou moins sèches forment la couche, c'est charmant, mais la nuit, les hommes ne sont pas protégés et la pluie traverse le toit ; personne, d'ailleurs, ne semble préoccupé d'améliorer des installations très passagères.

Depuis que nous sommes sous bois, des émanations fortes, rappelant celles que l'on perçoit lors des opérations de la compagnie Richer dans les vieilles rues de Paris, nous incommodent désagréablement. La forêt est empestée. Depuis des jours, des hommes par milliers, atteints de la dyssenterie, se sont arrêtés, sans souci de l'hygiène, et près de chaque touffe d'herbe, au pied de chaque buisson, de chaque arbre, ont laissé

la trace de leur passage. Impossible de poser le pied sans regarder, de s'asseoir sans appréhension et de manger sans avoir cette odeur qui monte de partout, et des myriades de mouches volent sur ces déjections et se posent sur les boules de pain, sur la viande.

Les hôpitaux regorgent de typhiques, les évacuations sont nombreuses. La guerre n'est pas faite que de beautés, le conteur ou le journaliste oublient toujours de montrer les choses dans leur réalité ; la vérité est beaucoup plus belle, elle montre tout l'héroïsme et l'abnégation des hommes.

Les poilus qui me liront trouveront la peinture trop faible, la réalité est plus douloureuse que ne la dépeignent les journaux. On n'analysera jamais exactement les souffrances des hommes, et celui qui n'a pas personnellement été à la tranchée, comme soldat, ne pourra jamais avoir la notion exacte de la vie des poilus.

Le combat et son activité, ses souffrances, ne durent qu'un moment. La vie sans toit, sous la pluie, dans la neige et la boue, dans la saleté, sans la possibilité de se nettoyer comme il le faudrait, sans un coin de table pour manger ou écrire, la vie de brute est de tous les instants.

Par dix degrés au-dessous de zéro, la nourriture froide, amenée de 3 kilomètres en arrière, le riz

à la cocose, figé, saupoudré souvent de terre des boyaux, le pinard arrosé et la gnole renversée avant d'arriver aux hommes : c'était le régime habituel pendant l'hiver 1914-1915. La viande magnifique est parfois jetée parce qu'il est défendu de faire le feu pour la cuire et signaler ainsi à l'ennemi l'emplacement de la tranchée.

Les relèves qui sont des montées de calvaire, avec leurs parcours pendant des heures dans l'eau, les boyaux, les chutes, la boue collant partout, les sacs toujours trop chargés, les pieds abîmés, les souffles ne pouvant plus sortir des poitrines comprimées par la charge, l'arrivée dans un état tel que l'homme se laisse tomber n'importe où, n'ayant qu'un désir, un peu de repos. Je ne parle ni des balles, ni des obus, accessoires habituels des relèves, mais qui nous préoccupaient moins que le poids du sac.

Les corvées à peine achevées, recommencées, les départs à la nuit pour creuser boyaux ou tranchées, le travail arrêté par le tic-tac bien connu de la mitrailleuse, et repris de suite. Le port en première ligne du matériel, des munitions, et l'impression que l'homme a que son effort n'est pas demandé toujours utilement. Puis enfin, le repos qui, dès l'arrivée, est transformé en une suite de revues tellement obsédantes que l'homme de-

mande à repartir au plus vite au danger de la tranchée, où il a l'obus, mais pas la revue, ni l'exercice.

Voilà ce qui coûte à l'homme, bien plus que le combat.

Malgré cela, il marche, il marche toujours, il grogne... c'est dans le tempérament français, mais dans les crises les plus graves rit d'une mouche qui vole, d'un rien.

Mais rien sur le front n'agace les hommes comme les récits de littérateurs en chambre, montrant la guerre comme une partie de plaisir ou comme une succession d'actes d'héroïsme.

De l'héroïsme, il y en a toujours, du plaisir rarement, c'est une lutte de tous les instants, dans laquelle le combat entre pour une part, mais pas la plus grande, et les poilus sont bien plus beaux que les acteurs d'une pièce passionnante tombant le sourire aux lèvres. Ils tombent en hommes, en souffrant.

Il y a la saleté, contre laquelle il faut lutter : ce n'est ni gai, ni héroïque, et pourtant, elle est bien pénible à supporter. Il y a les poux à chasser, les rats qui passent sur la figure après avoir été fouiller les musettes, l'eau qui tombe du toit crevé de la guitoune, la boue qui entre partout, les gelures des pieds qu'une quantité de bonzes de

l'arrière disent provenir des bandes molletières ou chaussures trop serrées et non du froid, et qui ne se doutent pas que ces bandes ou ces chaussures ne sont trop serrées que lorsque le pied, enflé par le froid, a gagné de volume.

Nos hommes ont porté jusqu'aux plus extrêmes limites la résistance humaine. Ils ont été calmes dans l'horreur, magnifiques dans le combat et sublimes contre les souffrances matérielles.

Mais je m'égare et si je dis tout ceci, c'est parce qu'on nous a trop souvent montré, dans la guerre, le clinquant, les revues, les décorations, on a fait entendre, à l'arrière, les marches joyeuses, ou montré ce qui flatte l'œil. Il faut aussi connaître les souffrances journalières, les tranchées boueuses, non pas celles des visites de députés dans les secteurs de certaine grande ville, ou pas un bout de papier ne traîne, où l'on ne fait pas la guerre, mais celles de l'Argonne, des Eparges, des Vosges, où chaque coup de pelle a coûté un cadavre, et lorsqu'on a vu toutes les souffrances, comme monte en soi le désir de faire faire, dans ces lieux de délices, un séjour à tous ceux qui en parlent...

L'après-midi, le capitaine Piot a eu l'amabilité de nous permettre de l'accompagner. Cazeneuve et moi-même avons ainsi l'occasion de jeter un

coup d'œil d'ensemble sur la position fort étendue de toute la compagnie.

De l'extrémité intérieure de la pente gazonnée qui monte vers Vauquois, j'aperçois le village perché au sommet de la colline et nous barrant la route. Quelques silhouettes lointaines, disparues à peine aperçues, signalent seules la présence du Boche.

Quelques coups de canon au soir, et nous apprenons au rapport que, sur 400 arrivés la veille, la ferme de Buzémont, voisine de quelques centaines de mètres, en a déjà vu tomber 29.

VII

La Première Garde

La première journée se passe sans incidents, nous prenons contact avec notre nouvelle vie, dispensés de service, nous nous installons.

Notre cagna est rapidement construite, au pied d'un grand chêne, les genêts serrés forment le toit et les parois, les herbes tapissent le sol et forment un lit un peu moins dur que la terre.

Pendant la plus grande partie de la journée, le sifflement des obus anime l'air, l'artillerie boche bombarde Neuvilly ou les côtes Forimond. Les premiers projectiles me surprennent un peu, mais, après quelques sifflements, je reprends mes occupations.

Notre artillerie ne répond pas : les caissons vidés à la Marne ne sont pas encore remplis par l'industrie d'arrière, les artilleurs font des économies. Nous verrons, de temps à autre, et pas tous les

jours, quelques pièces de 75 se mettre en batterie dans les fonds de l'Aire, ou aux avancés de Neuvilly, tirer rapidement, sur un convoi signalé ou sur les défenses boches de Bourreuilles, leur centaine d'obus, atteler ensuite leurs avant-trains et nous laisser recevoir la riposte qui ne tarde guère.

Quelques obus de 90 sont également tirés de temps à autres, ils n'éclatent pas tous : la proportion de ratés est même assez forte, mais les journaux parlent uniquement de la camelotte boche.

Notre artillerie est incontestablement dominée par l'artillerie allemande, nous sommes inférieurs par le nombre des pièces et la quantité de munitions. Notre artillerie lourde n'est représentée que par quelques 90 en batterie, dans la forêt de Hesse.

Nos fantassins sont moins nombreux que les Boches, le versement de territoriaux, retirés depuis, dans les régiments actifs, en octobre 1914, le prouve clairement.

Combien de gens vont répétant : Pourquoi, après la Marne, n'a-t-on pas poussé... Nous étions 18 à garder 500 mètres de tranchées, toutes les compagnies étaient à effectifs réduits, trois renforts puisés en Ile-de-France, en Bretagne, et territoriaux, n'avaient pas complété notre effectif

de guerre, et nous avons, malgré cela, tenu contre des adversaires supérieurs en nombre, en matériel. Souvent, placés dans ces déplorables conditions, nous avons attaqué.

Le lendemain de notre arrivée, Michaud et moi sommes désignés pour monter, au cours de la nuit, notre première garde face à l'ennemi. Le cœur bat un peu dans nos poitrines, nous allons avoir entre nos mains la vie de nos camarades.

A minuit, le caporal nous appelle, nous nous glissons doucement à travers le taillis, traversons la route et atteignons la clairière.

— Halte là ! Qui vive ?

— France, la relève.

— Avance au ralliement.

— Montereau.

— Bon.

Tout ceci sourdement prononcé. Sans bruit, nous gagnons l'emplacement de garde, rien à signaler, nos camarades sans hâte remettent leurs baïonnettes, l'un d'eux nous passe la montre, nous ajustons à notre tour la baïonnette.

Bonsoir.

Un bruissement de feuilles qu'on froisse, nos camarades ont disparu, nous sommes seuls.

La grande clairière carrée s'offre à nos regards. J'occupe le milieu d'un des côtés, derrière moi le

taillis, puis le chemin, les abris de la section, à 40 mètres. Devant, toute la clairière, bordée à droite et à gauche par le taillis, au fond encore le taillis, mais plus épais, semé de genêts qui forment un voile sombre et épais qui peut cacher l'ennemi. Il faut veiller de l'œil encore plus de l'oreille... la branche que le pied casse, les feuilles mortes froissées par la marche, décèlent plus sûrement que la vue l'approche de l'ennemi.

La lune brillante fait saillir la clairière comme une tache immense ; près des genêts, quatre ou cinq cadavres de chevaux prennent des allures de bêtes géantes, ils impriment leur tache sombre et brunâtre sur le tapis plus clair de la prairie. La blancheur du dernier cadavre est rompue par une large tache de sang qui descend de la tête au long du poitrail, atteint et suit les jambes ; la balle qui a mis fin aux souffrances de la bête épuisée a maculé la robe. Les bêtes se sont traînées agonisantes vers le ruisseau qui source en la clairière et continue inlassablement son murmure.

Pas un coup de fusil, rien... un silence qui étreint, impressionne autant que l'immensité blanche et lumineuse de la clairière.

Dépassant la ligne des taillis, les têtes touffues de deux arbres m'abritent quelque peu des rayons lunaires, qui, passant par endroits entre les inter-

valles séparant les feuilles, forment sur le gazon, avec les ombres, une mosaïque de lumière et de nuit.

Je suis immobile, l'œil et l'oreille au guet, cherchant sans heurter les douilles vides d'obus gisant à mes pieds, les zones d'ombres qui dissimulent ma présence et écartent de ma baïonnette les rayons lumineux.

Michaud, en suivant le taillis, va et vient sans bruit. A intervalles irréguliers, il revient, puis repart, sondant le bois, s'arrêtant, repartant, se dissimulant au moindre bruit.

L'heure de garde terminée, il prend ma faction, moi la sienne, rien ne vient rompre le silence de la nuit. Combien troublantes elles sont, ces nuits... rompues parfois brusquement par le cri d'appel : « Aux armes ! » angoissant à raison de l'inconnu que décèle le taillis, de l'attente avant l'attaque.

Mais la première nuit est si sereine que peu à peu revient la pleine quiétude et avec elle le libre jeu de la pensée. Sans trouble, je revois la vie antérieure, je recherche l'intimité abandonnée, puis, brusquement, un craquement, une branche qui tombe, me font revenir à la situation présente. La pensée vagabonde et les minutes s'écoulent, c'est si long deux heures.

Un bruissement dans les feuilles, derrière moi.

— Halte là, ou je fais feu.

— France, la relève.

— Avance.

— Montereau, rien de neuf.

— Non... Tu nous réveilleras pour le café.

— Entendu.

— Bonsoir.

Le bruissement de feuilles se renouvelle : deux hommes disparaissent sous bois, ma première garde est terminée. Derrière moi, dans un décor de théâtre, Cazeneuve oubliant l'Opéra-Comique, monte sa première veille, face à Vauquois où il doit tomber, lorsque nos uniformes horizon en chasseront les « feldgrau ».

Mes gardes ne furent plus tard pas toutes imprégnées de la poésie d'une nuit merveilleuse. Il y en eut de sombres, de tragiques... aucune ne m'a laissé le souvenir intense de la première.

VIII

Premier Assaut de Vauquois

Le 5 novembre 1914 nous trouve philosophant en une tranchée, face à Boureuilles, le déjeuner composé d'un morceau de bœuf et de deux cuillerées de pommes de terre a été rapidement expédié. Mes camarades luttent contre leurs cigarettes faites de quelques bûches de tabac de troupe conservé au fond des poches et d'un papier qui n'a qu'une ressemblance assez lointaine avec celui dit « à cigarettes ».

Notre tranchée coupe la vallée de l'Aire dans toute sa longueur. Elle unit la forêt de Hesse à celle de l'Argonne.

Boureuilles, fait de ruines, d'amoncellements de pierres, de débris entassés de charrettes, est tout proche. Pris d'un élan par les nôtres, puis reperdu, il cache à nouveau le Boche qui n'ose se montrer. Un silence profond, comme un recueillement planant sur un cimetière, s'étend sur les cadavres nombreux qui jonchent les prés.

La nature toujours paisible vient de faire sa dernière toilette d'automne avant de dormir son sommeil d'hiver.

L'Argonne jette en l'horizon bleu et lointain les veines noires des branches dénudées par le canon. Plus près, le soleil sur les feuilles d'automne semble semer l'or de ses rayons. Sous les jeux de lumière et d'ombre, la forêt est ici plus pâle, au loin plus sombre et plus mystérieuse. Les feuilles qui meurent encadrent le tapis encore vert que forme la vallée.

Pas un être vivant n'est visible, pas un mouvement, le silence et la mort semblent les seuls habitants. Les adversaires se recueillent et s'observent après le combat.

Vers le soir, derrière nous, un ronronnement lointain et vague se fait entendre... il se précise, devient plus puissant, semble se rapprocher ; un des nôtres, dans les airs, va veiller sur nous et examiner le Boche.

Un agent de liaison me tire de ma rêverie. Le cahier de rapports nous avise que les caporaux devront poser leurs galons à l'extérieur de leurs manches, que ces galons devront avoir 3 centimètres de longueur seulement, et devront être, avant leur pose, trempés dans le café pour atténuer leur couleur rouge.

C'est la sixième règlementation en un mois, nous progressons en Argonne, diront les communiqués.

Pendant ma lecture, les obus qui ne nous avaient pas visités depuis le matin se sont remis à tomber. Aucune action d'infanterie à craindre sur notre glacis, je reprends mes notes où je les ai laissées avant le combat.

Fin octobre, nous nous trouvons au repos à Clermont pour quelques jours. Le 26, la vaccination anti-typhoïdique nous est appliquée, à double dose, le temps manquant pour faire deux piqûres, nous devons repartir pour les tranchées le 29 octobre.

Brusquement le 27, à 10 heures et demie, nous recevons l'ordre de mettre sac au dos, le déjeuner mijotte doucement sur le feu, comme nous ignorons si le prochain repas pourra être pris, j'avale le jus de carotte à la marmite, nous prenons chacun un morceau de viande au bout des doigts, et à belles dents, dans la chair encore saignante, nous apaisons notre faim en trottant sur les rangs ; les restaurants de Paris sont bien lointains, le garçon en habit est absent ; le verre retourné pour une légère maculature de doigts, c'est bien vieux dans les souvenirs et dans des moments pareils, si peu important; l'homme revient rapidement à l'état presque primitif.

Nous allons rapidement sur la route conduisant à Avocourt, le sac pèse plus lourdement sur l'épaule meurtrie par la vaccination, les jambes vacillent un peu sous les frissons de la fièvre consécutive, mais la route fuit néanmoins derrière nous et, à la nuit, nous arrivons en pleine forêt de Hesse et occupons des positions d'attente dans des tranchées de seconde ligne.

Nous dînons de souvenirs, bien entendu.

De 9 à 10 heures du soir, je monte seul la garde en avant des tranchées. Impossible de distinguer quoi que ce soit à plus de 5 mètres. Quelques coups de feu isolés, soit boches, soit français, dans la nuit... on les différencie comme d'habitude et très facilement : les Boches à leur son de noisette qu'on brise et le Français semblable à de longs et sonores coups de fouets.

Ma garde terminée, Jouen me remplace. Je lui souhaite bonne garde et je me mets à l'abri de la pluie qui commence à tomber, abri sommaire, la tranchée n'a comme toit que le ciel, mais ma toile de tente recouvrant la tête et le corps me permet de m'endormir sous l'ondée sans trop en ressentir les effets.

Je suis réveillé en sursaut, des milliers de coups de feu éclatent, c'est infernal. Nous sautons sur nos fusils, une masse noire s'abat de l'extérieur

dans la tranchée... Nous n'avons pas le temps de reconnaître l'intrus que la voix de Jouen se fait entendre :

— Les v....., ils voulaient amocher moi !

Les balles pleuvent par milliers sur le parapet de la tranchée, sur les troncs, derrière et devant nous, heurtent les branches, et à chaque rencontre un éclair, de la grandeur d'une pièce de deux francs, très brillant, jaillit et s éteint aussitôt ; des éclairs jaillissent ainsi partout, c'est féérique... Subitement, nous avons conscience de ce que nous envoient les Boches : des balles explosives, et elles font un tel bruit qu'il faut crier dans l'oreille du voisin pour se faire entendre.

Cela complète notre collection et vient à point après les balles dum-dum trouvées par chargeurs entiers.

Nous attendons sous l'ondée venant du ciel et de la colline de face, rien ne se produit, c'est la panique de feu classique qui éclate chez les troupes nerveuses, peu disciplinées ou craignant une attaque. Après un quart d'heure, le feu s'apaise, tout le monde se rendort sur le sol mouillé de la tranchée ; au tableau, des milliers de coups de feu et pas un blessé.

Au lever du jour, nous plions couvertures et toiles de tente imprégnées d'eau. Gelés jusqu'aux

os, nous repartons sans avoir pris le café, c'est l'attaque, nous le sentons, quoiqu'aucune indication ne nous ait été donnée.

C'est la situation habituelle de toute troupe qu'on envoie à l'attaque... elle va en réserve, ou faire des travaux... on oublie de lui dire que la pioche est remplacée par la baïonnette.

C'est ma première attaque, j'avoue que j'ai le cœur un peu ému... je ne crains pas la mort, je sais qu'elle peut me rendre visite, mais presque toujours monte à la pensée l'impression qu'elle sera plutôt près du voisin que de soi ; j'ai la crainte de l'inconnu, de quelque chose de vague que je ne puis définir, j'ai les nerfs tendus, j'ai peur d'avoir peur.

Je regarde mes camarades : il me semble que les impressions ressenties sont différentes, suivant que je regarde un homme ayant déjà vu le feu, ou un novice.

Les novices réfléchissent, ne disent rien, attendent, faisant ce qui leur est commandé, rien d'autre.

Les vieux, ceux qui ont vu le feu, prennent leurs précautions, jettent les marmites embarrassantes ; bientôt, elles forment un tas au pied d'un arbre. Si nous revenons, nous les retrouverons ; si nous restons, elles feront comme nous, épaves du combat

elles seront abandonnées. Nous fixons nos pelles et nos pioches au ceinturon, nous vérifions le magasin de notre fusil, les ficelles et papiers des paquets de cartouches sautent, la baïonnette essayée tient au canon de fusil... tous les hommes urinent, il faut prévoir la blessure aux reins ; les paquets de pansement sont dans les poches.

Nous sommes parés.

— En avant !

A travers bois, en file indienne, nous nous rapprochons du ravin de Vauquois : les Boches, installés sur la pente face à nous, entendant le bruit des branches cassées par la marche de centaines d'hommes et par le heurt des armes, se doutent de notre approche. Les coups de feu retentissent... A travers les arbres passent des bourdonnements nombreux.

Psst..... pssss... pssss... p...

Les tireurs ne peuvent ajuster qu'aux passages des sentiers, aux endroits où manquent les arbres, nous ne nous émotionnons pas beaucoup.

En tête de notre colonne, mon vieux Scherr, caporal réformé et engagé pour la durée de la guerre parce que les Boches ont brûlé sa maison des Ardennes, nous guide.

Voici la crête, le point le plus en vue. Scherr

l'atteint, la fusillade fait rage. Il se détourne et avec calme :

— Mes enfants, c'est dangereux, ne passez pas ici, appuyez à gauche.

Sa phrase est à peine terminée qu'il chancelle, s'appuie contre un chêne, un point rouge qui grandit apparaît à sa tempe gauche, il s'affaisse sans une plainte, c'est fini... de notre groupe intime, c'est le premier qui tombe, il ouvre la route !

Un camarade le couche doucement sur la mousse.

— En avant...

Quatre jours après, en repassant, devant la fosse à peine fermée, nous présenterons les armes. C'est la guerre qui commence à nous atteindre dans nos amitiés.

Nous obliquons à gauche et descendons vers le ravin, la fusillade a cessé.

Nous prenons position à une vingtaine de mètres de la lisière extérieure du bois, les arbres touffus à cet endroit nous dérobent complètement aux vues de l'ennemi ; devant nous le ravin s'étend ; vers la gauche il s'élargit et va se confondre, à quelques centaines de mètres plus loin, avec la vallée de l'Aire ; de l'autre côté du ravin, un glacis à pentes très raides monte de la ferme de la Ciga-

lerie jusqu'au village de Vauquois ; vers la droite, la Buante nous sépare des bois de Cheppy, fourmillière de Boches et de batteries ; de Bourreuilles, le dos d'âne du V de Vauquois monte doucement vers l'ouest du village.

Une forteresse entourée de glacis fournissant des champs de tir étendus, garnie de mitrailleuses, les murs des maisons en bordure du village crénelés, sur les pentes précédant le village, des tranchées dissimulées, des guetteurs installés derrière les cheminées, toute la position appuyée et flanquée par les feux des bois de Cheppy, de Montfaucon et de l'Argonne, tel se présente Vauquois, et, pour enlever cette position, deux bataillons sont mis en ligne.

Pour arriver au pied des pentes, nous devons traverser un ravin marécageux qui retiendra l'assaillant, à certains endroits, aussi bien qu'un réseau de fil de fer.

Nous nous regardons un peu ahuris, puis, comme nous ne pouvons avoir la prétention de connaître la science militaire, après deux mois passés dans les fonctions de soldats de deuxième classe, nous pensons que les précautions sont prises pour qu'il y ait de la casse utile.

C'est l'ordre, nous irons.

La journée du 28, malgré notre attente fié-

vreuse, se passe pour nous dans l'inaction ; notre tour n'est pas arrivé.

A notre gauche, du bois Noir deux compagnies s'engagent sur les pentes, marchant sur l'ouest de Vauquois. Les sections formées en lignes de tirailleurs, faisant alterner leurs bonds très courts de feux nourris de mousqueterie, progressent sur le glacis vert. A chaque bond, la ligne s'éclaircit sous la fusillade de l'ennemi ; elle se rapproche néanmoins rapidement des Boches, mais malgré le courage admirable des hommes, ils sont trop peu nombreux, les défenseurs de Vauquois, que l'artillerie française ne bombarde pas, tirent comme à l'affût de leurs tranchées abritées. Les nôtres avancent quand même, progressant toujours, comme à la manœuvre, mais brusquement, une détonation sourde, suivie d'un sifflement, se fait entendre : une explosion, puis d'autres, et sur les pentes, de gros nuages noirs... ce sont les grosses marmites boches qui tombent exactement sur la position occupée par les nôtres ; les groupes sont frappés et bientôt anéantis. Quelques hommes veulent fuir, ils sont les uns après les autres ramassés par les obus ou la mitraille qui, de face et de flanc, les salue, lorsqu'ils se relèvent, et quelques minutes à peine après la première arrivée, on n'aperçoit plus, sur les

prés verts, que les capotes bleu sombre et les pantalons rouges ou les trous d'obus. Tout s'apaise.

L'attaque a duré une demi-heure. Nos hommes ont été admirables. Sans préparation d'artillerie, avec leurs fusils et leurs poitrines, ils ont essayé d'enlever une position fortifiée, défendue par des mitrailleuses et des canons lourds.

Ce sera notre tour demain, dans les mêmes conditions. L'exemple que j'ai eu sous les yeux me servira. Il est infiniment plus dangereux de battre en retraite que de marcher à l'ennemi.

Pendant la nuit, les blessés rentrent, nous en pansons au passage ; ils gagnent ensuite lentement le poste de secours ; l'un d'eux, pourtant, ne peut marcher, nous le gardons et l'installons dans nos couvertures, et toute la nuit, j'entends son gémissement plaintif.

Le 29 octobre, l'ordre d'attaque arrive pour nous, vers 10 heures. Nous devons donner dans une demi-heure. A droite et à gauche les autres compagnies se préparent.

Notre capitaine est préoccupé. Depuis le début, il a vu bien des opérations, celle-ci ne semble rien lui dire de bon, elle paraît à tous les yeux si peu préparée, les murs crénelés se dressent toujours menaçants, les travaux de l'adversaire

ne sont même pas attaqués par le canon. Nous avons, d'autre part, le désavantage de la position.

Hâtivement, les compagnies gagnent leurs emplacements. Devant nous, à la lisière, pour tirer par dessus nos têtes se place une mitrailleuse ; à droite, une autre ; nos sections se rassemblent.

Celle à laquelle j'appartiens sera section de réserve, l'ordre est donné de rester couché sur le sol, je m'étends sur un tapis de lierre. Quelques instants se passent, nous avançons de quelques mètres et je m'aperçois que je suis imprégné, des pieds au menton, d'une matière jaunâtre et nauséabonde, que le lierre dissimulait... cela me portera bonheur, mais je sens vraiment mauvais.

Un silence, puis derrière nous un coup de canon, c'est le signal... l'obus arrive sur Vauquois, pas d'explosion. Quelques autres suivent, un éclate sur quatre. La préparation, si on peut appeler le tir de quelques obus une préparation, se termine rapidement.

Les Allemands prévenus font pleuvoir sur le bois une pluie de balles, les mitrailleuses entrent en action, une musique infernale nous assourdit.., Instinctivement, je me colle derrière un chêne.

J'entends le claquement d'une baïonnette qu'on

ajuste au fusil, je fais de même et, autour de moi, d'autres et mêmes claquements se multiplient, tous se préparent ; je reprends alors tout mon sang-froid, le premier moment de nervosité est passé.

— Baïonnette au canon ! clame une voix.

C'est déjà fait.

Un coup de sifflet strident traverse l'espace.

— A la baïonnette, en avant, en avant !

Des hurlements retentissent de partout. Nous bondissons tous... Je ne sens plus ni le froid, ni la fatigue, ni le sac, je cours, c'est à celui qui arrivera le premier à la lisière du bois.

Un arrêt. A un mètre de la lisière, une tranchée garnie d'hommes nous barre le passage, ils ont mis baïonnette au canon... Nous sautons par dessus Encore un élan, je bondis hors du bois en pleine lumière, et je tombe dans un fossé plein d'eau dans lequel j'enfonce jusqu'à la ceinture... brrrr... c'est glacial. De tous côtés, les capotes bleu sombre débouchent ; toutes tombent dès les premiers pas : les Boches qui nous dominent tirent comme à l'affût : presque toutes les balles touchent la tête ; les groupes, successivement, s'écroulent autour de moi.

Je suis brusquement éclaboussé : c'est P..., arrêté comme moi par sa chute dans le fossé,

duquel nous émergons à mi-corps. J'enfonce le reste du corps pour voir ce qui se passe, les balles pleuvent tellement nombreuses que la boue jaillit sur nous et nous couvre la figure.

Les obus boches arrivent avec précision sur la lisière, à notre gauche, la terre tremble sous les explosions.

Toute cette scène a duré quelques secondes seulement.

J'interpelle P...

— C'est indigeste, mon vieux, ne restons pas là, en avant.

J'ai à peine fini ma phrase que je vois, à l'arrière du képi, dans ses cheveux très noirs, une goutte de sang perler, un peu de matière blanchâtre apparaît, un petit soupir s'exhale de sa poitrine, puis très doucement... oh !... La tête s'incline, la figure devient terreuse et le corps s'abat, le nez dans la boue... c'est fini !

Je saute sur le bord du fossé et je repars en avant de toutes mes forces, en même temps qu'un nouveau groupe qui débouche du bois. Je cours comme un fou, une étreinte aux jambes me paralyse, je m'étends de tout mon long. Devant moi, en travers, un bonhomme culbute, à droite à gauche, tous tombent, nous formons un tas.

Plus personne debout, la fusillade fait rage.

J'ai sur les jambes un poids très lourd ; devant ma tête un corps tombé sur le dos et qui ne bouge plus; à ma droite, trois soldats semblent s'étreindre, à ma gauche, s'est abattu presqu'à me toucher, un grand gaillard, la balle a pénétré au sommet de la boîte crannienne ; comme un bœuf qu'on assomme, l'homme est tombé, un han formidable est sorti de sa poitrine, et maintenant, lentement, sort la cervelle blanche, striée de ruisselets de sang, elle coule presque à toucher ma joue.

Je me détourne pour voir ce qui me paralyse, c'est un autre cadavre qui est tombé, la tête en avant, m'a heurté et projeté moi-même à terre. Je remue les jambes, je ne sens rien, je ne dois pas être blessé.

Tout mon sang-froid est revenu, j'ai eu peur avant le combat, peur surtout de l'inconnu, de je ne sais quoi de vague, j'ai eu une angoisse indéfinissable, impossible à analyser, depuis le départ, la ruée en avant et maintenant, couché au milieu des cadavres, j'analyse exactement toutes mes impressions : j'ai repris tout mon sang-froid et dans ses moindres détails, la scène se grave dans mon cerveau.

J'ai eu à peine le temps de me rendre compte de la situation que j'entends dans le bois une voix qui crie :

— Halte ! L'attaque est arrêtée.

D'ailleurs plus personne ne sort du bois.

Je m'abrite derrière le cadavre, tous les blessés qui remuent ou cherchent à regagner le bois sont inexorablement fusillés par les Boches.

Je tire ma pioche de mon ceinturon, mais pour réussir, il a fallu soulever légèrement le buste, le mouvement a été vu, un choc mou m'avertit que les Boches tirent sur moi. Je ne sens pourtant aucune douleur dans le dos, où la balle est arrivée. Je trouverai, le soir, la trace du projectile qui, traversant mon sac, a dû se perdre entre mes jambes, après avoir transpercé mes lettres et mon carnet de notes.

Je plante ma pioche en terre, j'abrite ma tête derrière et j'attends... quoi... la balle, et si je fais des efforts pour me garantir, il ne me vient pas à l'esprit que je puisse échapper, que les balles sont réservées à mes camarades et que je reviendrai indemne de l'aventure... ce serait trop beau.

Ma pensée vole loin de ce qui m'entoure, la vie passée apparaît, rapide est son évocation, les images chères de ceux qu'on laisse à l'arrière et qui ne se doutent guère de la situation dans laquelle les leurs se trouvent à ce moment, passent rapides... On leur envoie, par la pensée, un dernier

souvenir attendri. On voudrait leur dire un dernier adieu, et, pendant ce temps, la mort vole, frappe et vous frôle. Comme elles restent gravées profondément, les impressions de ces moments, comme ensuite vous apparaissent mesquins les incidents de la vie courante, auxquels on attachait auparavant une importance capitale.

L'attente se prolongeant, la balle ne venant pas, l'instinct de conservation reparaît. J'examine les chances qui me restent d'échapper.

La fusillade, peu à peu, s'est apaisée, les Français ne sortant pas du bois.

Tout semble mort dans le ravin, les plaintes seules continuent à monter, mais dans le bois, derrière moi, la vie reprend, les voix se font entendre.

A trente mètres, de l'autre côté du ravin, quelques hommes qui ont passé les premiers, ou par des passages non repérés et sont à l'abri dans l'angle mort formé par la niche où la ferme de la Cigalerie se blottit, loin de se dissimuler, scrutent les lieux ; deux ou trois secouent des arbres fruitiers, l'un fume tranquillement sa pipe, tourné de notre côté, deux autres creusent un abri.

J'entends la conversation qui s'engage sur un ton élevé à la lisière du bois.

— Cazeneuve est tué, je vois ses souliers jaunes ! dit une voix.

J'entends un — non — comme un souffle. A deux mètres de moi, j'aperçois une main qui remue.

— C'est vous, Cazeneuve ?

— Oui.

— Blessé ?

— Rien et vous ?

— Intact.

Puis, à côté, j'aperçois Jouen qui bouge un peu.

— Jouen, qu'as-tu ?

— Rien, c'est à cause de ma petite médaille.

Le Breton reparaît et j'oublie, dans ce moment-là, mon scepticisme.

— Bon. Garde-la ta petite médaille.

Puis, lamentable, devant moi une voix s'élève, celle d'un blessé qui souffre.

— A moi, je suis blessé...

— Où ?

— Aux reins.

— Pisse.

La voix se tait. Impossible de lever le nez pour savoir qui est blessé ainsi. Les plaintes et les conseils partent de toutes parts.

Lamentablement, la voix reprend :

— J'peux pas m'déboutonner.

— Pisse dans ton falzar.

— Millerand t'en paiera un autre.

— Me laissez pas.

— Non, mon vieux, mais surtout ne bouge pas, attends la nuit, on viendra te chercher...

Les voix du bois reprennent :

— B... est tué.

Je proteste : — Ne m'enterrez pas encore.

Distinctement alors, la voix de l'adjudant Vidal se fait entendre.

— Voulez-vous un conseil, B... ?

— Donnez toujours.

— Ne bougez pas. Nous allons creuser un boyau partant du bois. Nous pourrons ainsi atteindre Cazeneuve en nous masquant avec les boucliers... Quant à vous, attendez la nuit.

— Merci.

Je tiens conseil. Vais-je suivre l'avis de Vidal ? Vais-je essayer de regagner le bois tout de suite ?

Il est midi environ, le soleil tape sur nos têtes, la nuit ne couvrira le ravin que dans plusieurs heures. Il faudra pendant tout ce temps rester immobile dans la boue du marais, complètement trempé, avec cette odeur nauséabonde qui me monte aux narines ; mon bras est déjà engourdi en raison de la position occupée.

D'autre part, me lever et essayer de gagner le bois en courant, c'est pour moi, comme pour ceux qui l'ont tenté, la mort.

J'en suis là de mes réflexions, lorsque F... sort d'un trou d'obus proche de moi. Blessé simplement à la main, il essaie d'atteindre le bois ; son départ est salué par une fusillade nourrie. Il tombe, repart, semblant touché de nouveau. Son exemple ne m'encourage pas.

Je vais essayer de ramper en arrière, sans me retourner.

Lentement, haussant peu à peu ma jambe droite, je la fais passer par dessus la tête du cadavre tombé entre mes jambes, je dégage mon bras gauche, il ramènera ma pioche, l'autre main n'abandonnera pas le fusil duquel je ne veux pas me séparer, et pendant de longues minutes, glissant au milieu des cadavres, je gagne imperceptiblement du terrain vers le bois. Comme c'est long.... de temps à autre, je me repose. La reptation a fait ouvrir mon ceinturon et les cartouchières me gênent.

Cazeneuve est dégagé, j'entends les voix de mes camarades qui expriment la satisfaction.

Ils suivent mes progrès. Mes pieds reculent encore un peu, un obstacle les arrête, je pousse, l'obstacle résiste, je glisse un coup d'œil de côté,

c'est la tête de P... J'oblique à gauche. Enfin, un léger clapotis m'avertit que je suis au fossé.

Le moment le plus périlleux est arrivé. Je réfléchis un instant, ma main étreint mon fusil, je me ramasse d'un élan, j'arrache mon corps à la boue, je fais un bond de côté et je m'aplatis dans le fossé ; puis, aussi vite, je saute derrière un buisson, je suis dans le bois, je suis sauvé avec armes et bagages, je n'ai pas lâché mon flingot, j'y mettais un point d'honneur.

J'ai l'impression de revenir de l'autre monde. Je serre des mains tendues et j'aperçois la bonne figure du capitaine Piot. Il sourit doucement, me tend la main.

— Mon pauvre B... je vous croyais fichu, vous revenez de loin.

— Je crois que oui, mon capitaine. Je suis tout trempé, voulez-vous me permettre de me changer dans votre guitoune.

— Allez.

Dix minutes après, j'ai changé de linge, constaté que je suis intact, mais que mon sac est traversé, du haut en bas, par une balle qui l'a atteint pendant que j'étais couché, gratté ma capote et mon pantalon. Je ne sens pas tout à fait le parfum de la rose, ce qui m'attire la réflexion d'un camarade.

— Tu pourras dire que c'est par expérience que la m.... t'a porté veine.

Mon premier combat est terminé. Il a été sérieux, car les vides sont nombreux. Ma section est la plus éprouvée de la compagnie. Que de camarades couchés inutilement dans la prairie, pour une opération qui ne pouvait aboutir à un résultat sérieux.

IX

La Veillée après les Armes

La rage au cœur, nous attendons la nuit, espérant la contre-attaque allemande, celle qui nous permettra, à notre tour, de descendre les Boches.

A la hâte, nous creusons des amorces de tranchées à la lisière intérieure du bois ; deux ou trois fils de fer complètent le système, ce n'est pas très solide, mais l'ennemi ne semble nullement disposé à sortir de ses abris pour venir nous rendre visite.

Profitant de l'accalmie dans le combat, je pars en curieux à la découverte, pour me rendre compte de ce qui s'est passé dans les unités voisines.

C'est lamentable, à travers les arbres je distingue les corps allongés, plusieurs centaines jonchent la prairie, presque tous les hommes sont tombés face en avant, dans une attitude de ruée que la mort leur a laissée — beaucoup sont frappés à la tête. Les mitrailleuses ont fait de la besogne, non détruites par l'artillerie elles ont fauché les groupes de face et de flanc. A certains endroits,

les tirailleurs sont restés alignés, étendus côte à côte, comme à l'exercice, ils dorment leur dernier sommeil, regardant encore l'ennemi.

A gauche de ma compagnie, les hommes débouchaient nombreux du bois, lorsque les obus ont éclaté sur la lisière, au milieu des groupes.

Le spectacle est horrible aux endroits où les explosions se sont produites. Les corps sont affreusement mutilés. Je heurte du pied, involontairement, une masse de boue et de sang : c'est un soulier, duquel émerge une jambe coupée en son milieu. Plus loin, un cadavre à moitié déshabillé, git le ventre ouvert ; d'autres corps sont étendus, çà et là, nombreux. Des débris de chair sanguinolente, accompagnés de lambeaux de vêtements, sont accrochés aux arbres, les corps chevauchent dans un désordre sanglant et horrible. Les crânes laissent couler les cervelles.

Silencieusement, les camarades font la terrible corvée « des morts ». Les corps sont placés les uns à côté des autres, formant un alignement sinistre sous la futaie.

Avec précaution, un homme déboutonne les capotes, retire les papiers, coupe le cordon de la médaille. Quand le corps est trop abîmé, personne n'ose le toucher... il sera enterré sans examen.

Le matériel, les sacs, les musettes, les fusils

des tués sont réunis en tas. Ils seront enlevés plus tard, quand on pourra et qu'il ne restera presque plus rien dans les sacs, les corbeaux sont de toutes les batailles.

Bientôt, une centaine de cadavres, ceux qu'on a pu atteindre sans sortir du bois, sont alignés sous les grands arbres.

Quelle sinistre revue à passer ; pourtant, l'endurcissement m'envahit, l'habitude chasse la répulsion, puis permet de sang-froid toutes les observations, et au bout de quelque temps, il semble naturel de vivre près des cadavres : ils font partie du spectacle habituel de guerre, on les place à côté du chemin, pour qu'ils ne gênent pas, et les corvées d'eau, de nourriture, de cartouches, s'opèrent comme si les cadavres n'étaient pas là. Pourtant, nul manque de respect, le salut est donné à ce qui reste de celui qui était un camarade hier, et qui, aujourd'hui, n'est plus rien.

Les figures de cire reflètent le sentiment qui animait l'homme au moment où la mort l'a saisi.

Celui-ci semble paisible : ses yeux clairs, de jeune Breton, reconnaissable au chandail vif dont tous étaient revêtus, au moment de leur arrivée en renfort, sont restés limpides comme le ciel. Il est mort dans une pensée douce qui s'est

fixée en un sourire sur ses lèvres exangues.

D'autres ont senti la mort venir et ont eu, pour se protéger, un reflexe machinal. Nombreux sont ceux dont le bras s'est levé vers la tête dans un geste de protection. De l'un, la peau scalpée du crâne et du front s'est rabattue sur les yeux et la main semble vouloir écarter le voile sanglant, la mort est venue rapide et le geste s'est à jamais fixé.

Les figures, les vêtements sont couverts de sang, imprégnés de boue.

En mon âme monte un sentiment de haine vers le Boche, sentiment qui se fixe, s'imprègne et qui m'accompagnera toute mon existence, parce que toute ma vie, le spectacle se présentera à ma pensée.

Vous qui, à l'arrière, n'avez pas souffert de la guerre, vous qui n'avez pas eu la chair, la pensée meurtries, dans la personne des vôtres ou des camarades de combat, vous qui parlez encore, et malgré les plaintes des mourants, les larmes des veuves et des orphelins, vous qui parlez de fraternité et de paix, non pas avec ceux qui ont souffert de notre côté, mais avec leurs assassins, venez voir près de nous, comment les leçons portent... vous qui vous retranchez bien loin, là-bas, pour parler de la guerre du coin de votre

feu, ou du fond de vos fauteuils moelleux, respect aux morts et taisez-vous, nous seuls avons le droit d'en parler, qui y avons été.

Je reste rêveur longtemps... la nuit tombe.

L'obscurité permet une tentative de nos médecins et brancardiers pour opérer la relève des blessés. Elle est saluée par une fusillade que la lanterne de la Croix Rouge arborée ne fait pas cesser. Les Boches pan-germains ou socialistes s'accordent pour violer, une fois de plus, les conventions internationales et les lois humaines.

Le froid descend sur le ravin, guidant la mort vers certains blessés épuisés.

La lune se voilant, des ombres glissent du bois, et sans bruit, en rampant, examinent les corps étendus ; les brancards remontent avec leur fardeau de douleur ; les blessés grincent des dents pour ne pas gémir et, âpre comme un combat, la lutte contre la mort se poursuit.

Je n'ai pas dormi, mais mon tour de garde arrive. En compagnie de Lebris, nous passons par dessus les fils de fer et, le doigt sur la détente, à la lisière du bois, nous veillons. Il faut chasser les impressions nerveuses, ne pas tirer sur le blessé ou les brancardiers qui rentrent et signaler le Boche à temps, s'il se présente.

Soudain, dans le silence du ravin, une voix

monte, tragique, qui vous glace jusqu'aux moelles.

— A moi, du 46e, ne m'abandonnez pas.

De partout, les voix s'élèvent :

— Au secours.

— J'ai froid, ne me laissez pas.

— Par ici.

Plus faiblement, une voix jeune monte du ravin :

— Maman, maman.

Il semble que la première voix ait éveillé tout le champ de carnage, les plaintes montent nombreuses, les appels se mêlent aux râles.

Comme c'est terrible, impressionnant bien plus que le combat. Les yeux de Lebris ont des lueurs d'affolement, les miens doivent être de même. Nos poings se crispent sur nos crosses, nous ne pouvons rien. Je voudrais crier, les encourager, et il ne faut rien dire et rester stoïque devant la douleur des nôtres.

Les voix s'élèvent, puis s'abaissent, le silence qui revient est rompu de nouveau, mais chaque fois, moins fortement, les appels peu à peu sont moins vibrants, moins nombreux, la mort ferme les bouches.

Les infirmiers, les camarades remontent de moins en moins nombreux ; tout s'apaise, notre

garde se termine, un léger bruit derrière nous signale la relève.

Je retourne à ma cabane. Nous l'avons occupée à neuf la nuit précédant le combat : nous sommes trois, maintenant.

La nuit permet aux blessés légers de regagner sans aide le bois, nous allons de cabane en cabane reconnaître les survivants.

Notre sergent Maugas est tombé sur le gazon du ravin. La balle qui a blessé Berthelot, notre cuistot, l'a tué, face à l'ennemi, en plein élan.

Les frères B..., deux instituteurs, territoriaux, versés l'avant-veille, l'un comme sergent, l'autre comme caporal, sont tombés tous deux, l'un tué sur le coup, l'autre agonise une balle dans les reins. Avec des précautions maternelles, on cache au blessé la mort de son frère.

Notre agent de liaison, V..., a une balle dans la tête.

Nous sommes éreintés, nous nous couchons, la tête sur le sac, les pieds dans la boue. Un sommeil lourd nous abat, mais avant, nous avons serré d'un cran notre ceinturon, les vivres de réserve sont épuisées.

Je suis tiré de mon sommeil, ainsi que mes deux camarades par un appel :

— Eh ! là d'dans !

— Quoi ? Qui est là ?

— C'est moi, Pelé.

Pelé est un courageux, mais il a un défaut, il mange, il mange continuellement. La nature l'a doté d'un estomac à toute épreuve, au repos, il ne déjeune, ni ne dîne, il engouffre tout le temps, n'importe quoi. A la tranchée, consciencieusement il prend une bouchée, puis met une cartouche dans son fusil, puis reprend une bouchée, puis une cartouche, et ainsi de suite. A la distribution de la soupe, il est là le premier ; « au rabe », le premier et ne quitte la marmite que quand il ne reste pas un vestige de nourriture.

— Que veux-tu ?

— Sais-tu où est tombé P... ?

— Oui, dans le fossé, près du passage par lequel je suis sorti.

— Il a la bouteille d'huile et de vinaigre de l'escouade.

— Que veux-tu que j'y fasse ? F...-moi la paix.

— On pourrait aller la chercher.

— Vas-y si tu veux, moi je ne marche pas.

— Sais-tu où est tombé Maugas ?

— Oui, tu m'embêtes, dans le trou d'obus, à droite.

— Il a au moins pour dix francs de conserves

dans son sac, des sardines, du homard... on pourrait le préparer avec le vinaigre de P..., on n'a rien à becqueter.

— Je m'en f... vas-tu me laisser dormir ?

— Alors, tu ne veux pas venir les chercher, tu n'es pas chic.

— Mon vieux, je ne veux pas me faire trouer la peau pour une boîte de conserve.

— Eh bien, y en a-t-il un autre qui veuille venir. Vous n'êtes pas chic, ce sont des copains, et puis, M... m'a dit que, s'il était touché, il me donnait tout ce qu'il avait... et tu sais, il y a aussi du chocolat. Ce sont des copains, on ne peut pas laisser prendre leur sac par n'importe qui...

— Tu m'embêtes, s'il était blessé j'irais, il est tué et le sac t'intéresse seul. F...-nous la paix.

Les imprécations s'élevant de tous côtés, Pelé nous quitte. Au matin, nous le trouverons nâvré : les sacs ont été vidés sans lui, le chocolat et le homard se sont envolés, il ne reste que les lettres et elles ne se mangent pas. Il réclame au chef de section l'héritage envolé.

Le lendemain, les corvées de morts continuent. Nous attendons, anxieux. Nous ne désirons nullement recommencer l'assaut dans les mêmes conditions. Nous préférerions entendre le canon participer à la danse.

Il nous est interdit de faire de feu, nous serions repérés par les Boches ; les distributions de vivres se font au loin ; les corvées arrivent difficilement. Nous déjeunons d'une boîte de sardines pour cinq, le soir de même et le lendemain, une tablette de chocolat d'un sou et un peu d'alcool constituent notre ordinaire. La viande, très belle, est enterrée, sa cuisson étant impossible.

Nous ne nous sommes pas lavés depuis cinq jours, les circulaires pondues à l'arrière ne sont guère respectées. Les morts, toujours près de nous répandent une odeur nauséabonde, chaque souffle de vent nous apporte cette senteur de cadavres en putréfaction ; les mouches, par milliers, les couvrent et viennent bourdonner autour de nous, nous attendons la relève avec impatience.

La nuit suivante permet aux hommes de la compagnie qui en petit nombre se trouvaient de l'autre côté du ravin dans la ferme de la Cigalerie de rejoindre nos lignes. Quelles poignées de mains sincères en les retrouvant, l'égalité de la bataille et du danger ont effacé les différences de conditions sociales, d'éducation, d'instruction, sous les mêmes capotes se retrouvent des camarades de combat.

Nous avons la joie de voir poindre la tête de fouine de notre cuistot Berthelot... Il arrive, le

bras entouré de son pansement, une balle est entrée au poignet et a traversé l'avant-bras dans sa longueur, le sourire aux lèvres avant de rejoindre le poste de secours : il vient nous faire ses adieux.

— Bonsoir, les poilus, vous savez c'est pas moi qui vous ferai le jus demain, je suis amoché, je fous le camp. J'ai rapporté le seau, le café et le sucre, et puis, Michaud n'a pas de couverture, j'ai aussi rapporté la mienne pour lui... je n'ai pu ramener mon sac à cause de ma blessure.

Je lui serre la main valide, j'ai envie de l'embrasser, ce bout d'homme blessé douloureusement, qui au lieu de filer se faire soigner, songe au café des camarades, et qui n'en pouvant plus, rapporte sa couverture pour préserver du froid un camarade.

Nour le faisons filer, émus, je le verrai plus tard reprendre sa place dans ma section et tomber à mes côtés à la prise de Vauquois, brisé par un obus, moins heureux que la première fois.

Rien ne reste de ces actes de courage qui se sont multipliés, même pas la citation, il semble que dans l'infanterie, où la mort et le courage sont des choses quotidiennes, il ne puisse y avoir cette largesse des citations bien accueillies de tous,

et qu'il faille les réserver aux services, à l'arrière ou à l'état-major.

Mais je m'égare, moi chaque fois que je vois un fantassin sans croix de guerre, son uniforme m'indique qu'il a mérité probablement cent fois sa citation.

Au matin, la soif m'étreint, je me dirige vers la source sous bois, à quelques centaines de mètres, et sous le filet clair, j'installe mon bidon. Une voix me fait lever la tête.

— Dégrouille-toi.

Deux exclamations partent ensemble.

— De Burgue !

— Toi ici ?

— Oui, mon vieux, engagé au 331, et agent de liaison... cela repose l'esprit du palais et de la politique. Je suis heureux de te trouver tu es le premier confrère rencontré.

Je l'examine, il est sale comme ... moi ; un passe-montagne couvert de terre, une capote maculée de boue. Nous nous sommes installés sur un tronc d'arbre abattu ; il a tiré de sa musette un saucisson et un camembert, j'ai à peine mangé depuis deux jours... nous partageons confraternellement.

Un coup de sifflet venant de ma compagnie nous interrompt : mon fusil et mon bidon sautent aux épaules.

— Au revoir, vieux, merci de ton déjeuner, je te le rendrai à Paris. Ne te fais pas abîmer.

— Je tâcherai.

Je ne devais le revoir qu'une fois, à Verdun, le mois suivant, dans un fiacre à moitié brisé, attelé d'une haridelle qui marchait à peine. Il faisait des achats pour sa compagnie, dans la rue Mazel, aujourd'hui détruite. Il est maintenant couché dans la tombe, après avoir gagné sur le champ de bataille son galon de sous-lieutenant. Nous n'avions pas toujours été d'accord, au palais... Quelques instants passés côte à côte, dans la forêt de Hesse, au milieu des arbres abattus par les obus boches, après un combat qui a valu à de Burgue une citation comme agent de liaison, à moi-même les galons de caporal, avaient suffi à effacer le souvenir de quelques froissements, si mesquins comparés aux dangers que nous allions courir pour la même cause... et scellé une amitié qui serait restée définitive, si la mort l'avait épargné.

Quelques instants plus tard, l'ordre de départ nous était donné. Notre file indienne à travers bois s'en va, rapide. Nous approchons de la petite crête où Scherr est tombé, un commandement est transmis au long de la colonne :

— Présentez armes !

Et devant la tombe encore ouverte de Scherr

et de deux autres camarades, les survivants présentent aux morts leurs armes, le dernier salut à ceux qui sont tombés.

Deux jours après, dans la tranchée face à Boureuilles, je reprends mon carnet, après avoir cousu sur mes manches et celles de Cazeneuve, plus maladroit, les galons rouges gagnés au combat.

X

L'Argonne

Octobre touche à sa fin, nous abandonnons le secteur de Vauquois. Une étape pénible nous amène au centre de l'Argonne, non loin du Four de Paris ; nous allons séjourner en forêt pendant des mois, nous reposer quelques fois, mais toujours revenir, et là comme à Vauquois, opposer à la poussée de l'armée du kronprinz, la barrière des poitrines de Parisiens, de gas de l'Yonne, de riverains de la Loire et de Bretons.

Dans les communiqués brefs de l'hiver de 1914-1915, à toutes les lignes, tous les jours, reviennent, monotones pour les lecteurs, les noms de la Gruerie, (pour les poilus, le bois de la Tuerie), du Four de Paris, de la Chalade, de la Harazée, des Courtes Chausses, des Meurissons, de la Haute Chevauchée, de Fontaine-Madame, etc. ; chacun de ces noms rappelle, non un combat, mais une série de combats. Une lutte ardente et incessante, l'attaque ou la défense des taillis, l'égorgement sous les

buissons, l'affût derrière le créneau, la mort bête et anonyme par le ricochet de milliers de balles, toujours suspendues dans les airs, l'attente dans l'appréhension de la mine qui va vous envoyer dans les airs, le guet des nuits d'anxiété, dans lesquelles l'obscurité profonde ne permet pas d'apercevoir à trois mètres l'ennemi et j'ajoute, pour mémoire, le manque de sommeil, les corvées, la nourriture froide pendant des semaines, le séjour sous la neige, ou l'ondée, sans autre abri que la toile de tente jetée sur le dos, la capote transformée par la boue humide en une gaine de carton, les pieds gelés et douloureux sous la morsure du cuir et du froid, au point d'en avoir les larmes aux yeux jusqu'au moment où, n'y tenant plus, nous coupions le dessus des chaussures pour conserver la semelle, mais libérer les doigts ; la marche alors presque impossible, et malgré tout cela, pas une seconde la barrière n'a faibli, l'opposition à l'ennemi a persisté, la défense fut inlassable, le flot ennemi toujours contenu.

L'Argonne fut un vrai secteur de guerre, jamais paisible, toujours en lutte, une fournaise où les bataillons du 5e corps, depuis septembre 1914, durent monter la garde.

Ce fut la guerre terrible, implacable, ne marquant jamais d'arrêt, ne laissant aucun repos.

L'homme revint à l'état primitif, abrité à peine par une pierre, il a vécu, sommeillé, il a souffert, il a combattu sous un ciel fait de balles mouvantes qui, lugubrement et sans arrêt, faisaient entendre, dans les arbres, leur sifflement sinistre.

Valmy évoqué n'a même plus figure de combat d'avant-poste, et les tombes de l'Argonne sont plus nombreuses que ne l'étaient les soldats de Kellermann.

Les corps de Metz, de von Mudra, laissent sous les taillis, la fleur de la jeunesse allemande. Les chasseurs Hessois sont couchés près de nos gosses de la classe 14, sous les taillis des Meurissons; au nord de la Chalade, des enveloppes de colis aux provenances de Lorraine annexée nous permettaient d'identifier d'autres victimes; près des Garibaldiens courageux, mais d'une bravoure bien peu disciplinée, sont restés les cadavres de Poméraniens et de Brandebourgeois, et parmi nous, inlassable, discipliné, merveilleux d'abnégation et de courage, un ancien soldat de la garde allemande, devenu sergent français, faisait tomber, sous les coups de son Lebel, les pionniers boches.

La barrière est restée solide, le sang allemand a coulé comme le nôtre, la forêt est devenue un grand cimetière, mais aux Islettes, la route et

la voie ferrée Châlons-Verdun sont toujours françaises.

Le Boche, après septembre 1914, a essayé de reprendre sa marche en avant, arrêtée à la Marne. Il voulut rompre la barrière française par des attaques de tranchées à tranchées, par des opérations locales ; battu, il recourt, en janvier 1915, juin et juillet 1915, à la grosse attaque sur un front étendu. Ces attaques brisées, il revient à son premier système, et inlassablement, comme le rat qui grignote la planche qui l'enferme, il cherche à amoindrir la force de l'obstacle qui se dresse devant lui.

Par les mêmes procédés, la barrière française se maintient, se renforce ici, perd quelques positions, pour consolider immédiatement les nouvelles, gagne du terrain en vallée de l'Aire et à Vauquois, et, après des mois de combat, le Boche et le Français se retrouvent l'un et l'autre dans la même situation qu'au début.

La position française, dès octobre 1914, est établie sur une ligne partant du Nord de Neuvilly, dans la vallée de l'Aire, traversant l'Argonne dans toute sa largeur et allant aboutir au nord de Vienne le Château.

Toute la partie de l'Argonne située au sud de cette ligne est desservie par la route allant des

Islettes à Vienne la Ville en suivant la vallée de la Bresme. A cette artère centrale viennent aboutir une infinité de ruisseaux qui coulent au fond d'autant de ravins boisés, et la ligne de résistance suit, tantôt les ravins, tantôt les crêtes, chevauchant parfois sur les collines, descend et remonte les pentes, s'enchevêtre presque dans la ligne allemande, jamais rectiligne, ayant des méandres de rivière capricieuse, faite en un mot à l'image du combat et variant avec les succès et les revers.

La guerre, en Argonne, a été très spéciale : jamais de champ de tir découvert permettant de voir l'assaillant. Ses taillis sombres, ses ravins boisés cachaient en leur mystère la marche, l'approche ou de l'ennemi ou la nôtre. Le chasseur d'hommes se glissait, cherchant la bête ennemie.

Le Perroquet pour les uns, Fritz pour les autres, perché au sommet des chênes, envoyait sa balle meurtrière à travers la frondaison ; repéré lui-même et frappé d'une salve, son cadavre dégringolait de branche en branche comme un fruit mur, ou un oiseau de proie abattu, et quelquefois, restait accroché dans la ramure, comme une enseigne sinistre.

La tranchée se dissimulait, se couvrait de rondins et de terre pendant la nuit, puis de feuilles

mortes ou de gazon et, au matin, l'œil étonné cherchait en vain la trace repérée la veille. Allemands et Français, terrés souvent à moins de cent mètres, ignoraient l'endroit précis ou se trouvait exactement l'adversaire. Une fumée qui s'élevait, légère, presque imperceptible, une lueur de cigarette éclairant un créneau, et dans la nuit, la fusillade se déclanchait, brutale, se propageant de ravin en ravin.

Des positions en fer à cheval, presque encadrées par l'ennemi, recevaient à la fois, en raison de leur situation, balles boches et balles françaises perdues, mais encore meurtrières.

Les séjours même sans attaques avaient leur contingent de pertes. La balle, à tout moment, passait par le créneau et accomplissait son œuvre de mort, les ricochets sur les pierres atteignaient les hommes même au fond de la tranchée.

En dehors du combat, les séjours étaient pénibles. Malgré la pluie, la neige, la boue, le sommeil à peine possible sous le créneau, pendant qu'un camarade continuait à tirer, le riz à la cocose toujours froid, les nuits passées à battre la semelle, la tête dans le passe-montagne, les mains aux poches, et malgré cela, la blague aux lèvres, sans abri, ni café chaud, ou rarement, la gnole souvent renversée et, malgré tout, les poilus tenaient.

Ils ont reculé jusqu'à l'extrême la limite des forces humaines physiques et morales, et je m'excuse de ne savoir tracer, comme il le faudrait, le tableau de leur existence ; ceux qui, avec moi, ont vécu ces journées, accentueront de leurs souvenirs les traits que ma plume inexperte trace trop faiblement.

XI

La Relève

En un village à quelques kilomètres des premières lignes, les granges, les écuries, les caves, les greniers regorgent d'hommes. Les habitations renferment les bureaux de compagnie, les popotes et les logements d'officiers. Des installations nombreuses poussent en plein air, c'est le cantonnement de repos d'un régiment.

Douze familles sont restées : l'appât du gain leur a fait installer douze débits plus ou moins clandestins ; risquer assez fréquemment les dangers d'un séjour à proximité de l'ennemi et ce, pour pouvoir à leur aise rançonner le soldat et lui arracher les sous péniblement amassés par la femme à l'arrière...

La relève est prochaine. Les mercantis, en prévision du départ du régiment, de l'arrivée d'un autre, ont garni leurs casiers. La porte est soigneusement close, personne n'entre dans la maison, mais par la fenêtre entr'ouverte, un gosse

de 15 ou 16 ans, ou une femme, vieille quelquefois, jeune souvent, toujours aussi âpre au gain, tend d'une main l'objet demandé et de l'autre, avant de le lâcher, reçoit la monnaie. L'homme paie, en grognant, le double ou le triple de la valeur, la femme habituée n'écoute rien et se tourne vers un autre acheteur ; ils sont nombreux, ils ont un besoin de changement, d'amélioration de l'ordinaire ; ils veulent surtout le « pinard » le paient n'importe quel prix. La concurrence n'existe pas, le vin ou les conserves ne sont jamais en assez grande quantité, nul besoin pour le vendeur d'être aimable, ni de limiter son bénéfice : le soldat est toujours bon à tondre.

Combien sont-ils qui édifient sur les misères des femmes et des enfants de l'arrière et sur leurs privations, des fortunes, et demain, comme les vrais éprouvés de la guerre, ils nous demanderont des indemnités pour dommages de guerre ?

Des milliers, qui tout au long du front, ont poussé comme des champignons vénéneux.

Et jamais sérieusement on ne les a atteints, les échos du Palais-Bourbon ont apporté jusqu'aux tranchées les hurlements scandaleux des défenseurs des bistros de Marseille ; jamais les protestations sérieusement indignées contre les vautours du front.

Le départ a lieu à la fin de l'après-midi. La matinée est employée à l'achat des provisions, à l'arrimage des sacs, la période de repos a apporté son contingent de colis. Le courrier est à jour. Maladroitement, sur les genoux — la table et la plume sont oubliées depuis des mois, — le crayon d'aniline aux doigts, sous le toit de la grange, l'homme a écrit à tous les siens, il est paré pour un nouveau séjour aux tranchées.

La soupe est absorbée de meilleure heure que d'habitude.

L'étape sera pénible, elle se fait toujours de nuit, pour éviter les pertes, empêcher l'ennemi de tirer à coup sûr ou d'attaquer pendant la relève.

Le rassemblement s'opère devant les cantonnements. Les faisceaux sont formés, un commandement met tout le monde en branle.

— Sac au dos.

Un remue-ménage général, des exclamations, puis tout rentre dans l'ordre.

— A droite par quatre.

— En avant, marche !

Le régiment, sur la route défile. Dans quel état reviendra-t-il, après six, huit, quelquefois trente jours de tranchées.

Tous blaguent, c'est le départ ; nul n'est fatigué,

mais les kilomètres s'alignant peu à peu, le silence tombe sur la colonne.

Le sac, de plus en plus, pèse aux épaules. On a si souvent parlé de l'allègement du fantassin que sa charge s'augmente indéfiniment.

L'intérieur du sac n'a pas un centimètre cube inutilisé, aux effets réglementaires sont venus s'ajouter les vêtements de laine, passe-montagne, tricot, gants, chaussettes, plastrons, genouillères. Les vivres de réserve, tablettes de café, sucre, riz, potage en pains et biscuits, se sont augmentés du chocolat indispensable, du saucisson, du fromage, des boîtes de pâté, du réchaud à alcool, du papier à lettre et des lettres reçues ; les cartouches de 80 sont devenues 250 et, ne trouvant pas assez de place dans les cartouchières, débordent dans le sac et la musette. L'on s'étonne que l'homme, écrasé sous le faix, les abandonne dans le cantonnement ou les jette au bord de la route, assuré qu'il est d'en trouver en première ligne.

L'extérieur du sac n'est pas moins garni que l'intérieur. Sur la patelette la marmite, au-dessus la toile de tente et la couverture, complétées par la chappe en peau de mouton, les chaussures de rechange, l'outil individuel, les 10 mètres de fil de fer accompagnés d'un piquet de bois, probablement impossible à trouver sur place en forêt

d'Argonne où les arbres n'ont pas été aperçus par celui qui avait ordonné cette mesure. Mais c'est l'ordre, il faut le porter.

Sous le poids, le fantassin ne marche pas, il roule. Le pied levé est chassé en avant par le corps s'inclinant sous le fardeau et, pendant toute la marche, il en sera ainsi.

La route est plus longue de toute la charge, le séjour aux tranchées, loin d'entraîner l'homme, l'affaiblit, le déshabitue de la marche, plus pénible encore en raison de la présence sur la route d'obstacles nombreux, invisibles dans la nuit.

La mise en place d'un régiment exige souvent plusieurs heures et, parti du cantonnement à 16 heures, l'homme n'est en position qu'à 2 ou 3 heures du matin, souvent plus tard, et pendant cette période de marche ou de stationnement dans les boyaux, le sac pèse de plus en plus sur des épaules de moins en moins solides.

La route qui du cantonnement mène aux lignes, n'offre pas de difficultés, c'est la partie facile à franchir. L'homme grogne bien un peu contre les caissons ou la voiture d'état-major qui l'éclaboussent, il se range plus ou moins vite, plutôt moins que plus, mais cela n'a aucune importance, même pour lui.

La nuit est tombée lors de l'arrivée à la zone

dangereuse ; la route disparaît, un sentier à peine tracé suit, et en file indienne, le régiment s'y engage... Bientôt il se fractionne. Les différente unités se dirigent vers le secteur qui leur a été assigné et que les officiers sont venus reconnaître la veille ou l'avant-veille.

Les colonnes s'enfoncent dans les ténèbres. L'homme ne voit que le dos de celui qui le précède, un tronc d'arbre git-il en travers de la sente qu'au long de la colonne court l'avertissement ; mais on entend un juron étouffé, un bruit métallique causé par le heurt du fusil contre une marmite et un corps tombe. Le passage étroit est momentanément obstrué et, quand il redevient libre, la colonne est scindée en deux.

Un appel retentit dans la nuit :

« La colonne est coupée, pas si vite, faites passer. »

Les poilus sautent n'importe où, les appels sourdement retentissent, les exclamations : « Taisez-vous, taisez-vous ! » suivent, le bruit continuant, d'énergiques : « Vos g..., vous allez nous faire repérer », ponctuent les impressions.

Les tronçons de colonne scindés à nouveau repartent.

Plus loin, un trou d'obus empli d'eau scintille dans la nuit. Un homme, plus myope ou moins

attentif, manque son pas et part dans le jus, les mains en avant. Les suivants passent rapidement, pour ne pas être coupés de l'avant. Lui se relève trempé, les vêtements sècheront s'il fait beau, s'il pleut il restera dans cet état jusqu'à la prochaine relève.

Nouvel arrêt :

— Avancez, avancez !

Rien ne bouge.

Dans le lointain, le martellement, tantôt lent, tantôt rapide des coups de fusils, annonce l'approche de la première ligne. Les balles perdues éparpillent dans l'air leur bourdonnement. De temps à autre, un claquement sec est suivi de la chute d'une branche.

Au long de la colonne, un murmure :

— Rangez-vous, un blessé.

L'homme passe devant ses camarades collés aux parois des boyaux pour ne pas le gêner, les bras tendus, de la tête à l'extrémité de la file, le soutiennent jusqu'à son arrivée près des brancardiers.

Qui est-ce ?

Nul ne le sait.

Un camarade blessé... et pour tous il est sacré : la solidarité des combattants est naturelle et spontanée. Demain, leur tour peut venir.

La colonne est repartie. La fusillade, en raison de l'approche, se fait plus intense. Les balles sifflent plus nombreuses, les têtes se courbent pour être abritées par les parapets ; le canon se met quelquefois de la partie, les hommes laissent passer l'explosion, puis repartent.

Les boyaux courent au long des ravins, franchissent les crêtes, épousent toutes les sinuosités du sol, sont tantôt coupés en terre ou taillés dans la pierre friable, les chutes se produisent nombreuses et l'on arrive aux premières lignes, meurtris, ne pouvant plus avancer, et n'ayant, depuis des heures, vu autre chose que les parois terreuses des boyaux.

Enfin, l'on atteint la tranchée. Dans les rentrants, aux créneaux, sur la banquette de tir, les hommes à relever attendent impatiemment, le fusil en ligne souvent, les guetteurs immobiles.

Les escouades à leurs places, les commandements sont brefs.

— Les trois premiers aux créneaux et attention.

Pendant que les relevés mettent sac au dos, les conversations, rapidement, s'engagent avec les nouveaux arrivants.

— Dis donc, vieux, où y a-t-il une bath guitoune ?

— A trois mètres, à droite.

— C'est moche ici, les Boches sont-ils emm ?...

— Pas trop, mais faut ouvrir l'œil.

— A combien sont-ils ?

— A 120 mètres, devant, plus près vers la droite. Rien à craindre, la nuit, les pentes sont raides. Ils feraient dégringoler des cailloux en montant.

— Attention ! Il y a deux créneaux repérés qu'il faut boucher, celui-ci et celui-là.

— Pas de mines ?

— Non mais, ils creusent une tranchée qui s'avance par ici.

— Bon, merci.

— Bonne chance, vieux, c'est pas trop tôt qu'on aille au repos. Y a-t-il du pinard là-bas ?

— Oui, ils l'ont augmenté de deux sous.

— Les v...

Jusqu'au matin, personne n'est tranquille. On ne connaît pas les lieux, on ignore la position des Boches, on tire de temps à autre, droit devant soi, pour ne pas laisser soupçonner la relève, et au jour, tous examinent la position.

Régulièrement, le régiment qui vient de partir n'a rien fait. Il va falloir travailler, creuser les boyaux, approfondir la tranchée, faire une banquette de tir, aménager les créneaux, et plus on change de secteur, plus c'est la même chose.

Le régiment auquel on appartient travaille toujours mieux que les autres, combat mieux que les autres, leur est toujours supérieur.

La relève n'est pas toujours si exempte d'incidents.

En décembre 1914. Non loin de Bolante, en réserve, le plateau était continuellement sillonné par les balles. Elles nous avaient causé, dans une seule journée, la mort de plusieurs agents de liaison et la blessure du colonel J... Notre capitaine reçoit l'ordre d'aller remplacer une unité affaiblie par les pertes. Les sacs rapidement bouclés, la file indienne s'enfonce sous bois. En tête, le capitaine P... A ses côtés, l'homme de liaison qui devait nous guider.

L'obscurité est profonde et le brouillard nous enveloppe. La colonne descend dans un ravin, les coups de feu qui, continuellement, faisaient entendre leur martellement, ne nous impressionnent guère, mais brusquement, ils éclatent très près. Nous apercevons distinctement la flamme sortant des canons de fusils, les balles passant autour des oreilles ne nous laissent aucune illusion : l'homme de liaison s'est trompé, il nous a conduits sous une croupe occupée par les Boches, l'ennemi a entendu les branches craquer et tire pour éloigner ce qu'il croit probablement être une patrouille.

Nous nous sommes automatiquement plaqués au sol, la fusillade s'apaise, mais il faut s'éloigner et ne pas tomber dans la ligne boche, ni donner l'éveil.

La marche reprend avec mille précautions. Un à un, nous défilons. Nous passons le ruisseau sur un baliveau jeté en travers. Il faut contourner le promontoir, impossible de revenir en arrière.

Brusquement, un sifflement que nous connaissons bien jaillit de la tranchée boche. Une fusée. Nous sommes foutus si l'ennemi voit quelque chose. Avant qu'elle éclate et éclaire, les 250 hommes se sont aplatis et se confondent avec les arbres et la terre, retenant leur souffle.

Nous repartons. Nouvelle fusée et, chaque fois, la manœuvre recommence. Un roulement se fait entendre sur la pente, les Boches font rouler de grosses pierres pour s'assurer qu'il n'y a personne. Des hommes sont atteints par les blocs. Pas un gémissement, pas une parole, pas même un juron. Quelques coups de fusil sont encore tirés par les Boches, par acquit de conscience, puis tout rentre dans le silence.

Deux heures après, nous arrivons à notre emplacement, ayant franchi un kilomètre, les Boches sont devant nous, à 20 mètres vers la droite, et en avant à 100 mètres.

La position conquise la veille n'est pas aménagée, il faut qu'à l'aube elle le soit. Sous la pluie, nous amoncelons, les pierres, les unes sur les autres, évitant de piocher pour ne pas donner l'éveil, et à 4 heures du matin, nous avons un épaulement sérieux. Nous respirons, nous allons pouvoir nous reposer.

L'orage augmente d'intensité, la pluie coule sur la pente en véritables ruisseaux, pénètre sous nos pierres, sape peu à peu notre mur, et brusquement, notre épaulement s'effondre. La rage au cœur, la faim au ventre et la pluie partout, nous recommençons. Aux premières heures, nous essuyons nos fusils maculés de boue et les Boches aperçoivent l'obstacle que chaque minute permet de renforcer.

La relève est souvent plus pénible qu'un combat. C'est une des angoisses du troupier. Beaucoup d'entre eux sont plus solides moralement que physiquement. Combien de fois, sous les fusillades, j'ai entendu des camarades blaguer, et les mêmes se taire sous le poids du sac, anéantis par la charge, la longueur et les difficultés de la route, en arrivant au bout, combien tombent dans la boue, n'importe où, ne pouvant plus faire un pas.

Le retour au repos est supporté plus allègrement. L'espoir de trouver un abri, de voir

autre chose qu'un coin de ciel à travers la tranchée, stimule l'effort.

La colonne se forme à la sortie de la zone sillonnée de balles. Les uniformes sont devenus d'un blanc laiteux ou brunâtre, suivant que le séjour a eu lieu dans la craie ou la terre, les figures sales, sillonnées de raies terreuses ou noires, lavées par la pluie et la boue laissent voir les traits tirés. Les faces sont émaciées, mais énergiques, les lèvres apparaissent rouges, les yeux fiévreux mettent leur tache ardente de vie dans ces visages de boue, les hommes marchent courbés, s'appuyant sur les cannes coupées en forêt... Ils aspirent à une nuit de repos dans la paille, sous un toit, sans entendre d'obus.

D'ailleurs quelques jours après l'arrivée au cantonnement, les grognements se font entendre, aussi bien de la part des hommes que des officiers; partout, l'exclamation retentit : « Vivement les tranchées qu'on nous foute au moins la paix. »

Le repos, si l'on peut appeler ainsi le séjour en un village est, en effet, non pas la période de tranquillité, mais celle de toutes les revues, de toutes les corvées et de tous les exercices de paix. Et l'homme rêve à une période, jamais atteinte, de tranquillité lui permettant de se refaire, au point de vue moral comme au point de vue physique;

Le commandement est revenu, ces temps derniers, à une compréhension plus exacte des besoins de l'homme, la discipline y gagne peut-être et le moral de l'homme certainement.

J'avoue que l'amour immodéré de beaucoup d'hommes, pour le pinard, fut souvent la cause déterminante des prescriptions énervantes qui tombaient sur les bons comme sur les mauvais.

XII

LE SÉJOUR AUX TRANCHÉES

La relève vient d'être faite dans la nuit, tous sont à leur poste, les créneaux sont occupés, les guetteurs vigilants en principe et pendant ce temps leurs camarades s'installent à la place laissée par l'unité relevée.

La nuit de relève est la nuit dangereuse, le terrain devant les créneaux s'étend inconnu et mystérieux, le boche est devant, mais où ?

A 100 mètres, à 20 ou à 1000 ?

Demain le dira, mais il faut l'atteindre sans incidents graves.

La pluie tombe fine, continuellement, entrant jusqu'aux os, les capotes sont de carton, raidies par l'humidité, les pieds endoloris et transis nous rappellent à chaque instant leur existence douloureuse, — en cadence ils frappent le sol pour en faire jaillir une chaleur toujours absente, — les yeux fouillent l'obscurité et ne distinguent que des buissons. Les oreilles perçoivent mille bruits

parmi lesquels il faut chercher et distinguer celui qui peut provenir de la marche d'un ou de plusieurs hommes.

L'attente se fait plus anxieuse dans l'heure qui précède le jour. Timidement une lueur blanchit l'horizon, perce peu à peu le voile de la nuit, fait saillir le relief des arbres et descendant peu à peu dans les profondeurs des bois révèle au guetteur attentif son terrain de combat.

Là-bas, en face de lui à 400 mètres environ, une petite buée semble sortir de terre, à peine perceptible à travers le taillis dénudé, l'homme ne s'y trompe pas c'est une fumée qui s'échappe de la tranchée ennemie. Celle-ci a jeté ses sinuosités à travers le ravin qu'elle traverse comme la nôtre. Vers la droite elle se rapproche, forme pendant quelques dizaines de mètres une ligne droite, affecte ensuite la forme d'un fer à cheval, les positions s'épousent, se rencontrent presque à certains endroits, la terre combat avec l'homme qu'elle enferme en son sein, qu'elle protège contre les balles et semblera cracher au moment de l'attaque ou qu'elle immobilisera lors de la ruée ennemie.

L'aube comme le crépuscule sont des heures d'attaque, les objets sont imprécis et l'avance moins remarquée, les corps se confondent avec les troncs d'arbre, c'est l'heure critique pour les guetteurs.

Est-elle passée que la tranchée prend son aspect de jour.

La vie aux tranchées est monotone, différente d'ailleurs avec chaque secteur.

L'ennemi est il proche c'est l'activité et la bataille sans arrêt.

Le Boche est-il éloigné, que l'ennemi le plus difficile à tuer se présente : le Temps et son compagnon inséparable le cafard.

Les uns écrivent sur le genou, sur leur sac, d'autres philosophent, les discussion les plus diverses s'entament, beaucoup dorment en attendant leur tour de garde.

De la tranchée, au matin, une ombre sort, puis une autre et par le boyau vers l'arrière, elles disparaissent, une heure après retentit l'appel bien connu :

— Au jus.

Les guetteurs se retournent, des bras émergent armés d'un quart, de la toile de tente recouvrant les trous, des hommes moins paresseux font cercle autour du seau et obstruent complètement le passage. Un camarade complaisant passe au guetteur le quart qu'avec impatience celui-ci attend pour réchauffer et les mains et le corps.

— Et la gnole.

L'eau-de-vie, que les plus sobres sont heureux

de trouver après une nuit passée dans un trou ou au créneau. Elle est confiée comme un trésor au caporal d'escouade. Les discussions éclatent, les uns la veulent dans le café, les autres après, certains désirent la réserver pour le soir. Des yeux méfiants examinent la part du voisin : il pourrait en avoir un demi dé de plus.

D'ailleurs régulièrement les grognements se font entendre.

— Ben mince, ça nous fera pas de mal, ils ont tout sifflé.

— Ils se foutent de nous.

— On a droit a un demi quart.

— Qui est-ce qui l'a rapportée.

Les Bretons entre eux se persuadent qu'ils sont toujours désavantagés.

L'homme de corvée arrive il est accueilli par une bordée d'injures.

— La gnole, j'ai rapporté ce qu'on m'a donné, le cuistot a pris sa part, et puis le bouchon ferme pas bien et le bidon s'est renversé, j'aurais mieux aimé la boire.

Personne n'est convaincu, mais il n'y a pas moyen de faire venir la gnole seule, on change d'homme de corvée et c'est la même chose.

La gnole est toujours renversée et le pinard toujours arrosé.

Les corvées partent, les une au bois, les autres aux cartouches, aux vivres, à l'eau.

Il faut également faire les travaux, parallèles, boyaux, abris, etc, etc, etc, et à certaines périodes l'homme a à peine deux ou trois heures de sommeil par vingt-quatre heures.

Les matins d'Argonne nous font souvent, même en hiver oublier la guerre. Des levers de soleil splendides nous surprennent aux créneaux et arrêtent nos tirs, les têtes se retournent vers les ravins boisés.

Le brouillard, qui étend son voile sur la forêt, laisse aux premières lueurs les crêtes peu à peu émerger de mer argentée qui se traîne lentement, et brusquement déchiré le voile cotonneux décèle ici une clairière, là un lambeau de forêt, puis la trouée grandit et le soleil fouille de ses rayons les mystères des bois et des ravins profonds, à travers les arbres il descend jusqu'au ruisseau y sème ses paillettes d'or fin et de lumière et la nature dans ses plus merveilleux spectacles nous fait oublier la guerre.

Mais dans cette atmosphère de repos et de rêve, brusquement l'éclatement des schrapnells sème les flocons meurtriers et vient chasser la rêverie commençante.

A mon créneau, j'observe, pendant deux heures

sans interruption, lentement je tire. Les Boches travaillent, l'on voit par moments se lever et s'abaisser une pioche, une pelletée de terre jaillit par dessus le parapet, à chaque mouvement correspond un coup de feu, malheur à l'homme qui se découvre, et inlassablement pendant que de chaque côté s'exécutent les travaux d'approche les tireurs à côté des travailleurs troublent l'adversaire ou protègent l'ami.

Les balles pleuvent continuellement, les ricochets se produisent nombreux sur la pierre du parapet, à 20 mètres un caporal et un homme causent, ils sont en contrebas, protégés par un mètre de terre, brusquement l'homme chancelle, le caporal le reçoit dans ses bras, je vais voir.

C'est fini un petit trou rouge au front, un mince filet de sang, à la bouche un peu d'écume, un tressaillement.

« Un soldat Français est mort au champ d'honneur ».

Les Boches énervés par la fusillade, probablement par quelques balles bien placées, ont pris leurs fusils lâchant les pelles, la fusillade fait de plus en plus rage. Carriou, un bon tireur, saute brusquement de côté, devant lui pour le protéger un bouclier tourné vers l'ennemi vient de recevoir une balle spéciale, qui troue les plaques d'acier

et le martèlement s'opère rageur sur le bouclier repéré qui n'est bientôt plus qu'une écumoire, rien à faire pour le moment qu'à empêcher de passer derrière sous peine de mort, Michau accroche un écriteau rapidement tracé sur une planchette :

T. C. F. : « passage dangereux, baissez-vous ».

Le soir venu il faudra enlever le bouclier repéré, le remplacer par un matelas solide de terre et de pierres et percer un créneau un peu plus loin.

La fusillade s'apaise, elle reprendra pour un rien dans quelques instants, les canons de fusils sont chaud.

Je vais voir le cadavre barrant la tranchée.

Sans fièvre d'assaut, sans l'enthousiasme de la bataille, sans griserie, sans élan, sans possibilité de se défendre, l'homme tombe, ses camarades jettent un regard sur lui, demain ce sera leur tour. Presque toujours une question part des lèvres du voisin qui continue de tirer.

— Est-ce qu'il est marié, a-t-il des gosses ?

Et le tir continue plus rageur, mieux ajusté, féroce, avec des désirs de vengeance.

Le sergent arrive :

— Qui est-ce ?

(Ne reconnaissant pas l'homme dans cette pauvre face couverte de sang).

— Dupré, tué d'un ricochet.

— Le pauvre vieux, défais sa capote et vide ses poches, où est son sac ?

L'inventaire est vite fait, un couteau, une pipe, une blague, un mouchoir, un porte-monnaie, dans la capote les reliques, le portefeuille usé avec les photographies aux bords froissés et jaunis, des lettres de la femme, une carte postale du bébé, représentant la naïve image de l'enfant rose envoyant un baiser au soldat qui apparaît chargeant à la baïonnette dans un nuage.

Les hommes ont tous un regard de tristesse, en pensant aux leurs et devant la toile de tente ou le brancard qui l'emporte vers la petite clairière ou une fosse toujours ouverte attend le contingent journalier, ils se rangent et raidis la main au képi saluent la mort qui passe, puis se replacent aux créneaux.

Brusquement la fusillade redouble d'intensité, on ne distingue plus les coups, un immense déchirement traverse l'air.

— « Aux armes, tout le monde aux créneaux ».

Les hommes fichent devant eux dans la terre, sous le créneau, à leur portée, les cartouches qu'ils prendront ainsi plus vite, les gradés passent dans la tranchée faisant serrer tout le monde, regardant si tous les postes sont occupés.

Le canon fait entendre sa grosse voix, le ciel

au-dessus de nos têtes se parsème des flocons blancs des shrappnels boches. Brusquement une explosion plus forte, d'autres précipitées se font sentir devant, derrière, sur les côtés, la terre tremble, de son sein de gros nuages noirs s'élèvent.

Les yeux scrutent le terrain, les mains ajustent plus fortement les képis, s'assurent que la baïonnette glisse dans le fourreau.

Les bruits progressent en violence, en intensité, en nombre, les balles pleuvent au long des parapets projetant dans les figures de la terre, des pierres, des branches, c'est infernal, l'on s'énerve sans rien voir.

Puis le canon boche se tait, la fusillade diminue, c'est le moment critique, la sortie possible des tranchées adversaires pour la ruée vers la nôtre. Notre canon entre en danse, strident, rageur. Sur les places d'armes, sur les boyaux, sur les tranchées de l'adversaire, il déverse ses projectiles. Notre fusillade s'est déclanchée et comme un roulement sur la tranchée boche les balles frappent et crépitent formant une barrière de mort. L'attaque anéantie dans l'œuf ne débouche pas.

La fusillade diminue, le canon cesse de tonner, le roulement s'interrompt, on distingue les coups encore nombreux, puis moins, enfin quelques isolés et le silence règne impressionnant.

Dans la tranchée des blessés, des morts souvent, quelquefois rien, après une pluie de projectiles. Attaque repoussée ou panique de feu, souvent on ne sait, la méfiance de chaque côté est éveillée et l'on veille le doigt sur la détente et les guetteurs plus nombreux.

Les tireurs se retournent, un camarade est assis sur la banquette de tir, la figure pâlie, les traits tirés par la souffrance.

— Tu es touché.

— Oui à l'épaule.

— C'est rien, mon vieux, attends je vais de donner un peu de gnole ou d'eau de mélisse.

Entre les lèvres blanchies l'alcool pénètre donnant le coup de fouet nécessaire au blessé pour lui permettre de gagner le poste de secours.

— Peux-tu marcher.

— Oui.

Ils sont deux ou trois qui s'en vont lentement par le boyau, les plus faibles soutenus par les moins touchés, les uns douloureusement courbés, avançant à peine, les autres riant.

— Mon vieux, une balle au bras, la blessure filon, l'hôpital, et un mois de convalo, tu parles c'est rien bath, on va voir panam.

Les regards d'envie suivent celui-là.

— B... portez l'état des pertes au capitaine.

— Bien sergent.

Je pose mon fusil et je file, le boyau est étroit, à chaque rencontre nous nous pressons les uns contre les autres pour passer.

Une toile de tente ferme l'ouverture d'un abri, « le poste de commandement ». J'entre, c'est presque spacieux. Des rondins recouverts de terre forment le toit. La pluie pénétrant à travers la terre saturée d'humidité, on a tendu des toiles de tente sous les rondins, à l'extrémité des toiles une gamelle recueille l'eau, lorsqu'elle est pleine on l'enlève et une fois sur deux on la renverse sur soi, on est ainsi arrosé en gros au lieu de l'être en détail. L'abri est séparé en deux, d'un côté le logement particulier du capitaine de l'autre, le bureau de la compagnie.

Des troncs de bois forment les sièges, les sergents-major et fourrier écrivent sur leurs genoux, un carton posé en travers et toute la journée ils font des états même au milieu du combat. L'Etat-major demande souvent à ce moment si les hommes sont vaccinés, combien ils ont de pelles, pioches, si les récipients dans les tranchées sont approvisionnés d'eau de javel ou d'hyposulfite et si les feuillées sont installées.

Dans un coin des feuilles ou des menues branches recouvertes d'une toile de tente, des couver-

tures, c'est le lit. Un petit foyer sous un trou qui laisse échapper la fumée, l'installation est princière.

Je file, ma mission terminée, après avoir pris le courrier.

Mon retour est salué par le cri : « aux lettres ».

En un clin d'œil toute la section est près de moi, sauf les guetteurs qui surveillent de leur poste et l'appel commence.

— A moi, à moi.

Les mains se tendent arrachant presque la missive attendue.

Le groupe diminue, les figures de ceux qui n'ont rien s'allongent, les heureux silencieusement s'isolent voulant savourer à leur aise les nouvelles.

Tout ce qu'à l'arrière on a laissé de cher se présente à l'esprit, les absents nous disent leurs angoisses, puis expriment leur affection, leur tendresse, combien l'esprit est réconforté. Mais à côté de cela on reçoit la lettre ou plutôt la partie de lettre un peu puérile ou qui nous semble telle, dans laquelle les mille incidents de l'existence sont relatés, que l'on considère comme importants à l'arrière et qui nous semblent si mesquins, si négligeables à côté des risques que nous courrons chaque jour, mais cela nous permet de nous mêler à la vie intime de ceux qui nous sont chers.

La lettre au milieu du combat ou du séjour à la tranchée, c'est l'arc en ciel dans le nuage, le rayon de soleil à la fenêtre de la prison.

La lecture finie, sur un genou, ou sur le sac la réponse s'ébauche, il fait froid, les doigts gourds tiennent à peine le crayon, l'on écrit toujours et quand même.

Gardez-les nos lettres de guerre, écrites sur du papier de tous formats et de toutes nuances, elles nous rappelleront un jour nos douleurs et nos souffrances, nos heures de lutte, de misère et de combat, de gloire obscure et si la leçon de la guerre s'effaçe, elles, les pages vivantes de nos souffrances sauront en faire revivre le souvenir, nous les relirons avec attendrissement. Si nous ne sommes plus là ce seront des reliques pour nos enfants, pour qu'ils n'oublient jamais.

La lettre finie, le déjeûner est arrivé. Riz à la cocose, singe au vinaigre, ou viande frigorifiée nageant dans un bain de pommes de terre délayées. Quelquefois luxe suprême tranches saignantes gardées par les ronds dorés des pommes frites.

La viande toujours en abondance nous est servie, quelquefois jetée, — l'interdiction de faire du feu ne nous permettant que de la regarder, — mais en général la nourriture en suffisance.

La pluie, la neige, la boue furent nos compagnes

idèles, les mains aux poches, sur quelques cail-
oux nous battions la semelle. La goutte au nez,
es gelures aux orteils, l'estomac et le corps tou-
ours à la glace, la mort autour de nous et au mi-
ieu de nous, et malgré cela souvent le rire aux
èvres et la blague à la bouche.

Nous avons tenu, et l'Argonne est devenue un
aste cimetière, la ligne d'arrêt des Boches est
narquée par les croix.

Les noms jolis et champêtres de la Gruerie, la
halade, Bolante, les Meurissons, le Four de Paris,
a Houillette ou Fontaine Madame sont devenus
es noms de batailles, écrits avec des flots de
ang.

La journée s'écoule semblable à la veille, iden-
ique à demain. La forme de combat se modifie
e secteur à secteur, différente suivant que les
ranchées sont proches ou lointaines.

Les torpilles et les crapouillauds entrent en
cène au commencement de 1915, la lutte devient
lors plus terrible, tendant les nerfs, causant de
ortes pertes, agissant sur le moral des hommes
utant que sur le physique. Mais comme aux autres
enres de combat on s'habitue et le bombarde-
ent de tranchée passé, les blagues reprennent
ur cours.

Les discussions graves s'entament sur la valeur

des généraux, mais aussi sur leurs visites plus ou moins nombreuses à la tranchée.

Le chic type, pour le Poilu, ce n'est pas celui qui reluisant aux bottes vernies impeccables l'attend dans son cantonnement à dix kilomètres de la première ligne pour, lorsqu'il redescend boueux, lui faire rectifier la position de son fusil — mais celui qui daigne mettre la salopette et patauger dans la boue d'héroïsme de l'avant. L'autorité de ce chef est infiniment plus grande, l'homme comprend très bien que le général ne doit pas s'exposer continuellement, mais il comprend moins qu'il puisse se tenir à l'écart de tout danger.

Mille autre sujets aussi intéressants nous absorbent :

Duché m'interpelle ; marchand de ferraille à Paris, il continue à la tranchée à exercer et chaque jour au plus fort de l'action, je l'entends adresser à son voisin, ses appréciations sur la guerre, tout en continuant à tirer.

— Dis donc, vieux.

— Quoi.

— Tu ne te doutes pas en ce moment pour combien il y a de fonte ou de cuivre en l'air ?

— Non, je m'en fous.

— Tu as tort, tu aurais une fortune

on te donnait ce qu'ils gaspillent en un jour. Le cuivre vaut tant, et la fonte a augmenté également, c'est effrayant ce qu'ils sont gâcheurs. Tiens je vais te montrer les derniers cours.

Pendant qu'il va à sa guitoune, son interlocuteur file, le suivant sera renseigné car la démonstration continue.

Plus loin Prosper, titi Parisien, se réclame tout le temps de sa qualité de territorial.

Est-il commandé de corvée : « moi je suis de la territoriale, c'est l'active qui doit faire cela ».

Est-il guetteur : c'est encore la territoriale qui se distingue. Sauf pour la distribution il veut une part d'active, augmentée en raison de ses années.

Il est la bête noire de l'adjudant, doué de vertus militaires à l'égal d'un chien de quartier, mais manquant de réparties.

Aux Meurissons l'alerte nous a jetés aux créneaux, la soupe refroidit, tout le monde est dans l'attente, Prosper toujours flegmatique ne lâche pas sa gamelle pour un Boche problématique, il a prévenu son voisin.

— Tu m'avertiras quand tu verras les Boches, en attendant je mange ma soupe chaude.

Arrive l'adjudant.

— Eh bien mon lieutenant, dit Prosper, moi qui croyais que la guerre était gaie, je me suis foutu

dedans, on ne se bat pas qu'à coups de bonnets de coton, je crois que je ne ferais plus de lunettes.

— Nom de D... qu'est-ce qui m'a f... un bonhomme comme ça alors que feriez-vous si les Boches arrivaient ?

— Mon lieutenant, je leur offrirais ma gamelle pour qu'ils se rendent, j'ai appris ce truc-là dans les journaux (pas du front).

L'adjudant ne sachant que répondre file plus loin.

Prosper quelques jours plus tard est blessé à la jambe d'une balle boche, transporté à l'abri du capitaine et abreuvé d'un quart de gnole, il demande à remonter se faire abimer l'autre jambe pour le même prix.

Mais la nuit arrive vite aux tranchées, et les heures sont mortelles d'ennui, d'énervement et d'attente.

La soupe à peine avalée, les guetteurs sont augmentés de nombre, personne n'a peur du Boche, mais de la surprise. Les Boches sont énervés également. Le guetteur tire souvent, sans rien voir, mais pour avertir qu'il est là, que l'adversaire fera mieux de passer plus loin et de ne pas venir, les Boches font de même, et personne ne dort.

Les guetteurs tendent l'oreille, ils entendent ou croient entendre des bruits de branche que

l'homme casse, de feuilles qu'il froisse en marchant, quelquefois c'est une tentative d'attaque, d'autres fois une patrouille qui s'est avancée imprudemment, les boîtes de conserves accrochées aux fils de fer tintent, les coups de feu aussitôt partent, augmentent en nombre, l'adversaire répond, la fusillade se déclanche puis l'oreille perçoit un bruit spécial d'appareil qui fuse, un sillon illumine le ciel puis se transforme en une forte lueur soit blanche, soit verte ou rouge, et cette lueur illumine tout le terrain et la tranchée.

Ce sont les fusées.

Au milieu du bois, sur un tapis de neige, les lueurs donnent un aspect féérique à tout ce qui est éclairé. Rapidement aux créneaux on examine pendant les quelques secondes que dure la lueur, le terrain qui s'étend devant la tranchée et si quelque chose de suspect apparaît la fusillade reprend intense, jusqu'à l'arrêt de l'attaque ou l'apaisement des nerfs des adversaires.

Et pendant des mois toutes les nuits sont pareilles, les unes pluvieuses, les autres paisibles et belles, certaines passées sous la neige et le froid, beaucoup sous la fusillade, quelques unes fournissant des attaques, ou des préparations d'attaques de notre côté, c'est la vie monotone pendant des jours et des jours.

XIII

L'ÉCOLE DES CABOTS ET S/OFFS.

La classe 1914 fait ses premières armes, novembre voit son apparition aux tranchées, arrivant à la période rigoureuse de l'année, elle résiste moins bien aux intempéries aux privations, aux veilles, que ses aînées, — mais elle donne à nos régiments le nombre qui manque quelque peu.

Les mois de novembre et décembre sont particulièrement pénibles, la nourriture est presque toujours froide. Les réchauds à alcool ne sont pas encore utilisés sérieusement. Les cuisines roulantes et les marmites suédoises sont encore inconnues.

Nous nous torturons l'esprit pour nous réchauffer, l'un de nous a une idée géniale : dans une boîte à sardine vide, nous plantons quatre bouts de bougie, un appareil de fil de fer supportant un quart complète l'installation.

Les bougies allumées et protégées contre le vent, les têtes enveloppées de passe-montagne,

es mains aux poches, le corps penché pour con-empler de plus près, nous suivons les progrès le la cuisson. Avec mille précautions, des bougies ondues nous relevons les mèches, trempons d'au-res mèches tirées d'un briquet, dans le suif iquide. Enfin l'eau du quart entre en ébullition. Une boîte à singe trouée à coups de poinçon sert le passoire. Les regards d'envie se portent sur notre quart de café, partagé immédiatement en quatre parts au moyen d'une cuillère pour ne pas en perdre, ni en donner plus que sa part au pro-priétaire d'un bout de bougie, c'est un régal que pour rien au monde nous ne cèderions.

Le charbon de bois qui doit nous être distribué pour nous permettre d'allumer des feux, sans flammes ni fumées, n'arrive jamais jusqu'à la tranchée.

Lorsque l'onglée pince trop, un poilu saute sur le parapet au risque d'être cueilli par une balle et ramasse les branches coupées, un autre allume le feu et dans la nuit les arbres s'éclairent.

Ils sont pittoresques nos feux de tranchées. Dans un endroit élargi, un être accroupi allume des brindilles de bois, ajoute d'autres aux pre-mières, la figure écarlate sous le rougeoiement des braises, il souffle avec précaution, pas trop pour ne pas faire jaillir la flamme, assez pour

faire prendre le bois vert ou mouillé. Le feu grandit néanmoins, des ombres se rapprochent peu à peu et forment bientôt un cercle d'une douzaine d'êtres serrés les uns contre les autres. Certains les mains tendues au feu, d'autres les mains aux poches, les souliers levés vers le feu ou battant la semelle et tous éclairés par le reflet du foyer ont des allures de bandits. La tête enveloppée d'un passe-montagne déteint, le képi par dessus, un cache-nez couvrant le bas du visage, la figure sillonnée de raies jaunâtres ou noires, mélange de terre et de pluie, couverte de poils hirsutes qui ont perdu toute connaissance du rasoir, des moustaches desquelles les glaçons pendent ou que le givre recouvre, et au milieu de ces visages des yeux brillants de fièvre et d'insomnie.

Le bleu foncé de la capote disparaît sous une couche de boue blanchâtre aux endroits où elle est sèche, terreuse aux autres, les pantalons qui ont été les uns rouges, les autres de velours noir,, gris ou bleu sont uniformément gris de boue. Les mollets de coqs, énormes sous la bande molletière recouverte elle-même de la jambière de cuir, sont à peu près protégés, mais les souliers imprégnés par le séjour dans l'eau recouvrent des pieds gelés et douloureusement meurtris par le contact du cuir durci.

Du groupe part la blague, le bon mot, le grognement quelquefois, rarement le mot de découragement. La souffrance est endurée comme si elle était toute naturelle. « Les bonhommes » montent la garde, luttent contre le Boche, le froid, les souffrances, les privations, meurent sans éclat, sans fanfaronnades, sans discours, toujours humainement, avec des regrets, mais avec la conscience du devoir a accomplir.

Parlez leur de gloire, ils vous regarderont curieusement, ils ne sont pas venus pour cela. Il le fallait, on est parti, il y a assez longtemps qu'ils nous em... ils nous ont cherchés, ils nous trouvent.

Scherr se bat parce que sa petite maison des Ardennes a été brûlée au début de la campagne par les Boches.

M... parce qu'ayant été un irrégulier de l'existence, il veut pour se faire regretter par le père et la mère mettre autour de sa tête un peu de l'auréole du devoir et mourir en beauté pour effacer la nuit du passé.

Lebris, un petit terrassier breton, a appris au Canada la déclaration de guerre, il a réuni ses 300 francs d'économies et tout naturellement il est venu défendre la grande Patrie.

Et mes gosses par l'âge, hommes par le courage, Tissier et Sautereau, deux fils de bourgeois, aux-

quels la vie offre tous ses sourires, ils sont venus parce que leur situation sociale leur fait un devoir de montrer l'exemple, et comme le paysan ou l'ouvrier ils ont mis sac au dos, le baccalauréat à peine passé. Le premier tombera gravement blessé une balle dans la poitrine face à l'ennemi, le second, fils unique, aura sous Vauquois sa décoration suprême, la petite croix de bois parmi les nombreuses du Mont des Ailleux.

Cazeneuve, mon vieux camarade pour ne pas laisser seul au 46e, son fils, est venu rejoindre le régiment. En beauté sur le théâtre de Guerre et non plus dans un décor d'Opéra-Comique, il tombera dans une apothéose de Victoire Française.

Combien d'autres je pourrais pendant des pages continuer ainsi ; les actes de courage se multiplient, semblent naturels.

Les hommes tombent les uns après les autres, non pas joyeusement, on ne meurt joyeusement que dans les romans ou les journaux, mais au combat, sous les obus ou sous la mitraille on meurt avec regret, le dernier mot du gosse c'est « maman », du vieux poilu c'est « ma femme, mes gosses » et c'est toujours nâvrant.

Mais si les hommes en mourant ont aux lèvres des mots de regret, ils se donnent toujours magnifiquement, et toutes ces morts, toutes ces dou-

leurs, toutes ces souffrances engendrent la haine, la haine du Boche à jamais, que nous inculquerons autour de nous, à nos enfants, aux nôtres, contre l'ennemi et ceux qui pactisent avec les assassins de nos camarades.

Assez de philosophie, si la paix nous retrouve vivants nous aurons à la guerre gagné en énergie, nous aurons la haine de celle-ci mais aussi celle du Boche.

Au régime des tranchées, et des attaques locales livrées souvent sans grandes précautions nos cadres fondent, il faut en former de nouveaux. Le recrutement en a toujours été relativement facile malgré les pertes, les ressources sont nombreuses, et le degré d'intelligence, les facultés d'assimilation très grands chez les hommes.

Une sélection s'opère et les meilleurs, susceptibles de devenir des gradés sont envoyés à l'arrière de la division, dans un cantonnement, à dix kilomètres des lignes.

L'instruction au peloton d'élèves sous-officiers est uniquement pratique, le commandement cherche à donner à des individus sélectionnés, ayant plusieurs mois d'apprentissage de la guerre aux tranchées, les connaissances nécessaires à la conduite d'une demi ou d'une section.

Pas d'instruction de caserne, un entraînement

de guerre et en trois semaines de cours les premiers sont aptes à recevoir leurs galons de sergent et les porter utilement comme chefs de section ou de demi section.

Le général Gouraud qui quitte la division nous passe en revue.

Astiqués, en colonne par quatre nous nous dirigeons vers les Islettes sous les ordres du brave capitaine Campbell qui est un exemple pour tous, des lieutenants Michaud et Jeanne Julien. Le gamin de 18 ans voisine dans le peloton avec notre doyen de 54 ans. Le territorial, le réserviste, l'engagé volontaire qui trois mois plus tôt ne savait pas tenir un fusil vont côte à côte et c'est entre eux une émulation amicale.

Sur le perron de sa villa paraît le général. Il vient d'être blessé l'avant veille en Argonne et sa figure anguleuse, émaciée un peu, pâlie, ressort davantage du relief qu'y met la barbe noire peu fournie, son bras en écharpe, et l'étoile de la Légion d'honneur à la poitrine, il parle lentement, nous encourage, nous dit notre devoir et veut serrer la main à notre doyen. Cazeneuve s'avance, le contraste produit par le rapprochement de la barbe noire du général et les cheveux blancs du caporal de 54 ans est saisissant. La poignée de mains qu'ils échangent n'est pas celle d'un supé-

rieur à un inférieur, mais d'homme à homme, le caporal ne montrant pas un exemple de patriotisme moindre que celui du général et lorsque mon vieux Caze vient reprendre près de moi sa place dans le rang, lui qui n'a jamais bronché sous les balles, je le vois essuyer furtivement du bout du doigt la larme qui perle au coin de l'œil.

Le lendemain c'est le retour au régiment et la vie normale des tranchées.

XIV

LES MEURISSONS

Un ravin sauvage, comme le sont ceux d'Argonne ; depuis près d'un mois le régiment l'occupe et déborde sur tout le centre de la forêt. Les hommes épuisés par un séjour dans la boue, l'humidité, la neige n'en peuvent plus. Les pieds gelés par un froid de dix degrés au dessous de zéro ont éliminé une partie des combattantx, les jeunes de la classe 14, peu solides physiquement ont été évacués en grand nombre.

L'ennemi renforcé par des troupes fraîches est agressif, il multiplie ses travaux d'approche. Les lignes françaises sont peu solides, les effectifs qui les occupent peu nombreux.

Le 7 janvier au matin, une petite attaque boche est enrayée, le capitaine Cuvillier-Fleury blessé au visage est évacué, il perdra un œil à la suite de sa blessure.

Tous sont anxieux. A onze heures la compagnie du capitaine Courtès placée en réserve reçoit

l'ordre de se porter au plateau et d'y creuser des éléments de tranchée, qui constitueront la position suprême de repli, la dernière défense du ravin où se trouve le poste du colonel, l'infirmerie, les cuisines.

L'air est peuplé de balles qui en sifflant frappent les arbres au-dessus des têtes. Le travail n'est pas interrompu une seconde même par l'arrivée du général Gouraud qui en compagnie du colonel Levannier vient examiner la position et les travaux de défense qui s'effectuent tardivement. Le capitaine Courtès sert de guide au groupe.

Les coups de pioche ont attiré l'attention de l'ennemi qui essaie d'arrêter les travaux et fait résonner les profondeurs et le silence de la forêt du tic tac de ses mitrailleuses. Au-dessus du groupe le sifflement sinistre des balles se fait entendre, nul n'en a cure, mais soudain le général Gouraud chancelle et s'abat, un projectile dans l'épaule l'a jeté bas. Aidé du capitaine Courtès il se relève et lentement le groupe rejoint le poste de secours. Le capitaine vient reprendre ensuite son commandement, le général est transporté aux Islettes.

La journée et la nuit se passent sans alerte, mais sous une pluie battante. Les hommes sans

abri grelottent sous la tente par cette température de janvier.

Les premières lueurs du jour apparaissent à peine qu'une grêle d'obus s'abat sur les tranchées, c'est le bombardement préparatoire à l'attaque. Le commandant Darc, l'âme du régiment, est tué d'un éclat d'obus.

A 7 h. 30 à travers les buissons, dans les taillis, la ruée boche atteint les première lignes, des troupes fraîches attaquent presque au débarqué. Une solution de continuité existe dans la ligne française, une compagnie est enfoncée et les Boches prennent à revers la première et la deuxième ligne françaises, des éléments résistent jusqu'aux dernières cartouches, d'autres surpris par derrière ne peuvent qu'esquisser une résistance désespérée, vite étouffée par le nombre.

La 11e compagnie occupe sur le plateau sa tranchée inachevée, et fait face à l'ennemi, à dix mètres en arrière, le capitaine Courtès dissimulé par un buisson surveille et commande, ses quatre agents de liaison à ses côtés.

Les vagues allemandes sont brisées par le feu d'enfer de la compagnie, elles n'osent ou ne peuvent aborder à la baïonnette, mais elles débordent la position et s'infiltrent sur la droite. Derrière chaque buisson, chaque tronc d'arbre un Boche

à l'affût tire sur les derniers défenseurs des Meurissons. Tout être se risquant en dehors de la tranchée est immédiatement atteint. Les cartouches manquent. A plat ventre les agents de liaison rampent à cinquante mètres en arrière et rapportent d'un petit dépôt les paquets de munitions que le capitaine jette lui-même aux tireurs.

Les heures s'écoulent atroces et lentes, un grand nombre d'hommes sont blessés, personne ne sait ce qu'est devenu le régiment ou ce qui en reste.

Les Boches infiltrés jusqu'au ravin ont abattu près du poste de commandement le lieutenant-colonel Rollers, son adjoint le capitaine Demenink le lieutenant Monnier.

Les malades et les cuisiniers ont pris leurs fusils et font le coup de feu à la crête sous les arbres.

Les hommes anxieusement prêtent l'oreille, sous les buissons des clameurs, des coups de fusils, des plaintes, des râles se répercutent. Les hommes de la 11e compagnie, tiennent mais attendent impatiemment les renforts. Enfin, brusquement, vers 9 h. 30, sur la droite, les notes d'un clairon français s'égrènent et dominent la fusillade. C'est le secours:

Des éléments du 89e et le régiment garibaldien chargent sous les taillis, c'est l'égorgement et la lutte sauvage sous bois, les pertes sont sérieuses, mais les renforts réussissent, à dégager ce qui reste du régiment et à contenir l'ennemi.

Le lieutenant-colonel est blessé, le commandant Darc est tué, le commandant Peyronnet tombé d'une balle au ventre meurt le lendemain aux Islettes, le commandant Guinard a disparu. Le capitaine Courtès passe le commandement de la compagnie à l'adjudant Boisseau qui depuis le début de l'attaque a soutenu vaillammant les efforts de son commandant de compagnie.

Le capitaine Courtès prend le commandement du régiment et sans ravitaillement jusqu'au 9 janvier à 18 heures les débris du 46e se cramponnent aux ravins de l'Argonne et repoussent toutes les attaques.

Le soir du 9 janvier à la Pierre Croisée le rassemblement s'opère pour le retour au repos, du régiment un capitaine, un adjudant et 138 hommes forment la colonne.

La 12e compagnie peu diminuée, car elle n'avait pas subi le plus fort du choc, une section de la 10e compagnie les malades et les cuistots rejoignirent les jours suivants.

Les pertes étaient sérieuses. Le lieutenant-colo-

nel Rollers, le médecin-major Gerbault, le capitaine Cuvillier-Fleury, les lieutenants Colin, Visconti, les sous-lieutenants Latapie, Lallemand, blessés, au total 26 officiers tués, blessés ou disparus le régiment diminué des 4/5 de son effectif.

Nous rejoignions Saint André pour nous reconstituer et repartir un mois après, non plus vers l'Argonne, mais pour les assauts de Vauquois.

XV

LES DÉCORATIONS

Aubreville abrite notre repos, le petit village de la vallée de l'Aire qui occupe l'extrémité de la boucle formée par la voie ferrée sortant de Clermont en Argonne et filant vers Verdun est bombardé fréquemment.

Presque chaque jour, le sifflement aigu, puis l'explosion d'une marmite nous avertissent que les Boches ne nous oublient pas dans leurs distributions. Des morts et des blessés et le « repos » continue au même endroit.

La voie ferrée ravitaillant Verdun les préoccupe. Beaucoup plus que le village elle est visée, et comme elle le traverse il n'y a que peu de coups perdus. La fumée d'une locomotive est elle signalée. Immédiatement le bruit lointain et sourd d'un départ se fait entendre. La maison du garde-voie perd toutes ses vitres, le passage à niveau visé n'est jamais touché, la voie atteinte par un coup malheureux est réparée deux heures après, souvent plusvite

Dans les granges nous arrachons, qui avec une vieille brosse de chiendent, qui avec son couteau, en râclant, la boue blanche des tranchées collée à nos capotes. La revue, ce cauchemar du troupier descendant des tranchées va avoir lieu. Inutile de chercher à écrire ses lettres en retard, le capitaine ordonne, le chef de section crie, le caporal gueule, les hommes grognent et... travaillent, mais malgré leur bonne volonté ils n'auront pas l'aspect du soldat propre du temps de paix.

Un coup de sifflet !

— Rassemblement !

— Ah m... mon sac n'est pas fait.

— Qui m'a pris ma toile de tente ?

— Dis vieux. Accroche-moi je ne peux pas.

— Mon fusil, qui m'a changé mon fusil, les sa... il était astiqué on m'en a collé un dégueulasse.

Le rassemblement se forme, toujours les mêmes en retard, qui bouclant encore une courroie, qui ajustant le sac.

Les grognements cessent, et pourtant la pluie tombe en rafale, il faudra au retour recommencer ou remonter aux tranchées avec la capote de carton.

La section est formée, les hommes alignés, comptés.

— En avant par quatre.

La colonne dans laquelle nous nous intercalons se dirige vers Clermont. Après avoir dépassé la voie ferrée le régiment se masse.

Les cuivres, tout au moins ceux qui restent, jouent la Marseillaise, une Marseillaise lente, de musiciens éreintés, n'ayant pas les instruments nécessaires. Dans le lointain le sifflement et l'éclatement des obus remplacent les roulements sourds de la grosse caisse, l'orchestre est vraiment militaire.

La pluie cingle les visages.

Dans ce décor de guerre, comme à la parade, le régiment présente les armes, impeccablement. Les baïonnettes sont encore un peu rouillées, tordues, les fusils pas très nets, les hommes de nouveau crottés et trempés.

Les clairons ouvrent le ban.

Le drapeau développe sous la rafale ses plis lourds d'humidité.

Un grand vieillard le porte, tête superbe dans l'encadrement de la barbe blanche, impeccable, serré au corps dans sa grande capote bleu sombre. Au milieu de ce bleu sombre une tache rouge à l'extrémité de laquelle brille l'étoile jette sa note plus claire

Le soldat de première classe Collignon présente le drapeau.

Au centre du carré le commandant Peyronnet qui sera tué au ravin des Meurissons, se place. Le général s'avance vers lui et la formule sacramentelle retentit perçante dominant les bruits :

« Commandant Peyronnet au nom du Président de la République, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés je vous fais chevalier de la Légion d'honneur. »

L'accolade des deux hommes est émue...

« Fermez le ban »

Sambre-et-Meuse accompagne le défilé, de l'émotion flotte et pour qu'elle ne s'empare pas de nous un loustic lance une plaisanterie.

Boueux, trempés, nous défilons sous l'ondée non loin des rafales meurtrières, grognant un peu mais ensoleillés moralement.

XVI

Le Capitaine Courtès

Une petite rue de village, bordée de maisons et de granges, c'est St-André, près Verdun. Un pâle soleil de fin janvier l'éclaire, une haie de soldats anime l'unique rue. Vieilles capotes bleu foncé, pantalons les uns rouges, ou l'ayant été, les autres noirs, bruns, verts ou bleus, de velours la plupart. C'est la période critique, le vieil uniforme a laissé des lambeaux dans les champs de la Marne et à tous les buissons des forêts de Hesse et de l'Argonne. Le bleu horizon arrivé aux dépôts n'a pas encore gagné les formations du front. L'astiquage sérieux n'a pu malgré sa vigueur enlever toutes traces de boues. Maladroitement employé, le fil blanc, noir ou rouge au hasard des trousses, a rappro;hé les déchirures glorieuses faites aux capotes par les balles, les éclats d'obus, les baïonnettes allemandes, les fils de fer barbelés ou les branches.

Les armes, comme les uniformes, portent la

trace des derniers combats. Ici un fusil garde en son fut la morsure d'une balle.

Quelques centaines d'hommes revenus des Meurissons sur 2800 partis 35 jours avant.

Le colonel blessé, les commandants tués ou blessés, les pertes laissent deux compagnies incomplètes, et les débris des autres, le tout constitue le régiment commandé par le capitaine Courtès.

Quelques clairons, les survivants, ouvrent le ban.

Les crosses claquent au commandement, la ligne s'immobilise.

Une auto arrive, rapide, une autre la suit. Un homme, assez corpulent descend de la première, les moustaches blanches et très fortes. Les cheveux de neige passent sous le képi orné de feuilles de chêne. Il a l'aspect d'un bon bourgeois, tranquille, paternel, les yeux lointains, les mains derrière le dos, n'était l'habit militaire, on croirait voir un bon notaire de campagne.

Devant le régiment il passe lentement, encadré par le général Valdant et le colonel Simon nouvellement arrivé.

Un nom court au long de la file :

« Joffre. »

Curieusement, tournant la tête, malgré les

ordres nous regardons. Nous regarde-t-il ? Je ne crois pas, il passe, les yeux lointains.

Brusquement à l'extrémité de la ligne, le groupe s'est arrêté devant le capitaine Courtès. Sur la vieille capote, le général Valdant des deux mains a projeté une tache rouge à l'extrémité de laquelle tressaille et scintille l'étoile.

Sa voix vibrante s'élève émue. Je ne retiens que quelques mots qui bourdonnent à mes oreilles :

« Le capitaine Courtès a été l'âme de la résis-
tance... »

La citation suivante, cachant dans ses lignes tout l'héroïsme, l'abnégation et le courage des hommes de la compagnie et plus particulièrement du capitaine Courtès qui en avait été le cœur et l'âme, accompagnait la Croix :

« Le huit janvier 1915 a tenu avec sa compa-
« gnie et par sa résistance opiniâtre a permis à
« une contre-attaque de faire reculer l'ennemi.
« Tous les officiers supérieurs de son régiment
« ayant été mis hors de combat a assuré d'une
« manière digne d'éloges le commandement du
« 46e »

Le pâle soleil de janvier éclaire le groupe, et la pensée s'élève vers ceux qui sont tombés nombreux. Le regard les cherche dans les files maigrement étoffées. Dans ce lambeau de régiment, les

visages se font durs. Demain nous repartirons.

— Reposez armes.

La rêverie s'enfuit et dans le lointain s'éloigne l'auto grise qui emporte le généralissime.

Quelques jours après le régiment reconstitué repart au feu, non plus vers l'Argonne mais pour la conquête de Vauquois.

Le combat inutile d'octobre va-t-il recommencer ? Ou au contraire allons-nous venger nos morts.

Nous sommes résolus, et nous avons un autre guide.

XVII

Vauquois

Deux renforts ont complété le régiment. Deux marches, quelques exercices, les corvées et la vie commune du cantonnement de repos nous ont fait connaître les nouveaux éléments.

Je retrouve des connaissances faites au dépôt en septembre 1914 et d'anciens blessés d'octobre, guéris, nous fraternisons vite, le combat amalgamera rapidement ces éléments.

Vers la mi-février le départ a lieu. Nous regardons St-André et peu à peu le clocher disparaît derrière nous. Le jour même au sud de la route de Verdun nous nous arrêtons à Brocourt. Le village s'accroche aux pentes d'un petit vallon et plonge jusqu'au fond de la cuvette occupée par un vaste abreuvoir.

Je prends la garde avec ma section, un cordon de sentinelles entoure le village, placées de vingt mètres en vingt mètres, elles ont la consigne sévère de ne laisser passer ni civils ni militaires. Il ne

s'agit plus d'une marche militaire, mais d'une opération sérieuse, nous sommes ainsi renseignés.

A la nuit tombante, l'ordre nous est donné de faire classer par section dans les granges tous les sacs, ceux qui ne seront ni tués, ni blessés viendront chercher leur propriété gardée par un inapte.

Nous extrayons tout d'abord des sacs, les boîtes de conserve, le papier à lettre, les photographies, toutes les mille choses précieuses et inutiles du soldat. Les piles de sacs s'élèvent, chacun jette un regard vers le fidèle compagnon.

Le retrouvera-t-on ?

Quelques hommes se couchent, personne ne sait quand il sera possible de dormir une fois engagés. La plupart écrivent des lettres à leur femme, leur mère, leur fiancée. Les épiceries sont dévalisées par les hommes qui n'ont pas très confiance dans le ravitaillement sous les obus.

La distribution des vivres de réserve est faite.

Agenouillés dans la paille nous roulons les couvertures, les toiles de tente, insérons à l'intérieur du rouleau les vivres, boîtes de conserves ou chocolat.

Les cartouches débordent des cartouchières dans les musettes. A la russe, en bandoulière la couverture est fixée, la pelle-pioche ou la pelle-

bêche pendent au ceinturon, le paquet de pansement est accroché avec une épingle de nourrice à l'intérieur de la capote, le fusil graissé fonctionne à merveille, la baïonnette se fixe solidement au canon, les lacets de souliers trop faibles sont changés, nous sommes parés.

Nous sortons sur la route, la nuit est tombée. Dans le lointain un martellement se fait entendre, le bruit se rapproche, c'est le bruit bien connu d'une troupe nombreuse en marche.

C'esr le 76e régiment qui va nous précéder. Les hommes passent équipés comme nous le serons. A la suite et pour la première fois nous voyons apparaître les petites voitures nouveau modèle qui remplacent les mulets porteurs de mitrailleuses. Nous ne serons pas seuls à l'assaut.

Les autres sergents rejoignent Cazeneuve et moi-même, nous bavardons un instant, puis les préoccupations reviennent.

— Mon vieux, veux-tu vérifier si tu as mon adresse, s'il y a de la casse, tu écriras.

— Entendu, pour moi de même.

Les carnets s'ouvrent, dix fois les adresses sont échangées, il en restera toujours un pour prévenir.

— Rassemblement.

Tous sautent sur les paquetages, couvertures, musettes équipements sont ajustés en un clin

d'œil. Devant la grange la ligne se forme avec force grognements, puis le silence se fait.

— A droite alignement.

— Comptez vous par quatre.

Le cheval du capitaine s'ébroue. Les chefs de section font jaillir la lumière de la lampe électrique, elle leur permet de vérifier si tous sont là.

— Pas de route. — Marche.

La ligne noire s'allonge sur la route blanche. Elle gagne Brabant en Argonne, traverse la route nationale qui se perd lointaine dans la direction de Verdun, elle s'enfonce bientôt dans les épaisseurs sombres de la forêt de Hesse.

Nous sommes en pays de connaissance, nous avons en débouchant de ses frondaisons reçu le baptême du feu. Nous délaissons la route qui mène à Avocourt et appuyons à gauche. La forêt se peuple de bruit divers, craquements de branches brisées, buissons froissés, hennissements, grognements ou appels sourds d'animaux et d'hommes. Après des heures de marche, coupées de poses nous débouchons dans une clairière. Le jour qui pointe éclaire timidement les prés givrés. Des colonnes d'infanterie passent rapides. Des voitures à croix de Genève se rangent nombreuses derrière un talus. Des caissons de munitions s'en-

foncent au trot de leurs attelages dans toutes les parties de la forêt.

— Formez les faisceaux. Que personne ne s'éloigne.

Le brouillard s'est levé, la vue distingue plus nettement et plus loin. Nous sommes sous la haute futaie, face à Vauquois qui est tout voisin.

Boum... Le canon tout près de nous lance son premier avertissement. Un départ.

Boum... Boum... Boum... les coups se précipitent, la danse commence.

Ce n'est plus un, ou deux coups qui partent, mais des dizaines qui se suivent, sans interruptions. Il n'est bientôt plus possible de compter les coups, nous sommes au centre d'un roulement ininterrompu. L'on distingue la différence de calibre des pièces.

La voix grêle sèche, rageuse du .75 qui en claquements répétés semble ne jamais aller assez vite. Celle plus puissante des 95, 150, 155 et enfin la voix de basse taille qui domine de son grondement grave toutes les autres voix d'acier c'est le 270, suivi d'un sifflement puissant, mais fatigué, l'obus à chaque instant semble s'arrêter dans l'air, puis à un relais reprendre de la force et repartir, puis s'arrêter ou plutôt ralentir à nouveau et repartir jusqu'à ce que l'explosion formidable

nous apprenne son arrivée à destination.

Nous nous sommes levés, impatients. Sous l'avalanche il n'est pas possible que les Boches puissent résister, nous sommes loin de l'assaut d'octobre. Sans recevoir d'ordres nous nous préparons. Nous avons hâte de sortir du bois, de voir et d'agir, nous voulons être de la partie. Les s... c'est notre tour.

Le roulement continue pendant des heures, l'enthousiasme se calme, il faut attendre. La mélancolie nous envahit, nous sommes gelés jusqu'aux os, la terre mouillée colle aux vêtements. Les pieds sont humides et glacés. Le canon tonne toujours, et je reste à réfléchir pendant des heures bercé par un martellement régulier, puissant. J'ai l'impression qu'un forgeron géant est au travail et que consciencieusement, méthodiquement, sans se presser trop, mais également sans arrêt il frappe, écrase, troue la colline, la laboure, la pilonne. Il faut attendre la fin de son travail.

La compagnie est désignée pour opérer le ravitaillement du 31e régiment qui est devant nous. Avec quelques hommes je reste à la garde des fusils et des tentes. Je tourne sous les arbres, causant à l'un, à l'autre, essayant sans succès de manger un peu, le singe colle au doigts. J'ai recours à l'aliment le plus pratique du soldat en campagne,

au chocolat. Le froid pénètre jusqu'aux os, nous sommes en février et pour me réchauffer j'ai comme unique ressource la danse des ours, tous les poilus la connaissent bien, elle manque d'élégance, les deux mains aux poches on saute alternativement d'un pied sur l'autre et cela pendant des heures parfois.

De tous côtés passent des groupes sous la futaie, les uns allant vers l'avant, d'autres vers l'arrière. Des corvées chargées, des blessés, des mulets, des hommes de toutes armes. Le soleil ne se montre pas, le brouillard est devenu plus épais, un temps à cafard, qui me donne l'impression que je vais être amoché. Je ne suis nullement déprimé, mais nerveux de l'attente, il ne faut rien faire, je ne puis rien voir, ni rien savoir.

Un déchirement brutal au-dessus de nos têtes, une pluie de noix qu'on gaule, suivi de bourdonnements d'abeille qui persistent jusqu'à ce que je perçoive une chute annoncée par un bruit métallique, ce sont les shrappnells boches qui commencent à arriver.

Au premier succède un second, puis deux, puis d'autres. Enfin à droite et à gauche des percutants mêlent au brouillard une fumée opaque et noire, j'attends debout sans protection. Derrière moi un appel se fait entendre.

— Sergent, vous allez vous faire amocher.

— Je m'en fous, autant maintenant que plus tard.

— Eh pas de blague, ce n'est pas le moment de nous quitter.

C'est vrai, je dois rester. Je me ressaisis la rafale suivante arrive au moment où je me jette derrière un gros chêne, l'obus éclate et déchire d'une large balafre le tronc protecteur, une seconde plus tôt j'étais touché.

Les sifflements s'arrêtent bientôt. Après un moment d'attente nous ramassons nos blessés peu nombreux et peu gravement atteints, et pas de morts, c'est pour rien..

Notre artillerie vers le milieu du jour, semble subitement prise d'une rage folle. Les départs s'accélèrent, les voix d'acier se font plus rageuses puis brusquement s'arrêtent. Clair, portant au loin, un appel de clairon me fait tendre l'oreille, c'est la charge, les notes s'égrènent rapides comme la course qui doit porter les assaillants, elle se renouvelle, semble s'étendre et se communiquer, d'autres clairons répondent. L'artillerie ayant allongé son tir reprend son martellement, mais au milieu du bruit infernal nous percevons le claquement rapide de la mitrailleuse boche et le bruit de casse-noisette des Mausers.

Nous sommes à quelques centaines de mètres de l'action et nous ne savons rien. J'interroge chaque homme qui passe. Les nouvelles les plus contradictoires circulent. Boureuilles est attaqué en même temps que Vauquois est occupé, le 31e a pénétré dans Vauquois et atteint l'église. Nous allons probablement aller lui donner un coup d'épaule.

D'autres nouvelles arrivent. Le colonel du 31e a eu la gorge traversée d'une balle en chargeant en tête de son régiment, les pertes seraient lourdes. Sous les batteries de l'Argonne et de Montfaucon, sous les mitrailleuses de Cheppy le 31e a dû reculer.

Pour apprendre cela il a fallu attendre des heures. La fusillade a cessé, l'artillerie a repris son martellement, c'est mauvais signe.

Les brancards passent plus nombreux, les voitures d'ambulance emportent rapidement leur chargement de douleurs.

La nuit nous surprend, sur les positions du matin, sans nouvelles précises.

L'ordre arrive : « Nous passons la nuit au même endroit. » Nous dînons d'un morceau de singe et de fromage. Sous notre petite toile de tente, agitée par le vent, alourdie par l'eau, nous nous glissons, roulés dans nos couvertures minces, ayant pour sommier la boue, nous sommeillons quand même,

n'ayant pas dormi la nuit précédente. Défense d'allumer des feux ou même des bougies, pour ne pas nous faire repérer par l'artillerie ennemie.

Les corvées sont rentrées. Quelques hommes qui ont fait des prélèvements sur le vin et l'eau-de-vie qu'ils étaient chargés de transporter sont ivres. Nous les eng... cela ne sert d'ailleurs à rien.

A trois heures du matin, nous sommes debout, gelés, battant la semelle dans l'obscurité, piétinant, dansant la danse des ours. Le cuistot a été vers l'arrière et dans un taillis épais nous a préparé un café qui nous réconforte et nous réchauffe, la gnole plus abondante que d'habitude nous donne le coup de fouet nécessaire après ces nuits froides, et presque sans sommeil. La canonnade a cessé son martellement régulier depuis la veille au soir, seuls des coups espacés se perçoivent encore, c'est l'accalmie de mauvais augure.

Au petit jour nous apprenons que l'attaque réussie d'abord, mais ayant amené des pertes trop sérieuses en hommes et surtout en officiers, a été arrêtée, il a fallu redescendre du plateau de Vauquois.

Deux jours encore nous restons sous la tente, à la disposition du commandement, en cas possible de contre attaque des Boches, mais rien ne se produit.

Nous sommes furieux de l'effort vain, mais nous avons néanmoins l'impression que l'attaque préparée, ordonnée, nous a amenés près du but et qu'un nouvel effort plus violent nous donnera le succès. Nous ne ressentons nullement l'impression démoralisante que nous avons éprouvée de l'attaque d'octobre.

Nous apprenons aussi que des fautes ayant été commises dans la préparation d'artillerie des sanctions ont été prises, cela nous rassure.

XVIII

PRISE DE VAUQUOIS

Nous sommes reposés, retrempés. Les commentaires sur les raisons de l'échec du 17 février vont leur train. Chacun propose sa solution. Les renseignements précis ont confirmé la vaillance de la troupe qui attaquait, seuls les obstacles matériels qu'on ne renverse pas avec les poitrines ont permis à l'adversaire de se maintenir.

Les pertes de la division sont réparées, les renforts arrivés ont comblé les vides. Le commandement semble ne pas vouloir laisser aux Boches le temps de se préparer à nous recevoir.

Une dizaine de jours après l'attaque première nous sommes convoqués chez le capitaine. Devant lui un plan magnifique est étendu. Nous apercevons de grands carrés roses, les pâtés de maisons, limités par des lignes blanches figurant les rues, c'est Vauquois avant la guerre et si nous ne l'avons jamais vu tel, même de loin, le plan permet de situer l'église, le cimetière, les rues, toutes choses

indispensables dans une opération de ce genre.

Le rôle de chaque compagnie est déterminé exactement, tel secteur d'attaque lui est affecté, telle direction lui est donnée, elle ne doit pas dépasser le but. Nous avons après les explications données l'impression que nous allons procéder à une opération méthodique, ordonnée, sérieuse et non pas à une tragédie comme celle d'octobre, dans laquelle on nous lançait en criant « à la baïonnette » sans même avoir reconnu le terrain, ou abattu les obstacles.

Les rues nous ne les retrouverons d'ailleurs plus, les pâtés de maisons auront disparu, le village nous apparaîtra comme un champ retourné par le soc d'une immense charrue.

Nous sommes ajoute le capitaine : « compagnie de réserve » à la disposition du commandement. Nous connaîtrons notre rôle particulier au cours de l'assaut et serons employés suivant les nécessités.

J'entends N... à cette annonce murmurer entre ses dents :

— Faut pas nous la faire, on la connait, compagnie de réserve, c'est le sale truc, on sera employé à toutes les besognes moches.

C'est un peu l'avis de tous. Nous verrons bien quand nous y serons.

Les distributions commencent, cartouches, vivres de réserve, pétards de mélinite. Nous voyons en le recevant apparaître le premier engin à main. Le pétard est fixé au moyen de fil de fer sur un manche en bois, il porte à son extrémité une mèche goudronnée, nous recevons une boîte d'allumettes tison, il faudra s'en servir pour allumer sous les balles la petite mèche. Nous sommes en février, elle sera mouillée et sous le feu nous taillerons un nouveau biseau sec pour nous servir de l'engin.

Nous les fixons au ceinturon, beaucoup d'hommes les regardent avec méfiance et un grand nombre d'entre eux s'en serviront pour la pêche au retour.

Le soir le rassemblement s'opère, les hommes sont munis d'un bidon de gnôle pour quatre, un bidon de vin chacun. Des cartouches (250) alourdissent un peu notre marche. La colonne s'enfonce dans la nuit. Nous allons au combat non pas joyeusement, mais résolument. Nos lettres sont parties nous avons l'esprit tranquille. Nous atteignons le Mamelon Blanc dans le cours de la nuit.

Les premières lueurs du jour apparaissent à peine qu'un coup de canon donne le signal de l'action. Dans l'air un déchirement effroyable passe, se répercute de colline à colline. L'Argonne, la forêt de Hesse s'allument. Les monstres d'acier

aboient meurtriers, nombreux, ils préparent la voie et plus la canonnade redouble d'intensité plus joyeux nous sommes, les Boches prennent.

Les 75 ont été hissés au sommet de la colline face à Vauquois, le ravitaillement en munitions s'opère à dos d'hommes, et la file indienne s'accroche aux flancs du mamelon sans laisser un instant les canons manquer de munitions.

Les magasins creusés en terre ont ouvert leurs portes et par les baies j'aperçois les approvisionnements.

Pendant des heures le martellement continue. Les Boches ripostent de l'Argonne, des bois de Cheppy, de Montfaucon, leurs obus tombent de tous côtés, personne ne bouge sauf pour secourir les blessés.

L'artillerie augmente l'intensité de son tir, tous les éléments semblent déchaînés, les compagnies d'assaut terminent leurs préparatifs.

Vibrante, perçant les bruits des explosions, *la Marseillaise* s'élève du fond du ravin, la musique commandée par le sous-chef Laty joue sous la mitraille. Les vagues d'assaut vont partir.

Quinze musiciens en tout, bientôt le baryton Mogny, le bras traversé par un éclat d'obus, s'écarte. Tillocher blessé s'arrête un instant puis se remet à jouer.

La flûte Delaitre a la carotide coupée, le médecin-major Vincent opère rapidement la ligature de l'artère, puis saute à quelques pas au secours d'un officier blessé, il a à peine le temps de s'éloigner qu'un obus emporte la tête de Delaitre, un autre tue l'alto Engels.

Tillocher est de nouveau blessé il s'arrête définitivement.

Mais les vagues sont parties. Les survivants jouent « la charge » âpre et terrible accompagnée du crépitement des mitrailleuses.

Laurent, clarinette tombe une balle au ventre ; Blanchard reçoit une balle dans la joue, Regnier flutiste à la main percée, Meunier, Prevost sont tombés à leur tour. Gastel tombe une balle au cœur.

La musique s'éteint peu à peu, sur quinze musiciens, cinq restent intacts mais les compagnies de tête grimpent les pentes.

A l'observatoire de la division le général Valdant s'est tourné vers ses officiers et enlevant son képi :

— Saluez Messieurs...

Il est de ces chefs énergiques à la fois et ménagers du sang des hommes. Il est de ceux que leurs inférieurs aiment et estiment, il a mérité le plus beau compliment pour un chef « il est de ceux qui font aimer l'armée. »

Un ordre arrive.

— « Debout, nous partons. »

Sous les rafales nous passons la crête du Mamelon Blanc en trombe et descendons avec la même vitesse les pentes boisées face à Vauquois, nous atteignons rapidement nos anciennes positions devant le ravin qui précède la colline sur laquelle Vauquois est perché.

Les tranchées sont changées en canaux dans la boue desquels nous enfonçons jusqu'aux genoux. Les balles pleuvent à travers la futaie, mais les Boches ne nous voyant pas n'ajustent guère, beaucoup de projectiles s'égarent. Personne ne s'arrête, les blessés attendront les infirmiers.

Nous n'avons aucun ordre précis, je ne sais pas plus que les autres ce que nous devons faire, où nous devons aller, le nouveau capitaine qui a remplacé notre brave capitaine Piot court, nous suivons.

Nous voici à l'emplacement d'où en octobre nous sommes partis à la baïonnette. En avant à quelques mètres le bas fond marécageux nous arrêtera probablement, et nous ne savons toujours rien. Nous avons l'air d'une bande d'affolés. Je commence à trouver que les conceptions militaires ne sont pas toujours empreintes de clarté ni de logique. J'aperçois le capitaine sur le terre-

plein, il est sorti de la tranchée, je fais de même, les hommes suivent. Le capitaine appelle le caporal A... et lui ordonne de couper les fils de fer qui protègent la tranchée française. Le caporal exécute l'ordre, le capitaine passe et le caporal brusquement s'abat une balle en plein corps. C'est de plus en plus idiot, mais c'est l'ordre, je passe, les hommes suivent. Devant nous à quelques mètres nous apercevons un mur de gabions qui nous protège contre les balles et qu'il suffisait de suivre à sa naissance à quelques mètres de notre point de sortie, pour ne subir aucune perte.

Je comprends de moins en moins, nous marchons rapidement le long de la gabionnade, devant moi un homme dégringole une balle dans la tête, il râle doucement étendu de tout son long, le fusil à côté de lui, de minces filets de sang s'écoulent sur son visage et tachent la terre autour de lui.

Les ruines des maisons de la Cigalerie s'élèvent nichées dans l'angle mort formé par la pente de la colline. Jusqu'à mi pente j'aperçois des uniformes français, les unités semblent accrochées aux flancs de la position.

Nous courons toujours en avant. J'atteins la Laiterie, petite construction dépendant de la ferme de la Cigalerie : quatre murs de brique éventrés, un coin de toit, c'est tout ce qu'il en

reste, dans la pièce éventrée les brancardiers et majors pansent des blessés nombreux dont les plaintes douces montent vers le ciel.

Un boyau qui grimpe vers le sommet prend son amorce au pied de la Laiterie, perpendiculairement des tranchées viennent le rejoindre, elles sont encombrées de Français, et plus en avant, au sommet, sont les Boches.

Que devons-nous faire ? J'essaie de résoudre la question. Je n'ai point d'ordres.

Devons-nous avancer dans les boyaux ?

Nous l'ignorons.

Devons-nous monter sur le terre-plein et charger sur les tranchées françaises ?

Nous l'ignorons ?

Le canon boche et les mitrailleuses nous arrosent.

La charge retentit, je me retourne c'est le clairon de la compagnie qui planté près du capitaine à cinquante mètres au dessous de nous sonne la charge. Nous nous regardons. Charger qui ?

Je m'énerve, la mitrailleuse tape et je commande :

— Tout le monde dans les boyaux.

Nous progressons dans les boyaux. S'il faut sortir, nous sortirons lorsque nous saurons ce qu'il faut faire, ou que celui qui veut nous faire

exécuter un mouvement dans l'ignorance duquel on nous a laissés, nous dirigera.

C'est un désordre indescriptible, les boyaux sont engorgés, les unités mêlées grâce à notre intervention brouillonne et intempestive.

Je jette un coup d'œil en arrière juste à temps pour voir un obus éclater près du groupe formé par le capitaine, le clairon et l'adjudant. Ces deux derniers sont fauchés ils ne se relèveront plus, le capitaine reçoit un éclat à la cuisse. Il monte en suivant à son tour le boyau, reçoit les indications des officiers du 76e et nous dit de rester où nous sommes.

Il a été courageux, s'est exposé, mais a oublié que le réglement prescrit de mettre les hommes ou tout au moins les gradés au courant du but à atteindre et des détails de l'opération.

Sa blessure le fait évacuer et le sous-lieutenant F... prend le commandement de la compagnie.

Ceci n'est qu'un épisode désagréable vite oublié, les impressions nouvelles se succèdent rapidement.

Nous restons accrochés aux pentes avec les autres compagnies, les obus, les balles des Boches nous arrosent, la lutte se poursuit pour chaque mètre de terrain.

Vers le soir la compagnie est retirée de la posi-

tion qu'elle occupe et ramenée au pied de la colline, près de la laiterie. Nous profitons d'un moment d'accalmie pour ouvrir une boîte de singe que nous mangeons sur un morceau de pain.

L'attaque arrêtée à plusieurs reprises, reprend toujours. Nous sommes envoyés en renfort au 89e. Déjà par deux fois le plateau a été atteint par la progression française qui s'opère de trou d'obus en trou d'obus et enfin nous sommes dans le village.

Minuit, je suis désigné et dois me mettre avec ma section à la disposition du commandant pour opérer pendant l'attaque de nuit.

Minuit, la lune éclaire faiblement. Rapidement je saute hors de la tranchée, mon fusil en main, une détonation suivie d'une forte lumière m'arrête un instant, non pas effrayé, mais surpris. C'est un coup de tonnerre suivi d'un éclair, je ris de moi-même, les explosions d'obus n'étonnent plus et l'éclair un instant m'a arrêté surpris. Les éléments se prononcent décidément en faveur des Boches, leur Bon Vieux Dieu ne nous ménage pas, la pluie d'abord, maintenant la neige tombe lentement, le sol est boueux et glissant.

Vers le boyau central une équipe de pionniers nous arrête un moment. Le flanc de la colline offre

à cet endroit un abri, une échancrure à pic, un poste de secours y a été installé.

De partout sont amenés les blessés, les majors les pansent, ceux qui peuvent marcher filent directement à travers le ravin essayant d'échapper aux tirs de barrage. Les grands blessés n'ont d'autre abri que la voûte céleste et dans cette échancrure, les brancards, puis le sol lui-même sont encombrés. Les privilégiés ont une couverture, mais celles-ci sont trop peu nombreuses, beaucoup d'hommes n'ont que leur capote. Il fait un froid qui gèle les valides jusqu'à la moelle. De cet alignement de corps étendus montent les plaintes, les gémissements, les râles, c'est lugubre, puis lentement la neige tombe, recouvrant peu à peu les corps, les saillies se font plus vives sous les vêtements blancs, et tout s'uniformise.

Lamentablement montent les plaintes :

— J'ai froid. J'ai froid.

— Oh que je souffre.

— Ma femme, mes enfants.

Un jeune gémit :

— Maman, maman.

Plus âpre une autre voix s'élève : « Achevez-moi je souffre trop, vous n'avez donc pas pitié ?

Nous nous taisons tous, honteux, baissant la tête, impuissants.

De temps à autre, sans conviction un encouragement part du groupe :

— Du courage vieux, on va bientôt vous emmener.

Des mulets arrivent, s'ébrouent, ruent. Ils vont remplacer les voitures qui ne passeraient pas dans le barrage d'obus. Et sur les cacolets les infirmiers chargent les blessés.

Les voix s'élèvent de nouveau :

— Emmenez-moi, c'est mon tour. Vous n'allez pas me laisser là.

— Oh... Oh... Vous me faites mal, ma jambe, ma jambe.

Une fois hissés ils se taisent, se raidissent contre la douleur, ils partent vers l'espoir. Dans le trou sombre du ravin la file s'enfonce, allant vers le bois et l'évacuation. D'instants en instants nous la revoyons illuminée par l'éclatement d'une marmite, c'est impressionnant.

— En avant.

Je n'ai pas le temps de rêver. A travers les boyaux éventrés, de trou d'obus en trou d'obus nous gagnons le sommet, les balles sifflent toujours, l'on distingue les claquements des lebels ou la voix de casse noisette des mausers. Malgré la nuit, partout des ombres, les unes qui montent, d'autres qui descendent. Ici une corvée de cartouches grimpe, des sections se portent comme la

mienne en renfort. Des blessés appuyés sur leur fusil ou se traînant en gémissant gagnent le poste de secours, des brancardiers trébuchent sur les obstacles avec leur chargement de douleur. Nos doigts raidis par le froid se crispent au fusil.

Nous arrivons.

Dans la tranchée à peine ébauchée, protégée par un pan de mur d'un mètre de haut, le commandant est installé, la moitié du corps à l'extérieur. Des agents de liaison près de lui attendent les ordres.

Je me présente.

— Mon commandant, j'ai été désigné avec ma section, je suis à vos ordres.

— Ah c'est vous B... bon. Vous savez où est l'église.

— Non mon commandant.

— A deux cents mètres, à gauche, vous voyez se détachant dans le ciel un tronc d'arbre, quand vous y serez un quart de tour à droite, et droit devant vous.

— Compris mon commandant.

— Deux compagnies sont engagées à l'église, vous vous placerez à leur gauche et attendrez les ordres.

Vous êtes un garçon intelligent, débrouillez-vous. Adieu.

— Au revoir mon commandant.

Je pense immédiatement, il y a eu trop de sauce, c'est tout à fait mauvais.

Je n'hésite pas une seconde. Allons-y, je n'ai d'ailleurs nul cafard, ce sera dur, mais je reviendrai, j'en ai l'intuition.

— Baïonnette au canon, tout le monde derrière moi. En avant.

J'aperçois distinctement l'arbre qui dans le ciel détache ses branches dépouillées et noires. De trou en trou nous gagnons un pan de mur près de l'arbre. A notre arrivée quelques ombres se meuvent.

— Qui est là ?

— Du 89e, nous sommes en réserve.

— Où sont les compagnies qui sont engagées près de l'église, et où est l'église ?

— Nous ne savons pas, nous sommes en réserve.

— Où sont les Boches ?

— A cent cinquante mètres en avant, à peu près.

D'église pas de traces, tout est rasé, il n'y a plus de village. Myope comme une taupe, je ne vois que le noir de la terre piétinée et par endroits un peu de neige.

Derrière moi, la voix de Michaud assourdie se fait entendre répondant à ma préoccupation.

— Sergent, nous suivons tous, pas un ne manque.

— C'est bien, merci mon vieux.

Mon brave petit caporal Marly de la classe 14 s'approche :

— Sergent, je vois des ombres.

— Où ?

— Deux cents mètres en avant et un peu vers la droite.

— En avant.

Nous filons en plein centre du village, ou plutôt sur l'emplacement qui fut le village. Le sol est retourné complètement, les entonnoirs succèdent aux entonnoirs. Je n'aperçois plus aucune maison, même pas un mur. Quelques amoncellements de briques, pierres et terre et c'est tout. Des trous noirs partout, les uns formés par les obus, les autres conservant quelques lignes régulières : les caves éventrées.

Ne distinguant pas les obstacles, je tombe fréquemment, je suis arrêté à temps par un camarade, j'allais mettre le pied dans un puits que la margelle absente ne signale plus. Les balles sifflent toujours, elles semblent plus nombreuses au fur et à mesure de notre avance, mais passent trop haut.

— Halte-là. Qui vive ?

— 12e du 46e.

— C'est vous B...

— Oui c'est moi.

J'aperçois à l'entrée d'une cave le lieutenant Picard debout, observant devant lui tout en me causant.

— Où sont les Boches ?

— Devant, tout près et également sur la gauche.

Votre section va se placer à gauche de la mienne à vingt cinq mètres d'ici. Vous attendrez ici les ordres qu'on doit nous apporter.

J'ai réussi à amener ma section sans qu'un homme soit touché. Les hommes se placent les uns à côté des autres, les ordres n'arrivant pas, je parcours la ligne à plat ventre. Elle est établie dans les trous d'obus, immédiatement derrière ce qui reste de l'église. Un mur de un mètre de hauteur avec à l'extrémité gauche un pan de trois mètres de haut et deux de large environ. Nous sommes d'un côté, les Boches nombreux sont de l'autre. Chaque tête qui se montre au-dessus du mur d'un côté comme de l'autre saute immédiatement atteinte à bout portant.

Un homme râle à l'extrémité de la ligne, je me traîne vers lui, la tête pleine de sang est méconnaissable. Il est étendu sur le dos un peu de mousse

sanglante bouillonne à ses lèvres puis il s'éteint sans bruit.

J'interroge Marly.

— Qui est-ce ?

— Je ne sais pas.

— Ça va ?

— Oui, jusqu'à présent.

— Restez là, nous n'avons pas l'ordre de bouger.

La surveillance du mur continue. Les doigts s'engourdissent sous la morsure du froid, la nuit s'écoule lentement. De face et de gauche des centaines de coups de feu déchirent l'obscurité, nous ripostons, les balles filent et sifflent aveugles et meurtrières dans la nuit.

Je quitte de nouveau l'abri du mur et retourne à la cave voir si les ordres sont arrivés. Sur l'entrée se découpe toujours la silhouette de Picard. Rien encore. Je reste debout à ses côtés surveillant la ligne de ma section, les balles sifflent plus nombreuses, plusieurs s'écrasent sur les pierres voisines. Je fais un pas en arrière cherchant l'ombre, mes pieds rencontre une masse molle, je tâte et attire à moi, un paquet vient, j'éclaire, rapidement de ma lampe électrique, c'est un cadavre boche assez avancé et je tiens dans ma main le bras qui s'est détaché, je rejette le paquet macabre.

Deux fois je retourne à plat ventre au long de ma ligne.

Le jour commence à poindre, c'est le mauvais moment pour nous. Les Boches vont s'apercevoir qu'ils n'ont qu'un petit nombre d'hommes devant eux. La fusillade redouble d'ailleurs d'intensité.

Le capitaine Gauthier qui vient de prendre le commandement du bataillon en remplacement du commandant blessé arrive. Avec lui nous partons en avant, et vers la gauche. J'entends une détonation beaucoup plus violente que celle des coups de fusils. Les Boches ne pouvant nous faire déguerpir lancent d'énormes crapouillauds et nous n'avons que nos fusils. Les crapouillauds tombent dans les trous d'obus qui nous abritent, un grand nombre d'hommes sont tués ou blessés il faut refluer, nous n'avons rien pour riposter.

A gauche de la ligne nous sommes pris entre les feux français et les feux boches, les crapouillauds éclatent dans les trous voisins.

Moulec un merveilleux soldat breton reçoit plusieurs gros projectiles boches dans les mains, et les rejette à leurs propriétaires, l'un d'eux éclate, Moulec s'écroule le ventre troué comme une écumoire. De trous d'obus en trous d'obus, nous reculons. Beaucoup sont frappés dans ce mouvement de recul, mais en atteignant la principale ligne

française les éléments amis qui s'y trouvent accueillent les Boches qui avancent par un feu d'enfer.

Le capitaine Gauthier sans souci de sa sécurité se promène le corps déployé, appuyé sur sa canne, il indique aux groupes de tireurs les endroits où se trouvent les Boches. Les régiments sont mélangés, des groupes se sont formés, et se précipitent à la rencontre des Boches chaque fois que ceux-ci avancent. Ici un mitrailleur sur le point d'être atteint par la vague ennemie s'enfuit son arme sur l'épaule, un groupe s'insère entre l'ennemi et lui, et vingt mètres plus loin la mitrailleuse installée de nouveau recommence sa chanson meurtrière pendant que les baïonnettes arrêtent la ruée.

L'ennemi est à bout de souffle et de forces, il s'arrête. Nous organisons rapidement la défense, une ligne de tirailleurs fait le coup de feu. Les hommes qui sont disponibles entassent les cadavres, les briques, la pierre et forment ainsi un premier retranchement sur lequel les balles boches frappent moins meurtrières.

Je cherche à me rendre compte de mes pertes, des blessés rentrent à chaque instant dans nos lignes, d'autres rejoindront à la nuit. J'aperçois à la crête d'un entonnoir le chandail rouge de Moulec et des cadavres d'amis. Nous trébuchons

à chaque pas sur les cadavres. Une vingtaine d'hommes à peine sur plus de cinquante partis, c'est tout ce qui reste de ma section.

Les autres sections de la compagnie envoyées en renfort après la mienne sont proches, nous nous réunissons. Peu à peu l'ordre renaît, les éléments de chaque régiment se groupent, sans cesser de combattre, la fusillade reste en effet intense et les pertes quoique moindres sont importantes pendant la période d'organisation rudimentaire.

Les Boches qui ont dû s'arrêter sont furieux de la perte du plateau, à tout prix ils veulent nous jeter au bas de la colline. Leur artillerie fait rage, les 105 fusants sèment leurs balles, les percutants de tous calibres arrivent par douzaine, c'est à notre tour de subir l'enfer du bombardement. Notre première ligne trop rapprochée de la leur ne souffre pas trop, mais méthodiquement derrière nous, les pentes, le ravin, les positions plus en arrière, les routes, les boyaux sont battus pour empêcher l'arrivée des renforts ou le ravitaillement en munitions ou en vivres.

Depuis quatre jours et quatre nuits nous nous battons sans interruption, sans sommeil, presque sans manger, nous n'en pouvons plus, nous marchons par habitude, quelle somme de résistance

offre le corps et la volonté, c'est presque inimaginable.

Les vivres sont épuisés, nous avons tous le ventre creux. A tour de rôle nous nous détachons et fouillons les caves éventrées et leurs garnisons de cadavres, les uns reviennent avec des saucisses boches, d'autres des cigares.

Dans la cave où j'ai pénétré sous la voûte à demi effondrée je découvre un grand cadavre boche, près de deux mètres, à côté de lui gît un sac d'ordonnance. Le cadavre est impressionnant, glabre, la face exangue, les mains le long du corps, étendu sur le dos, il semble prendre la position réglementaire du soldat au garde à vous, une jambe arrachée par l'obus a disparu, le corps a dû se vider de son sang la terre est humide encore autour de lui.

J'ouvre le sac, les saucisses ne m'intéressent pas et j'extrais du milieu du linge les papiers, carnet, lettres de femmes, et enfin une lettre commencée et que l'assaut a interrompue. Elle est pleine de morgue, d'injures pour les Français. Vauquois est la colline inviolée d'où les Boches ne partiront jamais. Je replie la lettre, le cadavre gardera dorénavant la colline. J'envoie les papiers au commandant, et je conserve une collection de cartes postales illustrées représentant les villages de la

Meuse incendiés par les Boches et ceux-ci photographiés dans les ruines. C'est Montfaucon, Cuisy, puis c'est Longwy avec ses masses imposantes de maisons éventrées ou brûlées. Nous recueillons les fusils boches par centaines, les chargeurs par milliers.

Un agent de liaison me cherche : ordre du capitaine. « Prendre une douzaine d'hommes et aller dans le ravin chercher des cartouches. » J'aurai l'agrément du feu d'artifice, les Boches tirent en rafales sur les pentes.

Je réunis mes hommes et rapidement nous gagnons l'amorce du boyau qui descend au pied de la colline.

Les arrivées succèdent aux arrivées, les parapets à chaque instant sont ébranlés par les explosions des percutants et dans l'air les 105 éclatent plus dangereux encore, la pluie des balles ou des éclats fouille le boyau, celui-ci est encombré de morts ou de blessés qui ont été atteints pendant leur passage. A chaque pas il faut enjamber un corps. Presque tous les blessés sont frappés à la tête, la figure couverte de sang, la masse grisâtre de la cervelle sortant des crânes, beaucoup dans un geste de protection ont appuyé le bras et la tête aux parois, des gémissements partent de partout, ils sont trop nombreux pour être secourus à temps.

Les cadavres s'affaissent au fond du boyau.

A chaque rafale qui arrive nous nous coulons aux parois, puis repartons, deux pas plus loin une nouvelle rafale nous fait répéter notre manœuvre à droite ou à gauche. Nous ne rencontrons ni une corvée montante, ni un homme descendant. C'est presque la solitude dans le carnage. Nous sommes surpris nous mêmes quand un camarade dans l'intervalle des explosions transmet un avis :

— Attention un blessé.

— Appuyez à gauche.

Notre course est rapide, malgré notre fatigue. J'aperçois enfin l'ouverture du boyau et devant moi le ravin, le spectacle est plus poignant encore. Un boyau perpendiculaire à celui que nous suivons mène à la Cigalerie, il a à peine un mètre de profondeur et est changé en un canal de boue liquide. Nous sommes en février, pour ne pas se mouiller les hommes sont sortis du boyau protecteur et ont voulu suivre le chemin, surpris par les obus ils sont tombés les uns après les autres, jusqu'à la Cigalerie des pantalons rouges sont étendus, à certains endroits un groupe a été fauché et les cadavres semblent s'étreindre.

Je choisis non le chemin, mais l'eau, et nous le suivons tous, nous accroupissant à chaque rafale, la dernière dans la boue ainsi que le bas ventre,

c'est glacial, mais c'est ce qui nous permet d'arriver les dents claquant, sans une perte.

Un dernier effort, je sors du boyau et me présente à l'abri du colonel.

— Mon colonel, ordre du capitaine G... je viens chercher des cartouches.

Je dois être hideux, mon passe-montagne, ma figure, ma capote et mon pantalon sont couleur de boyau. Le colonel ne me reconnaît pas tout d'abord.

Au bout d'un instant.

— C'est vous B... combien d'hommes avez-vous.

— Douze mon colonel.

— Comment cela va-t-il là-haut.

— Un peu mieux mon colonel, le combat diminue d'intensité.

— Vos hommes ?

— Ereintés mon colonel.

— Faites-vous remplacer par une section fraîche Vous et vos hommes reposez-vous. Prévenez le lieutenant F...

— Merci mon colonel.

Je transmets la nouvelle à mes hommes qui n'en peuvent plus et après avoir prévenu ceux qui doivent monter à notre place nous nous installons dans la tranchée de soutien.

Nous sommes dans une tranchée abritée en avant par un pli de terrain. Installée sur la pente elle est peu protégée vers l'arrière en raison de la déclivité. A vingt mètres au dessous de nous le petit cimetière dresse ses quelques croix non encore abattues. De nombreux cadavres gisent autour des tombes. Amenés de toutes parts ils attendent une accalmie pour dormir leur dernier sommeil à l'abri des obus.

Le sommeil nous ne le trouvons pas. Le bombardement se fait terrible, les obus tombent nombreux et rageurs, ils fouillent tout le terrain des secondes lignes et du ravin. Nous nous sommes tapis au fond de la tranchée, le dos au parapet, nous suivons les phases de la préparation d'artillerie Nous nous sentons bien petits, bien faibles, les lapins dans leur terrier assailli doivent avoir les mêmes impressions que nous. Nous allons être touchés, quand, comment ?

Les plus braves attendent sans réaction. Ni l'intelligence, ni la volonté, ni la bravoure ne peuvent nous donner autre chose que la force morale de rester et c'est beaucoup. L'enivrement du combat a disparu, comme des bêtes traquées nous tendons nos nerfs. Il faut monter la garde, nous la monterons jusqu'à la relève ou jusqu'à la mort.

Au début un peu d'angoisse m'étreint, je n'ai pas peur de la mort, mais la crainte vague de l'inconnu, comment serai-je touché. J'ai une autre crainte c'est que mes camarades ou mes hommes aient l'impression que j'ai peur. Derrière nous les obus pleuvent, les explosions secouent la terre contre laquelle nous sommes appuyés, elle dégringole par moment du parapet au fond de la tranchée.

Devant nous les pentes boisées du Mamelon Blanc sont striées de flammes d'explosions, la colline semble changée en un cratère duquel s'échappent continuellement des nuages noirs ou blancs qui se traînent d'abord à terre, puis s'élèvent peu à peu et se dispersent au vent de nouvelles explosions. Les arbres illuminés s'écroulent avec fracas, le bois a des plaintes sinistres, humaines.

Au sommet deux pièces françaises tirent à travers le ravin sur les positions boches de Vauquois et de plein fouet à quelques centaines de mètres doivent causer des pertes énormes à l'ennemi. Les obus boches qui les cherchent fouillent le bois, s'abattent, explosent, reviennent plus rageurs et plus nombreux et immédiatement dans la fumée des explosions la longue flamme rectiligne d'un départ, perce. Les pièces continuent leur travail meurtrier.

Le ravin qui élargit sa plaine verte dans la direction de l'Argonne est arrosé, son gazon éventré se parsème de trous brunâtres toujours plus nombreux, l'herbe n'est bientôt plus visible que par petites places.

Les obus se rapprochent de nous, ils quittent quelque peu le Mamelon Blanc et remontent la pente sur laquelle nous sommes. Ils atteignent au dessous de nous le cimetière, les tombes et les cadavres étendus. Ils semblent vouloir tuer plusieurs fois les morts. Les têtes, les membres, les débris de chairs volent avec les pierres et les éclats d'obus et retombent autour de nous. Nous restons abrutis, résignés surtout, les limites de l'horreur ont semblé si souvent atteintes et toujours nous avons vu pire. L'effarement du début a fait place à une certitude résignée, pas un ne sortira vivant, quand notre tour arrivera nous le verrons, il n'y a rien à faire pour empêcher la mort de nous atteindre si elle doit nous visiter.

La nuit est tombée, pas un ne dit mot, la pensée s'envole vers tous les êtres chers qu'on ne reverra probablement plus. Je sens maintenant la beauté de l'existence, le prix de la vie, les erreurs commises, les années et même les minutes gâchées, la grandeur de ce dont nous jouissions et que nous n'avons pas su apprécier. Comme ce qui hier fai-

sait notre souci me paraît mesquin, les préoccupations de paix paraissent minimes comparées à celles de ces minutes intenses. Un désir de subir l'horreur jusqu'à l'extrême, vous étreint mais également un désir intense de vivre.

Au milieu du fracas des explosions, une plus rapprochée nous soulève presque, nous secoue, les débris retombent en pluie sur nos têtes Je me tâte, je n'ai rien mais dans l'obscurité des cris s'élèvent, c'est tout proche. Aigus puis plus plaintifs, ils se transforment en gémissements. Des ombres devant le parapet et deux, puis trois et quatre corps viennent s'abattre près de nous, ce sont des hommes qui occupaient la travée voisine.

La plainte articulée et sinistre monte dans la nuit :

— Oh ! Oh ! Oh ! A moi, au secours, c'est moi T... je vous en prie, ayez pitié, sauvez-moi, mon pied... mon pied... comme je souffre.

Des bras le saisissent, le couchent à terre.

— Qu'as-tu, mon vieux ?

— Oh ! mon pied.

Le pied est presque enlevé, et ne tient à la jambe que par quelques lambeaux de chairs et de vêtements, le sang gicle. La plainte se change en râle. Nous n'osons pas y toucher, et nous ne savons guère. L'un de nous plus expérimenté fait

un pansement, et arrête l'hémorrhagie, un autre file vers le poste de secours, tous les infirmiers sont partis, il n'y a même pas un brancard disponible.

P... blessé légèrement nous renseigne. L'obus est tombé derrière le pare éclat qui nous abrite, quatre des hommes descendus avec moi s'y trouvaient. Mon pauvre petit cuistot si courageux B... que j'avais emmené pour le préserver a été littéralement écartelé et tué sur le coup, le suivant n'a rien eu, les deux autres sont blessés.

La plainte de T... s'élève toujours lamentable dans la nuit, nous lui donnons un peu de gniole, je voudrais entendre des explosions plus violentes pour ne pas avoir dans les oreilles cette plainte sinistre du camarade :

— Ma femme, mes gosses, mes pauvres gosses, que je souffre. — Les infirmiers. — Ne me laissez pas là.

Deux fois encore nous essayons, rien à faire, pas moyen d'avoir ni infirmiers, ni brancards.

Tous se serrent autour de T.... ce n'est pas le blessé anonyme sur lequel on s'apitoie et qu'on aide, mais pour lequel les souvenirs des combats, des veilles et des souffrances communes ne vous attachent pas comme à celui-ci. La mort ne nous effraie pas, mais les pensées de tous se sont envo-

lées vers l'humble logis ouvrier de Montmartre, et nous voyons la table familiale éclairée d'une petite lampe, l'humble ménagère et les gosses pendus à ses jupons et demandant des nouvelles du père ou jouant pendant que celui-ci agonise sans soins, sans secours, dans l'horreur et dans la souffrance. Nos dents se sont serrées à cette évocation et la haine luit dans les regards, la haine du Boche monte en nos cœurs, j'espère qu'elle ne sera jamais suffisamment assouvie, et la haine nait de l'évocation de la femme et de l'enfant innocents, atteints dans leur plus chère affection et surtout dans leur soutien.

La nuit s'épaissit encore, les flammes des explosions nous font voir aux uns et aux autres des visages blêmes, des mâchoires serrées, des regards de haine et de fureur, plus un mot, tous nous sommes retirés moralement sur nous-mêmes. Le bombardement continue.

Cinq heures et six heures sont passées pas de relève, elle est d'ailleurs impossible en ce moment.

Enfin vers huit heures un, puis deux, et d'autres ensuite des officiers d'infanterie de marine reconnaissent la position. Le premier qui franchit notre tranchée en se courbant, nous interpelle :

— Il fait chaud ici, nom d'un chien, ce n'est pas facile d'arriver.

— Non. Où est votre régiment.

— Tout près, il attend une accalmie pour passer.

L'observation du terrain est vite terminée, les consignes sont passées rapidement.

Vers onze heures, nous voyons derrière la gabionnade se profiler des ombres, elles franchissent au pas de course le ravin et quelques secondes après surgissent courbées, et sautent dans la tranchée, d'autres arrivent, c'est la relève.

— Enfin, ce n'est pas trop tôt qu'on f... le camp.

— Oui vous avez bien gagné votre repos, ça chauffe dur par ici.

Nous réunissons nos sections ou plutôt ce qui en reste. Les infirmiers ne sont pas encore venus et depuis plusieurs heures T... souffre, il comprend que nous allons partir, sa plainte s'élève plus lamentable.

— Ne me laissez pas, emmenez-moi.

C'est terrible et poignant. Je demande au lieutenant F... la permission de rester jusqu'à ce qu'il soit relevé.

— Vous êtes chef de section. Vous vous devez à vos hommes je ne puis sacrifier des valides pour un blessé. Tout ce que je puis faire c'est de vous laisser le dernier vous pourrez recommander T.., à ceux qui nous remplaceront.

Les premiers filent déjà, entre chaque salve quatre ou cinq ombres bondissent à travers le ravin, se couchent à la gabionnade, se relèvent la rafale passée et disparaissent dans l'ombre du bois.

Nous ne sommes plus que trois, il faut partir, je serre la main à T...

— Au revoir mon pauvre vieux, bon courage, je t'ai recommandé aux officiers d'infanterie de marine, dès qu'il sera possible de te transporter on t'évacuera.

— Adieu, écris à ma femme à Paris, rue X... n°.

— Tu peux y compter, d'ailleurs tu la reverras. Je n'en suis pas très sûr. Je bondis rapidement et derrière moi, dans la nuit la voix lamentable de T... me suit :

— N'oublie pas d'écrire. Ma femme... mes pauvres gosses...

Quelques obus saluent, je saute dans le bois et je me jette dans le boyau protecteur. L'infanterie de marine a payé son tribut d'arrivée. Nous enjambons des cadavres, les obus martèlent les parapets, les fils téléphoniques pendent coupés Un coude du boyau a fait place à un grand trou noir, une grappe de cadavres vêtus de bleu sombre le garnit, nous les enjambons.

La pente est rapidement parcourue, voici la crête, un dernier regard pour voir Vauquois em-

brasé et c'est maintenant entre l'ennemi et nous l'écran protecteur du Mamelon qui nous permet de cheminer plus lentement.

Nous n'avons plus des figures humaines, nous sommes abrutis, sales, déchirés, presque sans culotte, ayant laissé aux ronces de fer, aux pierres, à la terre, partout des lambeaux de vêtements. Nous tombons de fatigue, de faim et surtout de sommeil. Les jambes machinalement se placent l'une devant l'autre, les yeux se ferment. Nous arrivons enfin à la paille sur laquelle nous tombons comme des brutes, à bout de forces et pendant des heures nous oublions les souffrances, les pertes, Vauquois et les combats.

Oh ! dormir. Dormir. Dormir.

XIX

LE SÉJOUR SUR LA POSITION

Le lendemain nous nous étirons, nous sommes moins fatigués, la machine humaine a besoin de si peu de chose pour être remise en état.

L'esprit est plus lucide, je parcours la grange du regard, que de places vides. Les deux tiers de ma section manquent. La distribution des lettres et des paquets marque mieux encore les pertes subies, les réponses : tué, blessé, disparu sont fréquentes.

Nous nous communiquons nos impressions, les anecdotes, les péripéties du combat volent de bouche en bouche. Les souvenirs émus se portent vers les camarades absents. Puis comme nous avons besoin d'oublier, que plus encore que du repos physique il nous faut la tranquillité morale nous nous absorbons dans nos occupations journalières.

La première, un nettoyage sérieux, la rivière malgré le froid de mars permet les ablutions. Nous songeons ensuite à nos vêtements, mon pantalon qui vient de ma garde robe civile n'existe pour

ainsi dire plus, le magasin du corps est vide. Plus de pantalons de velours, pas encore de bleu horizon. Je rapproche les lèvres des déchirures, sauf aux genoux où le morceau a disparu, et le fil blanc, rouge ou noir laisse sa trace dans le marron du pantalon de chasse.

Nous avons un besoin réel de bien être, si toutefois il est possible de songer à quoi que ce soit d'approchant, mais un simple repas composé de mets qui ne soient ni des sardines, ni du singe, ni du pâté de foie gras nous semblera un festin de roi.

Nous avons d'ailleurs un palais comme salle à manger. Une maison en partie démolie, mais qui possède encore un toit, abrite notre popote, deux tonneaux et une porte en travers nous donnent la table, quelques briques et une planche font un banc confortable et la vaisselle de fer blanc n'est changée ni après la soupe, ni pour les entremets ou le dessert. La bonne humeur remplace ce qui manque et il manque beaucoup de choses.

Chacun dans le village se débrouille, l'un rapporte des œufs à 0 fr. 40 centimes la pièce, un autre des camemberts à 1 fr. 50, le troisième déniche une vieille poule pour 12 francs parce que c'est pour les sous-officiers a dit la vieille sorcière qui l'a cédée, pour les officiers elle aurait coûté 15 francs

au moins, une salade complète le menu arrosé d'un vin mousseux qui n'a qu'une ressemblance lointaine avec le Champagne.

Après une allusion à ce pauvre adjudant L... la gaîté règne. Nous sommes égoïstes nous fêtons notre retour à la vie, c'est si bon vivre, demain nous serons encore exposés et ce sera peut être notre tour.

Si après chaque combat, chaque période pénible et dangereuse nous avions eu un repos moral, si nous avions changé d'atmosphère, le commandement pouvait nous demander n'importe quel effort, nous l'aurions accompli. Ce qui déprime ce n'est pas tant le combat lui-même, que l'existence dans des conditions anormales, sans une cuvette pour se laver, une table pour écrire, un coin pour manger. Une nourriture saine et chaude et un peu moins de corvées auxquelles beaucoup d'entre nous n'étions pas habitués. Les conditions ordinaires le plus souvent possible rétablies, l'homme ayant repris des forces et physiques et morales, à ce relais d'un nouveau genre, donnera le coup de collier de l'effort plus puissamment que jamais.

Notre déjeuner terminé, nous sommes repris par le service. Il faut changer les armes faussées, procéder à leur nettoyage. Faire des états, celui des pertes, celui des cartouches manquantes, des vivres

de réserve, des propositions, accompagnées de rapports. Distribuer le matériel remis.

J'ai à peine le temps de faire ma correspondance.

Deux jours après notre retour, un renfort arrive pour étoffer nos compagnies diminuées. Les homme ne sont pas de notre recrutement et n'ont jamais vu le feu. Jeter des hommes aussi peu aguerris dans une fournaise comme Vauquois nous semble imprudent, nous les disséminons le plus possible.

Le quatrième jour à peine terminé nous sommes prévenus que le départ aura lieu à dix-huit heures. L'infanterie de marine qui nous a remplacés a subi des pertes sérieuses, il est nécessaire de la relever.

Les visages s'allongent, j'entends des grognements, deux tiers restés là-haut, alors le tiers restant doit y être aussi enterré. Toujours les mêmes.

« Depuis des mois l'Argonne, après l'Argonne,
« Vauquois. Pas de repos. A droite et à gauche on
« ne fiche rien. En Lorraine ou devant St-Mihiel
« on n'a pas tiré un coup de fusil depuis des mois,
« devant Reims c'est la même chose. Et nous,
« toujours nous, il faut marcher. Le devoir doit
« être pour tous et pas toujours pour les mêmes ».

Je remonte mes camarades, j'ai d'ailleurs le même sentiment.

— Allons, voyons, l'attaque est finie, il faut simplement tenir ce sera moins dur. »

Mais les grognements continuent.

J'ai de nombreux Parisiens, grognards, faisant d'ailleurs admirablement leur devoir, qui le feront demain, comme ils l'ont fait hier, mais tous ont le désir de changer de secteur, même pour un plus dangereux, mais ne pas revoir les endroits où tant de camarades sont tombés.

Combien de fois ai-je éprouvé comme tous ce désir de changer. Ici chaque tranchée, chaque boyau nous rappelle un combat. Un arbre, une petite croix nous dit qu'un ami cher est tombé.

L'Argonne et Vauquois sont pour nous des cimetières de souvenirs. Notre vie, nos pensées, nos actions sont enfermées dans les ravins, les sentiers et les tombes. Ici les amis du début sont tombés, ils nous rappellent l'emballement, l'enthousiasme de l'arrivée. Là nos formations ont été fauchées en tenant sous la mitraille et chaque brin d'herbe nous apparaît comme taché de sang ami, chaque buisson s'identifie et prend un nom. Plus loin cette clairière a vu la fuite boche sous nos coups et l'ivresse de la tuerie dans le succès.

Cette route c'est le calvaire de la relève avec ses épuisements, les forces laissées par lambeaux à chaque kilomètre, les souliers durs meurtrissant

les pieds gelés, la chute à terre, las, épuisé, n'en pouvant plus.

Cette haute futaie se peuple. Nous y voyons par la neige la file indienne se profiler sous le sifflement des balles, qui mettaient comme une poésie meurtrière dans le spectacle incomparable d'une nuit d'hiver en forêt. C'est la souvenance d'un choc mou très proche et de la chute du camarade atteint. Ce ravin, c'est notre passage lent, dans l'obscurité, sans bruit, sous les coups de feu partant des croupes qui dominent. Cette tranchée sinueuse c'est la résistance acharnée, résolue, sous la pluie, la neige, avec comme habituels compagnons le froid, et la mort. Plus loin c'est le départ pour l'attaque. Ce créneau, ce passage, c'est la mort bête de tel camarade frappé en blaguant.

Nous marchons entre les croix amies et lorsque nous faisons intérieurement un appel, que de manquants. Notre résolution s'affermit mais nous voudrions combattre en d'autres lieux, ayant autour de nous, des croix, nous demandant vengeance et nous disant peut être notre sort de demain, c'est la guerre cela, mais nous voudrions laisser et oublier quelque peu celles qui sont surtout nos croix.

Le commandement s'en est rendu compte plus tard, la division étant restée pendant deux ans sur les mêmes positions.

La relève s'opère avec les menus incidents habituels. J'ai le même emplacement à Vauquois que celui occupé en fin du dernier combat. Les positions sont prises sous une fusillade terrible. Nous sommes en place au petit jour, il n'y a guère de changements dans la disposition des lieux.

Notre retranchement est formé par un mur élevé au moyen de pierres, de terre, de débris de toutes sortes, amoncelés. L'homme peut se tenir debout derrière, des créneaux rudimentaires lui donnent sa force défensive. Derrière les tireurs il n'y a aucune protection, ni contre l'éclatement des obus boches, ni contre les coups trop courts de notre artillerie qui se trompe assez fréquemment.

Sur la droite un petit poste avancé a été installé, la surveillance y est plus facile.

Derrière nous les postes de commandement occupent les caves consolidées.

A notre gauche, bordant notre petit secteur, un mur, reste d'une maison de Vauquois forme cavalier. En surélévation se place sur notre droite le reste de la compagnie. Toute la journée la fusillade claque sans répit. Les hommes de la section voisine plus exposés en raison de l'élévation de leur position essaient d'élever une muraille de caisses bourrées de cailloux (c'est un système préconisé par un état major) les balles brisent rapi-

dement les caisses et les cailloux s'épandent. Inlassables, les hommes apportent des sacs à terre, ceux-ci sont parfois troués, mais conservent mieux leurs matériaux et de tous ces débris de caisses, de sacs, de terre et de cailloux, desquels émergent des crosses de fusils, des sabres boches ou des baïonnettes françaises, des pieds, des capotes, on arrive à former un retranchement protecteur sous le feu de l'ennemi. Un homme travaille, un homme tire et ainsi de suite.

De notre côté nous essayons de créer une véritable tranchée, nous protégeant le dos comme la face. Un son mat répond au premier coup de pioche, l'homme continue et découvre une capote, puis des cheveux, rien à faire. Plus loin c'est la même chose. Les cadavres gisent partout, recouverts d'une mince couche de terre, nous les piétinons et combattons dessus. Plusieurs centaines sont encore dans les trous d'obus, sur les parapets, partout où la mort les a fauchés, nous vivons avec eux, au milieu d'eux, nous dormons à leurs côtés. A quelques mètres de moi dans une anfractuosité le chef de la section voisine a arrêté la construction d'un abri en raison du nombre de cadavres, l'un d'eux au centre, à demi découvert laisse lamentablement pendre ses jambes et entre elles fatigué, Cayla dort comme dans son lit accoté

à la masse de terre. Au-dessus de la tête des guetteurs de mon petit poste un cadavre est incrusté dans la terre glaiseuse, un bras et une jambe pendent.

Nous sommes en mars heureusement, d'ailleurs je manque d'odorat, c'est en ce moment une qualité.

Les hommes aux créneaux tiraillent, les autres travaillent autant qu'il est possible de le faire, essayant de créer des passage reliant les trous d'obus. Le canon de temps à autre mêle sa voix à celle des fusils.

Nous installons nos crapouillauds rudimentaires, premier essai d'artillerie de tranchée. Un corps d'obus allemand fixé sur une pièce de bois, dans l'obus une lumière est pratiquée et au moyen de dix, vingt ou trente grammes de poudre noire nous envoyons à cent ou cent cinquante mètres des projectiles formés d'un tube de fonte fermé à ses deux extrémités de bouchons de bois et renfermant un explosif et des saletés, clous, balles, morceaux de fer et de verre. La charge met le feu à une mèche qui communique à l'intérieur, cinq ou six secondes après le départ l'engin explose, il ne faut chercher nulle précision mais l'instrument fait du bruit et produit un effet moral assez sérieux, les hommes touchés sont rarement

tués, mais mis assez fréquemment hors de combat.

L'engin présente un inconvénient, les bouchons de bois sèchent et se fendent, la poudre de la charge communique parfois au départ le feu à l'intérieur et tout saute, les servants sont alors blessés, le fait se produit surtout la nuit, l'obscurité rendant impossible le choix du projectile.

J'ai dès le début du séjour deux hommes blessés par mon mortier.

Les hommes du renfort, dépaysés, se cherchent, s'assemblent, nous avons toutes les peines du monde à les faire rester à leur poste, ils manquent de sang-froid.

C'est l'action normale de Vauquois, c'est-à-dire l'envoi continuel, sans arrêt avec plus ou moins d'intensité d'une variété de projectiles meurtriers.

Brusquement un homme pousse une exclamation et du doigt désigne dans les airs un projectile de forte taille qui monte presque verticalement à cent mètres dans les airs, il oblique quelque peu, culbute brusquement et descend avec un sifflement très violent. Des yeux nous suivons aisément la trajectoire qui se dirige vers la droite de la position, il touche terre, une explosion formidable dépassant celles entendues jusqu'alors et, ayant l'intensité d'explosion d'une mine très forte, se fait entendre.

Un nuage de poussière s'élève à l'endroit de l'explosion. Des débris de toutes sortes volent à travers les airs puis retombent en pluie. C'est terrifiant.

Un silence de mort règne sur le plateau, les fusils se sont tus, un cratère vient de s'ouvrir qui a rejeté les cadavres, les pierres, les poutres d'un abri.

— Aux créneaux.

Tous sont à leur place, l'attaque probablement va se produire en raison de la surprise causée par l'explosion du nouvel engin, quelle sale machine ont ils encore inventée ?

Un second projectile, puis d'autres suivent, bouleversant toutes les défenses, éventrant les abris tuant des grappes d'hommes car nous ne sommes pas protégés, aucune tranchée sérieuse n'existant encore. Nous suivons les trajectoires et nous portons tantôt à droite, tantôt à gauche pour les éviter.

Nous sommes en présence des premiers « MINEN ». La moitié de mon effectif est aux créneaux, face en avant, l'autre le cou tendu, les yeux en l'air surveille les arrivées. Un quart d'heure n'est pas écoulé qu'il faut réglementer la surveillance de l'air, les têtes levées se baissent, les cous sont fatigués, quelques hommes se relayant surveillent.

Un cri retentit.

— Pour nous.

Le projectile tombe en sifflant il arrive droit sur nous, impossible de se porter à droite ou à gauche. L'explosion se produit nous sommes soulevés par une gifle formidable, plaqués à terre ou contre les créneaux, couverts de débris. Les cris s'élèvent nombreux. La torpille est tombée à l'extrémité du petit mur qui nous sert de cavalier. Des hommes du renfort, groupés, l'ont reçue au milieu de leur cercle. Dix huit gisent dans toutes les attitudes c'est horrible. Quelques uns essaient de s'enfuir et retombent. Au milieu des cadavres immobiles, un malheureux les reins et les jambes brisés, couché à plat ventre la tête pendante dans un trou, essaie de se soulever des deux mains qui s'appuient en terre, il retombe après chaque effort et le nez et la bouche par lesquels sortent des débris sanguinolents s'imprègnent de terre. Je soulève son buste, il jette sur moi un regard chaviré d'épouvante, un râle râcle sa gorge et il retombe, c'est fini.

Un cadavre a été transporté sur l'abri du commandant à trente cinq mètres, il gît les cuisses et la croupe à nu, les vêtements arrachés, la tête enfoncée en terre, les pieds ont été arrachés et les moignons pendent lamentablement laissant

tomber le sang qui trace son sillon au-dessus de la porte de l'abri.

Au point de chute, les corps s'étreignent en des attitudes sinistres, un spasme de mourant secoue parfois la masse sanglante et boueuse, un être achève de mourir.

Nous avons tous l'impression d'être condamnés à mort, nous n'en sortirons pas, mais personne ne songe à bouger, il faut rester. Les guetteurs à leurs créneaux sont un peu pâles, quelques-uns enlèvent les débris sanguinolents et même des morceaux de chair d'assez gros volume qui ont sauté sur les parapets, les fusils, les musettes les vêtements. Les mains se promènent sur la barbe inculte, dont les poils rudes retiennent les lambeaux de chair humaine. La pile de pain a perdu l'équilibre et est elle-même atteinte, un homme, de son couteau, débarrasse la croûte des débris et remonte soigneusement la pile. Il ajoute en grognant :

— C'est moche tout de même comme dîner.

C'est un philosophe, il nous réconforte. Advienne que pourra.

Les torpilles tombent maintenant en arrière. Enfin, rageuse passe la rafale des 75, l'artillerie demandée s'est déclanchée et couvre d'obus les emplacements de départ des torpilles boches, c'est le meilleur remède.

Les premières ombres se dessinant nous en profitons pour faire une corvée pénible entre toutes :

« La corvée des morts ».

Souvent ce sont des volontaires qui la font, d'autres fois les morts étant trop nombreux, il faut commander des unités entières. Les hommes à la faveur de l'obscurité arrachent aux parapets, au terre plein devant la tranchée, aux caves écroulées, les cadavres qui sont empilés. Les hommes sont obligés de les traîner par les pieds, ou les vêtements, pour ne pas se soulever trop de terre et ne pas recevoir une balle. Nous les entassons dans des trous d'obus. Quelle revue sinistre à passer, et quelle tristesse d'opérer la fouille sur des cadavres souvent à moitié décomposés. Quelquefois nous sommes obligés d'y renoncer le cadavre est en état de putréfaction trop avancée, il faut alors mettre les débris dans une toile de tente ou un sac. Il ne fait pas de chaleurs heureusement. Nous réussissons à enlever les plus gênants et les plus rapprochés de nous, ou ceux qui sont dans les lignes, les autres resteront à l'air et se décomposeront, la pluie, les explosions les disperseront et ne permettront plus leur identification.

Le major envoyé pour prendre des dispositions pour assainir est tué dès son arrivée sur le plateau,

par une torpille boche. Des projections de chaux en avant des parapets sont pratiquées. Malgré les mauvaises conditions d'hygiène l'état sanitaire n'est pas mauvais.

Nous ne déjeunons, ni ne dinons, mais nous nous soutenons avec nos conserves, qui suppléent à tout, même au manque de sommeil. De temps à autre un homme ouvre une boîte de singe, nous la partageons sur un morceau de pain, ensuite ce sera la boîte portée par un autre. Les boîtes supplémentaires, achetées, ont disparu depuis longtemps, nous ne prenons rien de chaud, deux fois par jour une corvée d'eau descend au ravin, l'homme remonte les bidons pleins et nous partageons en mesurant parcimonieusement. Nous avons oublié le bien-être causé par un nettoyage même rudimentaire de notre figure et de nos mains. Pour préserver celles-ci des saletés nous mettons des gants, et la tête entourée dans nos passe-montagne, couverte de boue et de terre nous avons l'aspect de bandits.

Les jours se suivent et se ressemblent, leur programme est toujours le même, combat, travail et veille. Les nuits diffèrent un peu des journées, la veille est plus active, nous sommes si près de l'ennemi qu'un moment d'inattention peut amener une catastrophe. Je ne ferme pas l'œil de la nuit, assis

sur un fauteuil de terre, les jambes et les genoux entourés de la toile de tente, la couverture sur les épaules, je surveille les guetteurs, ils se confondent avec la tranchée dans l'obscurité.

A terre, accroupis, couchés, avec à portée de la main le fusil chargé, les hommes se reposent quand ils le peuvent, couverts de la couverture et de la toile de tente ils forment des masses sombres se confondant avec le sol. Un peu à l'écart près du parapet une masse métallique sur laquelle joue un rayon de lune, c'est la réserve de grenades réglementaires, les grenadiers au contact ou assis sur les grenades dorment à portée de leurs munitions, les coups de fusils s'espacent, s'arrêtent puis reprennent, ils remplacent le cri du guetteur et avertissent l'ennemi comme celui-ci d'ailleurs nous avertit que de chaque côté l'on fait bonne garde, et les heures s'écoulent interminables. Les pensées volent au loin, bien loin abandonnant le terrain de la guerre pour des sujets plus reposants. Ces longues heures ne sont pas tristes, elles ont leur charme, dont nous nous souviendrons, oubliant le froid, les souffrances, le danger.

Une salve plus forte, une fusée qui s'élève à ma droite me ramènent à la réalité. Un coup de canon.

— Aux créneaux.

Le cri court au long de la ligne. Les hommes

sont déjà à leur poste, les couvertures et toiles de tente rejetées sont foulées aux pieds.

Les fusils et les mitrailleuses crépitent sur la droite. L'artillerie opère son tir de barrage précipité, sinistre, rageur, les fusées font entendre leur long sifflement, ratent ou s'allument suivant le temps, l'habileté de celui qui les manœuvre, une d'elles tombe sur notre tas de grenades, un guetteur la jette sur notre parapet qu'elle éclaire violemment. En l'air les torpilles tracent en un serpentin de feu leurs trajectoires, les explosions de crapouillauds, d'obus, de bombes ou de grenades se succèdent, le concert est effroyable, le plateau entier est éclairé comme en plein jour. Des débris de toutes sortes tombent continuellement au milieu de nos groupes.

C'est l'assaut ?

Les tireurs prennent les cartouches fichées devant eux dans la terre entourant les créneaux, et donnent toute la puissance de feu possible.

Derrière les tireurs les baïonnettes des hommes disponibles se sont ajustées sans commandement aux canons des fusils, une haie de pointes est prête pour arrêter la ruée. Les grenadiers sans discontinuer forment un barrage devant la tranchée.

C'est terrible, mais magnifique, le spectacle est grandiose et impressionnant.

Des gémissements, des râles, des clameurs qui s'éteignent, des coups de canon qui s'espacent, des claquements de mitrailleuses qui meurent, des coups de fusils isolés, puis plus rien que l'appel des blessés.

Le lendemain au communiqué figurera une fois de plus « attaque repoussée ».

La garde reprend aux créneaux, les groupes accroupis se reforment, je m'enveloppe de ma couverture, je n'ai nulle envie de dormir, l'oreille tendue aux moindres bruits j'écoute en rêvant et la nuit passe lentement.

Chaque nuit c'est la même chose, les mêmes scènes, les mêmes dangers. Un homme, puis deux, et ainsi de suite tous disparaissent, d'autres viennent et comblent les vides.

Et la garde continue.

Le lendemain même alerte, le tir de barrage précipité répond à notre demande, le 75 tape, hache. Il nous arrose d'un feu d'enfer avec des coups trop courts, qui atteignent nos propres tranchées. Les hommes non protégés contre l'arrière s'énervent. La mort arrivant de chez les Boches est bien reçue, venant de chez nous, dans le dos c'est plus désagréable, quelques hommes s'accroupissent pour se dérober aux coups. Les obus écrêtent les parapets et passent en frôlant

les têtes qui saluent. Celui que j'attendais arrive, il éclate à ma droite, je suis plaqué contre le parapet, j'ai l'impression d'avoir reçu une formidable gifle, je rétablis mon équilibre et me secoue. J'entends à ma droite un gémissement, l'homme accroupi près de moi penche lentement la tête qui devient terreuse et s'affaisse, c'est fini.

Son beau-frère près de lui des larmes aux yeux l'examine, l'éclat d'obus l'a frappé à droite, à coupé le ceinturon l'a traversé de part en part, est passé entre mes jambes et a été blesser deux hommes qui se trouvaient à ma gauche. Deux de mes caporaux sont blessés par le même obus, ils filent au poste de secours, cinq de moins.

La garde continue.

Mais la position n'est plus tenable, il faut ou l'élargir ou reculer. Nous attaquons.

Tous se préparent, les troupes du 76e chargées de l'attaque sont arrivées, elles ont pris place dans les secteurs, non pas dans des places d'armes organisées, nous ne sommes pas encore parvenus à cette période, mais partout ou le parapet peut les abriter.

La première ligne ressemble à une ruche, ici les hommes ont préparé des marches pour sortir, là d'autres élargissent la tranchée pour placer des

échelles. Les dépôts à munitions ont été complétés.

L'heure de l'assaut va bientôt sonner, l'artillerie fait sa préparation.

Un chef de section qui doit faire passer son unité vient me trouver.

— Nous partons de vos tranchées voulez-vous me montrer le secteur.

— Volontiers.

— Ne nous tirez pas dessus en cas de contre attaque. Que vos hommes n'oublient pas que nous sommes devant.

— Rien à craindre ils sont aguerris, personne ne tirera sans mon ordre.

A ma gauche les échelles sont placées, au pied de chacune un officier ou sous officier attend, les hommes groupés autour.

Le capitaine tire sa montre, encore deux minutes, il resserre son ceinturon, assujettit son képi. D'une main prend le montant de l'échelle, tout en maintenant son revolver, de l'autre sa canne, un pied sur le premier échelon.

Un coup de sifflet retentit et la première vibration n'est pas éteinte, que, grandi par le parapet qui lui sert de piédestal, je vois l'officier la canne dirigé vers l'ennemi et je l'entends rugir :

« En avant, mes enfants, vive la France ».

Sans attendre pour savoir si son ordre est exécuté il bondit en avant. Un crépitement a répondu à son cri, la fusillade fait rage, je le vois à quelques mètres s'arrêter une seconde, il a dû être touché, repartir et s'abattre comme une masse, le nez en terre, le képi à quelques pas.

Un peu d'hésitation au bas d'une échelle voisine, le sergent le corps sorti à moitié de la tranchée retombe en arrière une balle dans la tête, l'homme qui le suivait a un mouvement de retrait, le suivant le repousse et bondit suivi par tous.

Les balles sifflent en tempête, les hommes sortent, hurlent et bondissent, c'est la fuite à l'ennemi. J'aperçois par le créneau des corps qui tombent, d'autres qui se jettent en avant, j'entends des hurlements, la mitrailleuse qui faisait entendre son tic tac régulier et sinistre s'est subitement tue, la tranchée prise à certains points résiste à d'autres, de nouveaux groupes repartent, l'éclatement des grenades devient plus intense et domine la fusillade ralentie, des hommes à plat ventre apportent des ordres, nous attendons anxieux.

Sur le terre plein, des tués, mais aussi de nombreux blessés qui rampent ou courent dans les décombres essayant de rejoindre notre ligne, quelques uns sont cueillis par la mort en cours de route, d'autres parviennent.

— Par ici, appuie à droite.

Un de mes hommes saute sur le parapet et à plat ventre aide les malheureux à passer dans la tranchée. Le premier voit à peine, aveuglé par un flot de sang qui ruisselle sur la figure et met un voile rouge devant ses yeux, ses mains cherchent, dix bras le soulèvent doucement, deux hommes rapidement l'entraînent vers le poste de secours, les autres blessés qui peuvent marcher s'y rendent sans aide.

Pas de réaction, l'ennemi a été surpris la tranchée est prise, les pertes ont été utiles.

A l'œuvre, tout le monde aux outils. Le boyau s'amorce filant vers l'avant, au petit jour prochain la tranchée sera consolidée et reliée au réseau. La nuit et le boyau vont nous permettre de recueillir les blessés qui ne peuvent pas rejoindre seuls.

Le canon s'est remis à marteler les positions boches pour empêcher la contre-attaque.

Les journées reprennent monotones, la relève promise ne s'effectue pas, les boîtes de singe sont vides, de tous côtés les hommes partent à la recherche des vivres abandonnés. Le ravitaillement est impossible en raison du tir de barrage des Allemands.

Au soir nous décrochons un cadavre dans la

terre glaise au-dessus du petit poste, je visite la musette et j'opère la répartition des vivres qui s'y trouvent, je donne son passe-montagne neuf à un homme qui n'en a pas et ses cigarettes vont aux mains qui se tendent avides. Il faut tenir, et l'on s'endurcit, le mort nous aide actuellement comme il l'a fait étant vivant.

Le lendemain amène enfin la troupe qui doit nous remplacer ; sans incidents notables nous regagnons nos cantonnements après ce nouveau séjour, plus dur en privations et en souffrances physiques, que la période de combat. Des pertes sont venues s'ajouter aux premières, la prise de Vauquois est définitive, la position a été consolidée et le sera chaque jour. Nous sommes heureux du résultat, mais également satisfaits de voir le combat terminé et d'arriver à une période pénible incontestablement mais infiniment moins périlleuse que la première.

Nous pouvons compter nos morts.

XX

COLLIGNON

Dès le début de la campagne, Collignon s'engage et part avec le 46e d'infanterie. C'est d'abord le dur calvaire des marches, par la chaleur torride d'août, pour atteindre Arlon et la frontière de Belgique, puis la retraite en combattant depuis la Belgique. Les marches succèdent aux marches, l'homme de cinquante huit ans qu'est Collignon fait l'étape avec les jeunes classes de l'active, sans aucune préparation, sans entraînement. Sa volonté est plus forte que ses moyens physiques, les pieds meurtris, ensanglantés, blessés par la marche, Collignon change ses souliers contre des espadrilles ... et il continue.

Puis c'est la Marne, pour le 46e les combats à Vassincourt, Mussey, le nord de Bar-le-Duc, et la marche à la victoire vers le Nord jusqu'à Monblainville, Varennes, le léger recul jusqu'à Neuvilly, la stagnation et la tranchée.

C'est le séjour dans les villages d'Aubreville,

Neuvilly, Clermont en Argonne, les Islettes pendant les repos, la forêt de Hesse, l'Argonne et Vauquois pour le combat.

Je vois encore, comme si la scène était d'hier, Collignon dans les rues des villages de repos, grand, fort, dépassant la plupart des hommes de la tête, impeccable en sa grande capote bleu sombre qu'il semble porter comme une redingote, pas trace de boue sur ses vêtements, soigné, ganté de brun la plupart du temps. Au milieu de la poitrine sombre la Légion d'honneur jette sa note sanglante. Sa belle figure reposée entourée du collier de barbe blanche respire la bonté, inspire le respect et plus qu'on ne salue militairement on a l'idée de s'incliner devant l'exemple.

Les troupiers regardent un peu étonnés ce grand vieillard qui comme en un salon leur dit gentiment en passant devant eux :

— Pardon, camarade.

Plus d'un lève son képi. Inconsciemment ils sentent que Collignon est plus qu'un soldat, c'est un exemple. C'est un peu de la France, il semble personnifier les engagés volontaires nombreux au 46e qui de dix-sept à soixante-quatre ans se sont levés au premier appel du pays en danger.

Placé par ses fonctions, sa situation, à un degré

élevé de l'échelle sociale, il a malgré son âge donné l'exemple.

Porte-drapeau il l'élève plus haut qu'un autre, c'est un emblème en portant un autre.

Un peu détaché de la troupe par ses fonctions de porte-drapeau, il monte aux tranchées avec le régiment et reste avec la garde du drapeau près du colonel, c'est en ligne qu'il meurt le 16 mars 1916.

Le sommet de Vauquois pris les derniers jours de février et disputé avec acharnement depuis cette date est le centre d'une bataille acharnée qui déborde sur les environs, et ne cesse ni jour ni nuit depuis vingt jours.

La petite ferme de la Cigalerie accrochait aux pentes ses toits rouges, un amoncellement de briques, de pierres et de débris en marque la place. Sous les décombres les caves protègent encore des éclats d'obus et dans chaque abri des faces glabres, des figures tirées par le manque de sommeil attendent la fin du bombardement qui depuis des heures martelle le sol. Les pierres et les balles de shrappnells tombent en pluie sur les briques et les tuiles. Le ravin est jonché de morts, le chemin creux et les boyaux voisins ont des garnisons de cadavres.

La petite ouverture d'un abri se voile brusque-

ment, comme un lapin qui fuit en son terrier, un homme du 76e régiment bondit à l'intérieur :

— A l'aide, mon copain est tombé, à vingt mètres gravement touché.

Un instant le silence règne, les éclatements de 105 précipitent au dehors leurs aboiements, leur meute pressée, nombreuse, hurle à la mort.

— Collignon se lève.

— J'y vais, qui m'accompagne ?

L'homme du 76e le suit.

Les corps se courbent et se coulent dehors, et la mort arrive en rafale. Quand elle a passé, un corps, le plus grand est étendu, le second se relève et saute de nouveau dans l'abri.

On cherche à arracher Collignon à la mort, c'est inutile quelques instants après le porte-drapeau expire.

Son corps est criblé par les éclats et les balles, et le bulletin du major s'exprime ainsi dans une éloquente simplicité.

Collignon est atteint :

De plaie pénétrante à la cuisse droite, par éclat d'obus au niveau de l'anneau des adducteurs. Hémorrhagie très abondante de l'artère fémorale.

Plaies multiples à la jambe gauche.

Plaie pénétrante au poignet gauche.

Plaie de l'avant bras droit.
Plaie contuse de l'épaule droite.
Plaie de l'arcade sourcillière droite.
Seule la blessure de la cuisse droite était mortelle. L'hémorrhagie détermina la mort en peu de temps.

Le corps de Collignon est ramené le lendemain à Aubreville et dans le petit cimetière bouleversé par les obus ses camarades et ses chefs lui rendent les derniers devoirs.

Il n'est autour du nom de Collignon nulle besoin de légende, la vérité est suffisamment belle, puisse l'exemple qu'il a voulu donner être suivi de beaucoup, ce sera par delà la tombe sa plus belle récompense.

XXI

CAZENEUVE

Collignon demeure pour ceux qui l'ont connu auréolé de bonté, de courage, d'abnégation, devant sa tombe tous s'inclinent respectueusement et admirent son exemple.

Cazeneuse fut plus modeste, plus simple, plus humble et plus près du poilu, il fut un vrai poilu, un vrai soldat. Dans le rang, supportant toutes les fatigues, dans la tranchée toutes les misères et les souffrances et au combat tous les dangers je ne puis évoquer sa figure sans la rapprocher de celle du grognard de l'Empire.

Cazeneuve fut Flambeau, un Flambeau héroïque, cocardier, gueulard, rieur, grognard dans toute l'acception du terme. Il fut le peuple qui se bat, le parigot qui meurt pour une cocarde, une idée, qui combat en chantant et en riant et fait un pied de nez à la camarde quand elle frappe à la porte.

Lorsque j'évoque son souvenir, je n'ai pas un instant l'idée de m'attendrir, mais de me retourner

vers mes camarades de combat, et les siens, et commander en passant devant sa tombe toute vivante du souvenir.

— Présentez armes.

Pour Cazeneuve le salut de soldat à soldat, on ne pleure pas des hommes comme lui, on les venge.

Tout Paris l'a entendu à l'Opéra-Comique. En 1914 son âge a tempéré ses succès, les seconds rôles lui permettent d'achever honorablement sa carrière théâtrale.

Le clairon de la mobilisation résonne brusquement à ses oreilles de cinquante quatre hivers. Jamais il n'a tiré un coup de feu, tenu un fusil, si ce n'est à la scène. Les années ont à peine atteint sa vigueur. Il est resté résistant comme un chêne, il ne plie pas. Plus solides que ceux des gamins de vingt ans sont ses jarrets, il va les mettre à l'épreuve. Son fils est au 46e régiment, il le rejoint.

Je vois encore le premier soir à Fontainebleau, une grange nous abrite, tous deux bleus, n'ayant jamais servi, notre engagement et notre inexpérience nous ont rapprochés, nous ne sommes pas à la coule, et ignorons la possibilité de coucher en ville.

Je partage ma botte de paille avec un ancien

disciplinaire, Cazeneuve est à côté et pendant toute la soirée la gaieté jaillit. Dans ce milieu d'inquiétude et d'attente pour beaucoup, il sème la bonne humeur gauloise et est au matin entouré d'une bande de nouveaux camarades.

Nous devions tous deux devenir mieux que cela, de vrais frères de combat.

Cazeneuve après le départ du dépôt à Marvejols est habillé et équipé. Ce qui nous importe c'est de partir les premiers au front et c'est entre nous une émulation. Dans un coin de cour, un copain complaisant nous fait exécuter les mouvements élémentaires de l'école du soldat, nous sommes tous deux classés parmi les exercés aptes à partir en quelques jours.

Le renfort est demandé, nous filons et sommes classés à l'arrivée sous Vauquois dans la même escouade.

L'assaut de Vauquois en octobre 1914 nous trouve côté à côte, nous partons ensemble, ensemble sous les balles nous arrivons. Je suis projeté à terre par une prise aux jambes et j'aperçois Cazeneuve debout, entouré de cadavres qui viennent de dégringoler. Les balles tombent en pluie, tranquillement il tire son coup de fusil, le coup fait sauter sa baïonnette mal ajustée, car il est et restera maladroit pour tout ce qui demande

de l'habileté manuelle. Il la ramasse tranquillement sous les balles, seul debout, un commandement l'oblige à se coucher.

Sous la mitraille il fait des bons mots, blague et attend tranquillement les camarades qui creusent un boyau pour le sauver.

Le séjour en Argonne le trouve toujours vaillant, nommé caporal après l'assaut de Vauquois il remonte le moral de tous par sa bonne humeur. Supporte toutes les souffrances, les privations, les corvées et les combats sans sourciller, mieux qu'un jeune.

J'essaie de parfaire son instruction militaire, sans pouvoir y parvenir, il confond les escouades, les sections, ignore leur nombre, leur composition, commande en chantant et a des conceptions d'artiste pour tout ce qui est militaire. Il est le modèle du franc-tireur, courageux, admiré par tous pour sa vaillance et sa bonne humeur. Il énerve les Boches voisins par son rire, ne respecte ni la consigne du silence, ni aucune autre et nous fait rire sous les balle comme à une partie de plaisir.

Les relèves si pénibles sont égayées par ses aventures. Il trébuche, tombe, se relève, perd la colonne, la laisse couper sans prévenir et lorsqu'on lui demande où se trouve la tête de la co-

lonne qui s'est enfoncée dans la nuit et les profondeurs de la forêt, jure comme un païen que ce qui arrive est la faute d'un autre. La colonne suit-elle, sur la gauche, un layon embourbé, Cazeneuve prend la droite, tombe dans les taillis ou les trous, et nous sommes obligés d'aller le repêcher et toujours le même grognement revient.

— Nous sommes conduits par le roi des c...

Lui demande-t-on amicalement :

— Qu'y a-t-il mon vieux C... cela ne va pas.

— Moi, je n'ai jamais mieux été, est-ce que je réclame.

Et le rire et la blague fusent de nouveau.

Nommé sergent, il est secondé et remplacé au repos par ses caporaux, ceux-ci font les notes, le compte des pelle-pioches ou des cartouches, lui préparent son contrôle.

Au combat, personne ne prend sa place, il part le premier.

A Vauquois les premières torpilles affolent et énervent, les groupes refluent à droite et à gauche suivant la menace. Lui debout, de toute sa taille déployée, planté dans une tranchée surélevée, il nous domine tous et regarde impassible, ne bougeant pas d'une semelle, et j'ai honte d'avoir eu, non pas un mouvement de recul mais d'esquive du projectile.

Sentimental au suprême degré la moindre attention le touche.

Aux Islettes, le général Gouraud qui vient d'être blessé en Argonne, passe en revue la compagnie où nous faisons notre apprentissage de sous-officiers. Le commandant lui présente notre doyen Cazeneuve, le général le complimente, lui serre la main, lui remet en souvenir un cigare superbe orné d'un portrait du roi d'Espagne, donné au général lors de son passage en Espagne, et mon vieux Caze revient tout ému, une larme au coin de l'œil lui qui n'a jamais tremblé.

Il meurt en soldat, mais de l'accident bête. Huit jours avant sa mort il semble la prévoir. Malgré sa résistance physique et morale il est, comme presque tous après Vauquois, quelque peu déprimé, on ne supporte pas impunément des mois de campagne dans la boue, la neige, mal nourris, jamais réchauffés, dormant à peine, combattant toujours. Il ne va plus que d'un pied. Atteint d'un mal de gorge prononcé, son évacuation vers le repos momentané semble prochaine. Il veut une dernière fois remonter à Vauquois, il vient d'être nommé adjudant, changé de compagnie, l'arrosage de son galon s'impose.

Le régiment occupe Vauquois, l'ennemi depuis un certain temps est tranquille, la surveillance se

relâche un peu, le capitaine a installé son bureau et son poste de commandement dans une ancienne cave dont la voûte ébranlée par les obus a été étayée au moyen de fers en T. et de poutres. Un déjeuner chaud a pu être préparé et les chefs de section de la compagnie sont présents. Cazeneuve est du nombre. Le déjeuner n'a été troublé par rien, à quelques mètres de l'ennemi tous blaguent, le quart de café en mains, c'est presque le repos.

Brusquement un craquement se fait entendre, la voûte semble s'affaisser, les fers en T s'écartent et la masse couvrante s'effondre sur les convives. Des cris, des gémissements se font entendre, les secours s'organisent, tous les voisins s'acharnent à dégager leurs camarades.

Les étais posés sur une terre minée par les infiltrations de pluie des jours précédents, ébranlée par les explosionx, ont cédé, entraînés par le mouvement du sol.

Après un long effort les corps sont dégagés. Le capitaine est blessé gravement, plusieurs sont tués.

Cazeneuve apparaît au milieu des décombres, il respire encore faiblement. Un fer en T lui comprime la poitrine, un autre l'a frappé sur la nuque en tombant et pèse encore sur lui.

Il a reçu le coup du lapin, il est assommé.

Tout est tenté en vain par les médecins pour le ranimer. Ni les piqûres, ni les tentatives de respiration artificielle ne donnent de résultat, et il expire peu de temps après avoir été dégagé.

Son corps transporté à Aubreville est déposé dans une grange et je viens lui apporter mon dernier et suprême adieu. Sa figure mâle et énergique, couronnée des cheveux grisonnants taillés en brosse n'est pas contractée, nulle trace de souffrance, il semble reposer.

Les plis du drap tricolore l'enveloppent, je retire mon képi devant le cadavre posé entre deux montagnes de bottes de foin, mon vieux Cazeneuve est mort en beauté, superbement, le rideau se baisse pour lui sur le plus grand et le plus tragique des théâtres. Il me semble qu'un peu de moi-même est parti, nous restions seuls, tous deux, du renfort d'octobre 1914. Nous semblions de roc, la mort, les blessures, les maladies avaient touché successivement tous nos compagnons de renfort, l'avant dernier, le meilleur venait de partir.

Dans cette même grange, quelques instants après arrivait son fils qui comme moi venait lui apporter son dernier adieu. Le lendemain, alors que vers le cimetière d'Aubreville le cercueil

montait, les Boches voulant jusqu'au dernier moment poursuivre celui que seule la mort avait vaincu, arrosaient d'obus le cortège.

Nous n'avions pas mis qu'un corps dans le cercueil il avait emporté une parcelle de l'âme de la France immortelle.

J'ai voulu sur sa tombe comme sur celle de Collignon jeter modestement une fleur de regret et de souvenir ; à mes fleurs d'autres s'ajouteront et le bouquet de pensées des anciens camarades de combat viendra mettre autour de leur nom le parfum de notre admiration.

Plus tard devant sa tombe que les grenadiers du 46e présentent les armes, son nom est digne de figurer dans le livre du souvenir, à côté de ceux de la Tour d'Auvergne et de Collignon.

XXII

FRÉDÉRIC CLÉMENT

Le petit village de Saint-André est en rumeur, au loin sur la route qui conduit au village une longue ligne bleu horizon se profile et s'approche.

Un renfort.

La ligne se précise, s'avance et entre dans le village. Les faisceaux formés, les hommes rompent les rangs et se mêlent aux anciens qui les attendent. Beaucoup de reconnaissances se produisent, un certain nombre de nouveaux sont des blessés de la Marne et des premiers assauts de Vauquois.

Une main se pose sur mon épaule, je me retourne et j'aperçois un grand sergent à barbe grisonnante, une pipe à la bouche et qui me tend la main.

— Frédéric Clément, vous ici.

— Mais oui, cela vous étonne.

— Un peu, en effet.

Le Palais nous a souvent rapprochés, sans nous faire intimes, mais a cependant créé un lieu com-

mun, toute notre camaraderie professionnelle, notre vie dans le petit clan si prenant du Palais, nous réunit. Ma capote bleu sombre et la sienne bleu horizon portent maintenant le même numéro. Il me conte son départ, l'abandon des êtres chers qu'il a laissés derrière lui, sa volonté d'accomplir son devoir, plus que son devoir strict puisque appartenant à la réserve de la territoriale il est venu prendre place dans un régiment d'active.

Il est très calme, fumant toujours placidement sa pipe, pas d'emballement chez lui, une froide résolution de parcourir le chemin que son courage et son abnégation lui ont tracé.

Il est mon ancien au Palais, je suis le sien au feu, et préoccupé de son manque d'agilité en raison de son poids et de son âge, je lui donne quelques conseils. J'ai une mauvaise impression, les pentes de Vauquois sont si raides même pour les jeunes, il faut savoir se dérober à la rafale des obus, repartir au moment convenable, toutes choses pour lesquelles l'agilité est indispensable, le courage ne peut suppléer à tout, et d'autre part le manque d'expérience de Clément est certain, il va pour ses débuts être jeté dans un combat terrible.

Presque chaque jour, après son arrivée nous nous retrouvons pour bavarder.

Les assauts du 17 février sont menés par le

31e, mais le 28 février nous jette contre la colline jusqu'alors invaincue, les pertes sont cruelles et nombreuses et dès mon retour je pars à la recherche de Clément. A sa compagnie il est porté comme disparu. J'interroge ses camarades, les versions les plus contradictoires circulent, rien d'absolument précis.

Le bataillon est parti à l'assaut sur les pentes, mitrailleuses et fusils éclaircissaient les rangs, quelques camarades l'ont vu tomber, il fallait avancer, personne ne sait ce qui s'est passé ensuite, ni ce que Clément est devenu.

Au bureau du colonel nulle trace, pas de passage dans les postes de secours, les journées qui suivent n'apportent aucune indication, pas de trace de cadavre non plus.

Les disparus sont nombreux, le flux et le reflux des vagues d'assaut a amené tantôt les Français, puis les Boches, puis à nouveau les nôtres sur le même terrain, quelques blessés ennemis ont pu être recueillis par les uns ou les autres mais bien peu nombreux.

Le grand fossoyeur, le canon, a opéré sur les pentes de Vauquois. De cadavres reconnaissables il a fait d'informes débris, enterré les uns sous les explosions, déterré les autres, projeté dans les airs des débris sanguinolents, qui n'avaient plus

rien d'humain. Les familles n'auront même pas la consolation de venir sur la tombe du disparu.

Frédéric Clément, je le crains, est de ceux-là. J'ose apporter à sa mémoire mon souvenir de camarade de Palais et de combat, puissè-je le faire revivre un peu dans la pensée de tous ceux qui l'ont connu.

Frédéric Clément s'était après ses études de Droit et des Sciences politiques, à peine à l'âge d'homme, jeté en pleine mêlée politique à l'époque du Boulangisme, encouragé et soutenu par l'Union libérale de Barboux et de Léon Say, et par l'Association républicaine de Jules Ferry et de Spuller.

La tourmente politique du Boulangisme passée, il devint paisible clerc d'agréé, se fit inscrire au barreau sous le Bâtonnat de Ployer, est nommé second secrétaire de la Conférence des avocats fait à la rentrée un éloge remarqué de Gambetta.

Président de la conférence Molé il succède à Viviani comme secrétaire dans le cabinet de Bertin. A partir de ce moment il partage sa vie entre le Palais, la rédaction au Journal des Débats et à la République Française, et la politique.

Plusieurs fois candidat à la députation il échoue chaque fois, notamment dans la Seine-Inférieure.

Frédéric Clément avait épousé de nombreuses

années avant la guerre Mlle Secrétan, la fille du colonel suisse, qui dans la *Gazette de Lausanne* combat encore à l'heure actuelle en faveur de la France.

A un âge où il avait sa situation faite au Palais, il a quitté famille, situation, amis et est parti accomplir noblement son devoir et tomber pour la France, face à l'ennemi.

XXIII

LES MÉDECINS DU 46e

Un bruit de bottes, dans l'escalier qui conduit à l'étage de la maison en construction que les hasards du cantonnement de Clermont en Argonne nous ont affectée, nous fait sursauter.

— Pourvu qu'on ne vienne pas nous embêter dit Michaud, nous sommes si bien ici.

Une chambre bien close abrite huit d'entre nous, deux bottes de paille donnent une litière moelleuse. C'est presque le paradis pour des hommes qui habitent depuis deux mois la forêt de Hesse, vivent sous le ciel, sont anémiés par la dyssenterie, dont quelques-uns ont la fièvre et qui ne tiennent plus que par devoir ou par force.

Au bruit de bottes a succédé des exclamations.

— L'infirmerie sera installée ici, tout le monde doit déguerpir.

Les visages se sont allongés, coucher dans une grange ouverte à tous les vents ne nous sourit guère. Je sors et me trouve en présence d'un jeune

major à deux galons, mes maigres fonctions de soldat de deuxième classe ne vont probablement pas peser lourd sur ses décisions.

— Monsieur le major, nous sommes huit dans une pièce de la maison, tous en assez mauvais état, et d'ailleurs paisibles, autorisez nous à rester, nous serons tranquilles et ne gênerons nullement le fonctionnement de l'infirmerie.

Mon interlocuteur m'examine des pieds à la tête, apprécie notre installation, puis répond :

— Bon, restez, mais surtout ne faites pas de bruit au moment de la visite et recommandez à vos camarades l'usage des feuillées il y a trop de promeneurs à travers le jardin.

Sa réflexion est assez logique, le soldat français est souvent sale, et à l'instar de certains animaux domestiques se pose où il se trouve. Nous avons été réveillés la nuit précédente par une chute d'eau nous venant de l'étage supérieur et occasionnée par un flemmard trop paresseux pour descendre jusqu'au jardin, une séance de boxe a d'ailleurs vidé avec perte et fracas le dégoûtant personnage.

Un départ rapide, le major disparaît, nous laissant maîtres de la place.

C'est ma première entrevue avec le médecin-major Vincent du 3e bataillon du 46e régiment.

L'homme qui plus tard débusquera du centre neurologique de Tours et fera remonter au front ceux qui voudront se dérober à leur devoir. Le docteur à la torpille, attaqué en raison de son traitement par des députés ou certains de ses confrères mais qui reste entouré des sympathies de ses camarades de combat qui ont appris à l'apprécier au feu et lui savent une valeur infiniment supérieure à celle de ses détracteurs.

L'exemple du courage et de l'abnégation venait d'ailleurs de la tête au 46e dans le corps médical, le médecin-chef le docteur Gerbault a montré à tous comment il comprenait le devoir du médecin au feu. Avec ses collaborateurs et les brancardiers jusque sur la ligne de feu, sous les balles, il relève les blessés et lorsque il a terminé cette première besogne, il passe à la terrible corvée des morts. Bien des familles françaises lui devront de retrouver au cimetière de l'Avant-garde sous Vauquois la tombe des leurs. Il reste avec son régiment actif jusqu'au 8 janvier 1915, et tombe ce jour-là sous une balle allemande qui lui brise la jambe alors qu'il allait arracher aux Allemands le cadavre de son vieux camarade le commandant Darc.

Derrière lui ou plutôt à ses côtés, le docteur Gabrielle fait tout le début de la campagne, le 28 août 1914 il a son cheval tué sous lui, il est blessé,

cité à l'ordre de l'armée, évacué et reprend son poste dans un bataillon de chasseurs.

Avec eux, Foucher et d'autres que j'oublie et qui ont exercé la médecine de guerre comme un véritable sacerdoce et l'oubli de soi-même, qui, ont couru les mêmes dangers que nous et se sont conduits en soldats.

C'est Luizy, médecin auxiliaire, petit, presque imberbe, timide comme une jeune fille dans la conversation et d'un calme merveilleux sous les bombardements les plus intenses. Continuant à panser le blessé qui s'est confié à lui, alors qu'autour de lui les hommes tombent ou se jettent à terre pour éviter les éclats d'obus.

Blessé une première fois le 28 février 1915 il refuse de se faire évacuer, se repose quelques jours, reprend son poste et est de nouveau blessé grièvement dans un bombardement au cantonnement d'Aubreville.

Décoré de la médaille militaire et cité deux fois à l'ordre de l'armée nul n'a plus mérité ces récompenses et n'en n'est plus digne.

Vauquois devait valoir au docteur Vincent la croix d'honneur. Son poste de secours installé dans le chemin creux de Vauquois reçoit les blessés trop nombreux, les infirmiers sont obligés de les déposer partout à l'extérieur, autour du poste,

Bientôt les obus viennent fouiller le chemin creux, le musicien Delaitre reçoit un éclat d'obus à la mâchoire, la carotide tranchée il s'effondre, le docteur Vincent opère la ligature sur place en face du poste de secours. A quelques mètres, sous un obus, un abri s'effondre, un officier le pied arraché réclame du secours, le docteur Vincent bondit, derrière lui un nouveau projectile explose arrachant et la tête du musicien et la pince qui lie la carotide, les blessés arrivent toujours.

Les compagnies de réserve ont perdu sous le bombardement qui martelle le ravin, tous leurs officiers, il faut pourtant les porter à la crête, les sous-officiers les entraînent, mais un certain nombre d'hommes hésitent, les docteurs Vincent et Foucher les entraînent et amènent des groupes assez nombreux au capitaine Liédos qui peut continuer son attaque.

Le lendemain les mêmes faits se reproduisent et chaque fois qu'il se porte au sommet de la colline pour porter des secours il entraîne des hésitants, des traînards et pénètre avec les compagnies d'assaut dans l'ouest de Vauquois.

Le docteur Vincent fut à la suite de ces faits l'objet du rapport suivant signé de son chef de service le docteur Rouffiandis :

« Monsieur Vincent, Clovis, Julien, médecin des

« hôpitaux de Paris d'abord affecté à un groupe
« de brancardiers, a été versé sur sa demande au
« 46e régiment d'infanterie, où il a fait montre de
« qualités exceptionnelles. Déjà le trente octobre à
« Vauquois où nos tranchées de première ligne
« étaient sur le Mamelon Blanc, il est allé, seul,
« relever les blessés sur les pentes de Vauquois.
« Le 28 février, pendant que le bataillon en posi-
« tion d'attente était soumis à un feu violent d'ar-
« tillerie et de bombes et subissait ainsi des pertes
« sérieuses, il a su immédiatement organiser, dans
« une partie du chemin creux relativement moins
« exposée, un poste de secours qui fonctionna sans
« arrêt. Se dépensant avec zèle. il prodigua des
« soins aux nombreux blessés qu'il allait chercher
« au milieu des projectiles. Il a lui-même arrêté
« et ramené des hommes qui se repliaient et les a
« accompagnés superbement jusqu'à la ligne de
« feu.

« Le 1er mars lors de la deuxième attaque que
« devait appuyer le 46e le chef de son bataillon a
« dit de lui, qu'il avait été parmi les cadres son
« collaborateur le plus précieux en l'aidant à pas-
« ser en avant des groupe très faiblement enca-
« drés qu'il conduisait lui-même au feu.

« Pendant toutes les nuits il a dirigé lui-même
« sans prendre un instant de repos les brancar-

« diers à la recherche des blessés, ne rentrant au « poste de secours que pour se consacrer à leur « donner des soins.

« J'ai l'honneur de proposer monsieur le méde- « cin aide-major Vincent pour la Croix de cheva- « lier de la Légion d'honneur avec le motif sui- « vant :

« Admiré de tous au régiment par son courage. « Dans les journées du 28 février au 1er mars 1915, « après avoir sous les éclats d'un bombardement « particulièrement violent, pansé les blessés graves « dont l'un a été tué à ses côtés par le tir de l'ar- « tillerie ennemie, a suivi les troupes à l'assaut « d'une position très forte et a pris la tête des sec- « tions dont les cadres avaient été décimés. Est « entré dans la position avec les troupes d'assaut. »

A la suite de ce rapport le docteur Vincent était nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Non seulement le service médical eut à s'occuper des blessés, mais surtout des morts en nombre considérable, enfouis sous les décombres ou exposés au feu de l'ennemi. L'assainissement de Vauquois ne put avoir lieu que longtemps après les combats puisque les premiers jours d'occupation du plateau, les assauts ayant cessé, les pertes furent en quelques jours de plusieurs centaines d'hommes.

XXIV

DES GLANES

Le Capitaine de bateau lavoir

La cour est encombrée de volontaires qui arrivent, le capitaine commandant la compagnie de dépôt circule et grogne. Il ne les aime guère tous ces gens, auxquels personne ne demandait rien, qui n'avaient qu'à rester chez eux et qui viennent encombrer le dépôt, il y a déjà bien assez d'hommes pour ennuyer les officiers des dépôts laissés en arrière en raison de leurs aptitudes guerrières.

A-t-il demandé à faire la guerre, lui ? Non, n'est-ce pas et pourtant il est militaire professionnel. Quelles raisons ont donc tous ces gens-là de venir lui donner du tracas ?

Dans quel siècle vivons-nous ? Des gens demandent à se faire casser la figure alors qu'il n'y sont pas obligés.

Il arrête son monologue, plus bouleversé encore par l'arrivée d'un nouveau groupe, qui se distingue des autres par son manque de banalité.

En tête un vieux bonhomme, sec, maigre, vêtu d'une redingote, coiffé d'une casquette blanche de bain de mer, suivi d'un homme d'une quarantaine d'années assez fort et d'un gamin bien découplé mais paraissant dix sept ans.

Avec des mouvements saccadés le vieux s'approche du capitaine, salue militairement, se met au garde à vous et se présente.

— Mon capitaine, je viens me mettre à votre disposition, je suis engagé volontaire et j'ai amené avec moi mon gendre et mon petit-fils.

— Quel âge avez-vous ?

— Soixante-quatre ans. Mon petit-fils dix-sept.

C'est comique par l'allure générale du vieux bonhomme, je souris d'abord, et j'ai ensuite envie de l'embrasser ce vieux, ridicule et sublime à la fois. Le capitaine n'ose plus ronchonner, dans sa tête de vieille baderne, la réflexion agit, ils ont donc quelque chose au cœur pour s'offrir si magnifiquement des vieillard jusqu'aux gosses.

— C'est bien, nous verrons, on va vous habiller.

Nous accaparons le vieux bonhomme qui raconte son histoire à tout le monde. Il est de Clichy ou de Levallois, trop vieux, son gendre réformé, son petit-fils trop jeune pour être soumis à la loi militaire, il a emmené tout son monde au bureau de recrutement et les voici tous trois.

Les gosses se moquent bien un peu de ses travers, sa casquette blanche l'a fait surnommer immédiatement « le capitaine de bateau lavoir » mais il plaît à tous. Bavard il raconte à qui veut l'entendre que son concierge lui a réclamé un sabre boche, la ménagère du premier étage une lance, son voisin de palier un casque etc... les gosses flattent sa manie.

Au renfort d'octobre il part avec nous, son gendre et son petit-fils.

Nous avons vieilli d'un mois, depuis l'arrivée au front. Le ravin gazonné retentit du bruit de la fusillade, du claquement de la mitrailleuse, du tonnerre de l'explosion des obus. Les tirailleurs français fauchés par la mitraille sont alignés un peu partout, c'est la dernière parade, des corps étendus, du sang, des cris et des râles.

Du bois nous voyons distinctement les phases de la lutte inégale, et meurtrière pour les nôtres, seul le taillis qui nous abrite nous permet d'être si près.

Du milieu d'une ligne de corps, au centre du ravin, un soldat maigre développe subitement toute sa taille, debout, face à l'ennemi, il s'appuie sur son fusil et j'entends une voix chevrotante, qui semble lancer aux morts le commandement suprême :

— En avant, vive la Fran...

Une rafale lui a fermé la bouche. Le capitaine de bateau lavoir s'écroule au milieu des morts, face à l'ennemi.

Les remplaçants

La fusillade fait rage, les explosions se succèdent, les hommes tombent, comme des blés fauchés, partout ils jonchent le sol.

Vauquois est pris, la contre-attaque jette successivement contre la division victorieuse des troupes de quatorze formations.

Les attaques toute la nuit se sont succédées, il faut ou redescendre la colline ou se fixer au sol. Les hommes en groupes plutôt qu'en formations militaires s'accrochent aux trous d'obus, amoncellent les débris de constructions éventrées, des briques, des pierres, des morts. Mais pour prendre la pioche il a fallu lâcher le fusil, travailler sous les balles, l'ennemi ne s'avoue nullement vaincu et redouble d'efforts.

Devant le retranchement qui s'ébauche, des hommes à moitié découverts épaulent, tirent et dégringolent les Boches qui essaient d'avancer.

Deux tireurs, derrière un petit pan de mur qui couvre une trentaine d'hommes au travail,

sont touchés presque en même temps, dans le bruit de la fusillade, l'un d'eux, blessé, a la force de prévenir le sergent qui à quelques pas en arrière surveille le travail.

— Deux autres, en avant.

Deux hommes, les deux premiers ont lâché la pioche, pris leur fusil et sans un mot, d'un saut par dessus le retranchement inachevé ils ont pris la place.

Le sergent surveille, peu de temps d'ailleurs.

— Deux autres en avant.

C'est le tir à la mort, pas un murmure, à peine un mot.

— Adieu, vieux.

Une poignée de main, et sucessivement comme des héros antiques, sans attendre la désignation de leurs noms, dix hommes, des inconnus, vont à la mort pour assurer la conquête du lambeau de terrain.

Carriou

En compagnie d'autres Bretons, Carriou est arrivé en renfort au front, taillé en hercule, solide comme un roc d'Armor, perdu quelque peu dans ce régiment parisien, ne comprenant pas la blague, il est devant mes gosses d'une timidité de jeune fille, et dans son regard passent par moment des angoisses d'enfant perdu

loin du pays. Au combat un merveilleux soldat.

Depuis des mois, dans les bois, comme un loup, il chasse le Boche. L'hiver est venu, il fait très froid, depuis le matin il tire, abrité par un bouclier dissimulé dans un buisson, le camarade de garde avec lui au petit poste avancé vient d'être blessé, et personne en plein jour ne vient à eux.

Le gel s'accentue et pénètre aux moelles, les pieds douloureux, qui ignorent les chaussettes, sont crevassés, les jambières collent aux plaies jamais soignées et que Carriou cache.

Quant au soir le petit poste est relevé, le sergent y trouve un blessé et un grand Breton qui toujours tire, mais pieds et jambes nues, le sang, le pus et la boue congelés sur les plaies plus douloureuses.

La consigne était de tenir.

Les pièces de dix sous

La préoccupation règne chez les gradés, le renfort envoyé est d'esprit déplorable. Les hommes pas aguerris, ne valent pas les anciens, ceux qui restent et ceux qui sont tombés dans les durs combats des jours précédents.

— Pourra-t-on tenir avec eux ?

Au physique les nouveaux venus, bâtis solidement valent deux des petits Parigots gringalets

des faubourgs qui forment le fond du régiment.

Dans les petits postes un nouveau est mis sous la surveillance d'un ancien.

Au milieu de la nuit la fusillade subitement déclanchée attire sur la position son contingent de projectiles divers qui tombent par milliers.

Inquiet, vers le petit poste, le sergent s'est lancé. Les deux hommes y sont.

Le Parigot gringalet tire posément, froidement, comme à l'exercice.

Au fond du boyau, le second est tapi comme une bête traquée.

L'exclamation sourde du sergent fait retourner le gosse qui paisiblement répond à la place de l'autre.

— Sergent, ne lui dites rien, il ramasse des pièces de dix sous.

La dernière garde

Les taillis touffus d'Argonne enferment nos lignes, la nuit obscure fait redoubler de vigilance, le Boche est à quelques mètres, une surprise et c'est l'égorgement. Comme des bandes de loups, les patrouilleurs à plat ventre fouillent les buissons prêts à bondir.

En avant de la tranchée, dans un petit poste relié par un boyau, le père et le fils R... montent la garde, toujours ensemble sur leur demande.

Derrière eux, confiants les camarades reposent.

L'œil au créneau, le père surveille, l'oreille tendue. Dans la nuit des coups de feu de hasard partis de la tranchée voisine déchirent l'obscurité. Une plainte leur répond, une balle en pleine tête l'homme pique du nez la terre du créneau.

Le fils rapidement a riposté dans la direction ennemie, il tend l'oreille, plus rien, le silence. Après un instant d'attente posant son fusil, le fils étreint le cadavre de son père et doucement le long du boyau, comme en un lit, il l'a posé. L'œil au créneau il observe longuement, rien.

C'est bien la balle anonyme, lancée sans but et qui souvent touche.

Le fils fait alors rapidement quelques pas en arrière jusqu'à l'ouverture de l'abri du sergent, au coin du boyau et de la tranchée, et calme il appelle.

— Sergent ils ont tué le vieux, il faut le remplacer.

Lorsque le sergent arrive la lune faiblement éclaire la scène.

Le cadavre du père repose dans son dernier lit, la boue. Le poing crispé au fusil, l'œil au créneau, le fils monte la garde.

Il tient.

FIN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

TABLE DES MATIÈRES

		PAGES
	PRÉFACE D'HENRI ROBERT	7
I.	L'Engagement	11
II.	Le Dépôt	17
III.	Le Départ	27
IV.	Clermont-en-Argonne	32
V.	Les nouveaux Poilus	37
VI.	Première journée de front	41
VII.	La Première Garde	53
VIII.	Premier Assaut de Vauquois	59
IX.	La veillée après les armes	81
X.	L'Argonne	95
XI.	La Relève	102
XII.	Le Séjour aux tranchées	116
XIII.	L'Ecole des cabots et s/offs	134
XIV.	Les Meurissons	142
XV.	Les Décorations	148
XVI.	Le Capitaine Courtès	152
XVII.	Vauquois	156
XVIII.	Prise de Vauquois	167
XIX.	Le séjour sur la position	200

XX. Collignon..... 223
XXI. Cazeneuve..... 228
XXII. Frédéric Clément..... 237
XXIII. Les Médecins du 46e 242
XXIV. Des Glanes..... 249

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN ET Cie

PIERRE NOTHOMB. — **La Belgique martyre.** Brochure in-16..... » 50
— **Les Barbares en Belgique.** Préface de H. Carton de Wiart. 9e édit. 1 vol. in-16,..... 3 50
HENRI LAVEDAN de l'*Académie française*. **Les Grandes Heures 1914-1915.** 1 volume in-16.... 3 50
ANDRÉ HALLAYS. — *En flânant.* — **A travers l'Alsace.** — Mulhouse. — Colmar. — Sainte Odile et Obernai. — Saverne. — Wissembourg. — Ferrette. — Le château de Reichshoffen, etc. 1 vol. in-8° écu orné de gravures..... 5 »
EDOUARD SCHURÉ. — **Les grandes légendes de France.** Les légendes de l'Alsace, etc. 1 volume in-16. 3 50
MARIUS-ARY LEBLOND. — **La Pologne vivante.** Une renaissance active sous l'horreur des persécutions, 3e édition. 1 volume in-16. 3 50
HAROLD FREDERIC. — *L'Education d'un prince :* **Un Jeune Empereur.** Guillaume II d'Allemagne, trad. de l'anglais par J. de Clesles. 1 v. in-16. 3 50
TEODOR DE WYZEWA. — **La nouvelle Allemagne.** 1 vol. in-16. 3 50
— **L'Art et les mœurs chez les Allemands.** 1 vol. in-16..... 3 50
EL. ALTIAR. — **Journal d'une Française en Allemagne,** juillet-octobre 1914. Préface de Charles Vellay. 1 vol. in-16..... 3 50
EDOUARD ROD. — **Essai sur Gœthe.** 1 vol. in-16..... 3 50
GUY BALIGNAC. — **Quatre ans à la Cour de Saxe.** 1 vol. in-16... 3 50
PAUL BALMER. — **Les Allemands chez eux pendant la guerre.** De Cologne à Vienne. Impressions d'un neutre. 1 vol. in 16..... 2 50
THÉODORE FONTANE. — **Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand en 1870.** Introduction par T. de Wyzewa. 1 vol. in-16..... 3 50
RENÉ PINON. — **France et Allemagne** (1870-1913). Les Nécessités permanentes, 4e édition. 1 vol. in-16 avec une carte hors texte..... 3 50
— **L'empire de la Méditerranée.** — L'entente franco-italienne. — La Question marocaine. — Figuig. — Le Touat. — La Tripolitaine. — Bizerte. — Malte. — Gibraltar (*couronné par l'Académie française*). 1 volume in-8° écu, accompagné de trois cartes et de plans..... 5 »
— **L'Europe et l'Empire ottoman.** — La mer Noire et la question des détroits. — La rivalité des grandes puissances dans l'Empire ottoman. — Le conflit autro-serbe, etc. 1 vol. in-8° écu avec deux cartes hors texte. 5 »
— **L'Europe et la Jeune-Turquie.** — La rivalité de l'Allemagne et de l'Angleterre. — La question albanaise. — Le Monténégro et son prince. — La Roumanie dans la politique Danubienne et Balkanique, etc. 1 vol. in-8° écu avec 2 cartes dans le texte. 5 »
LOUIS BERTRAND. — **Le Mirage oriental.** — L'Orient qui bouge : la Plèbe, la Misère, le Travail. — Jeunes Turcs, jeunes Egyptiens, chrétiens et juifs, etc. 3e édition, 1 vol. in-16. 3 50
ALBERT DUMONT. — **Le Balkan et l'Adriatique.** Les Bulgares et les Albanais. L'administration en Turquie. La vie des campagnes. Le panslavisme et l'hellénisme. 1 vol. in-16..... 3 50
MAURICE GANDOLPHE. — **La Crise macédonienne.** Enquête dans les vilayets insurgés (septembre-décembre 1903). 1 volume in-16..... 2 50
F. GOMEZ-CARRILLO. — **La Grèce éternelle,** préface de Jean Moréas. — A travers les rues d'Athènes. — La Race, l'âme nationale. — Les femmes d'Athènes. — Les danses de Tanagra. — Les mystères d'Eleusis. — Les courtisanes, etc. 1 vol. in-16.... 3 50
PAUL IMBERT. — **La Rénovation de l'Empire ottoman.** — Le Réveil ottoman. — Le chemin de fer de Bagdad. — Les voies ferrées des Balkans. — La ligne de la Mecque. — Le protectorat français d'Orient, etc. 1 volume in-16, avec deux cartes hors texte..... 3 50
ALBERT LEFAIVRE. — **Les Magyars pendant la domination ottomane en Hongrie (1526-1722).** 2 volumes in-8°..... 15 »
FR. LENORMANT. — **Turcs et Monténégrins.** 1 volume in-12..... 3 50
RENÉ PUAUX. — Correspondant de guerre du *Temps.* **De Sofia à Tchataldja.** 1 volume in-16 avec trois cartes..... 3 50
— **La Malheureuse Épire.** 1 volume in-16 avec gravures..... 3 50
NOELLE ROGER. — **La Route de l'Orient.** Bosnie, Herzégovine. — Scutari d'Albani. — Types de Roumanie. — La Dobrodja. — Constantinople. 1 volume avec gravures. 3 50
JEAN PELISSIER. — **Dix Mois de guerre dans les Balkans.** (Octobre 1912-Août 1913). 1 vol. in-8° écu. 5 »
SAINT-RENÉ TALLANDIER. — **Bohême et Hongrie.** *Tchèques et Magyars,* XVe-XIXe siècle. Histoire, Littérature, Politique. 1 vol. in-16. 3 50

Fontenay-aux-Roses. — Imp. L. BELLENAND. — 26.385.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES
PRÉFACE D'HENRI ROBERT
I. L'Engagement
II. Le Dépôt
III. Le Départ
IV. Clermont-en-Argonne
V. Les nouveaux Poilus
VI. Première journée de front
VII. La Première Garde
VIII. Premier Assaut de Vauquois
IX. La veillée après les armes
X. L'Argonne
XI. La Relève
XII. Le Séjour aux tranchées
XIII. L'Ecole des cabots et s/offs
XIV. Les Meurissons
XV. Les Décorations
XVI. Le Capitaine Courtès
XVII. Vauquois
XVIII. Prise de Vauquois
XIX. Le séjour sur la position
XX. Collignon
XXI. Cazeneuve
XXII. Frédéric Clément
XXIII. Les Médecins du 46e
XXIV. Des Glanes